This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Butler
AN

847

JOSÉPHINE-E. BUTLER

Imp. Delachaux & Niestlé S. A. — Neuchâtel

ASTOR, LE

Grav H. Kehrli, Berne

Foyer Solidariste Bd (St-Blaise)

Joséphine-E. Butler
1828—1906

SOUVENIRS & PENSÉES

ILLUSTRÉ DE SIX PORTRAITS HORS TEXTE

SAINT-BLAISE
FOYER SOLIDARISTE
1908

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
917150
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1919 L

Avant-Propos

Quand elle apprit notre désir d'écrire une histoire de sa vie, Joséphine Butler nous demanda de renoncer à ce projet. Soucieuse uniquement des progrès de l'idée de justice à laquelle sa vie était consacrée, elle ne souhaitait pas que l'attention se portât sur sa personne.

« L'histoire de notre Croisade, nous dit-elle, appartient au public ; la part que j'y ai prise est déjà retracée dans mon volume des *Souvenirs personnels*. Quant à ma vie plus intime et à mes circonstances de famille, tout ce qu'il convient d'en connaître n'est-il pas contenu dans le livre que j'ai publié en mémoire de mon mari ? Je désire qu'on n'y ajoute rien. »

Dociles, nous nous sommes inclinés devant cette volonté formelle, et ce n'est pas une biographie que nous offrons au public.

L'ouvrage intitulé : *Recollections of George Butler* ne

se trouvant plus en librairie, nous nous sommes contentés d'y choisir, pour les reproduire en traduction française, les passages auxquels notre amie faisait allusion, ceux où sa vie se trouve décrite en même temps que celle de son époux. Nous estimons aussi être autorisés à transcrire quelques récits d'enfance et de jeunesse, tirés des volumes consacrés par Joséphine Butler à son père et à sa sœur. Aucun art n'a présidé à notre compilation. Les souvenirs recueillis sont disposés simplement suivant l'ordre chronologique, et nous n'avons voulu ni les relier entre eux, ni les faire suivre du moindre commentaire. C'est donc bien, selon son désir, au travers de l'image qu'elle-même nous a tracée des êtres les plus chers à son cœur que l'on apercevra, pour ainsi dire par transparence, les traits délicats de celle dont nous vénérons le souvenir.

Nulle source, toutefois, ne nous offrant des données analogues sur les dernières années de sa vie, nous aurions dû passer cette période sous silence s'il n'existait une vingtaine de numéros d'un petit périodique, *The Storm-Bell*, qui durant deux ans transmit chaque mois les messages de Joséphine Butler aux amis éloignés dont elle restait, du fond de sa retraite, l'inspiratrice et la conseillère. Cette collection est devenue fort rare. Nous y avons emprunté une série de passages qui mieux encore, pensons-nous, que des lettres personnelles, pourront compléter le portrait d'âme que nous avons voulu faire apparaître, pour ainsi dire, sans y toucher.

Héritiers de la pensée de Joséphine Butler et de ses plus vives sollicitudes, nous avons eu à cœur moins d'élever un monument à sa mémoire que de servir la cause qui lui était chère, en prolongeant le rayonnement et l'influence de l'exquise personnalité dont Dieu se servit pour en déployer le drapeau.

E. Pieczynska, R. et L. Bergner, H. Minod.

In Memoriam

Lettre de M. le professeur James Stuart, membre du Parlement anglais, Président de la Fédération abolitionniste internationale, lue à l'Assemblée commémorative du 20 Janvier 1907, à Genève.

Carrow Abbey, Norwich.

Pendant près d'un demi-siècle, j'ai eu le privilège d'être intimement associé à Joséphine Butler dans des entreprises nombreuses et variées. Aussi je pleure sa perte comme bien peu de ses amis et collaborateurs peuvent la pleurer; et si ma santé ne me permet pas d'être au milieu de vous en ce jour, je n'en éprouve pas moins les émotions poignantes qui étreignent le cœur lorsqu'une amie chère et vénérée nous est enlevée.

Joséphine Butler fut une des grandes individualités de notre temps. Par son caractère, par l'influence qu'elle exerça, par l'œuvre qu'elle a accomplie, elle doit être comptée au nombre des rares personnalités qui ont modifié

le cours des événements. Parce qu'elle a vécu, quelque chose est changé dans le monde.

Comme la plupart des esprits d'élite, elle était extrêmement cosmopolite. Elle appartient à toutes les nations et à tous les temps. Sa Voix dans le Désert, *traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, a parlé au cœur de chaque peuple comme la voix d'une compatriote.*

Joséphine Butler fut un grand conducteur d'hommes et de femmes, un général habile et intrépide dans les batailles. Par sa parole elle savait toucher les cœurs, mieux qu'aucun des orateurs que j'aie jamais entendus. Son propos était ferme et précis, mais autour de l'objet qu'elle avait en vue, d'autres venaient se grouper convergeant tous vers la même fin.

Partout elle laissait derrière elle des pensées nouvelles, un nouveau but, un nouvel idéal. Ainsi surgirent, en différents pays, un grand nombre d'œuvres qui restent les témoins vivants de son influence. Non seulement elle mena une grande croisade, mais encore elle éleva le caractère de tous ceux qui s'y engagèrent à sa suite.

Cependant, parler de son activité publique sans dire un mot de sa personne, ne serait pas la montrer tout entière.

Joséphine Butler se sentait à l'aise dans toutes les classes de la société. Elle était belle, gracieuse, et je me figure que parmi ceux qui l'ont rencontrée, nul n'a oublié l'impression reçue en la voyant et en entendant sa voix pour la première fois. D'un tempérament d'artiste, elle fut bon peintre et excellente musicienne. Bien que d'une santé plutôt délicate, elle aimait l'équitation et la vie active en général.

Sa puissance de travail et son énergie semblaient illimitées. Pleine d'esprit et d'humour, elle pouvait — quoique occupée de choses profondément sérieuses — être parfois d'une gaieté charmante. Sa mise était simple et élégante. Son home lui était cher par-dessus tout, et elle aimait son mari d'un amour que celui-ci lui rendait pleinement.

J'ai dit qu'elle était extrêmement cosmopolite, et tous ceux qui l'ont connue savent à quel point cela est vrai. Elle n'en était pas moins fortement attachée à sa patrie, en particulier au pays frontière entre l'Angleterre et l'Ecosse, où elle était née et où elle repose maintenant, dans le cimetière de Kirknewton, à côté de ses ancêtres. Elle descendait d'une ancienne famille de cette contrée, et c'est peut-être à l'hérédité qu'elle devait ce courage, cette ardeur combative, cette indignation contre le mal et ce don d'elle-même qui la caractérisaient.

Elle faisait de la Bible sa constante étude, et se tenait en humble suppliante devant le trône de Dieu. Mais tout en possédant une foi ferme et éclairée, elle était exempte de toute étroitesse. Les noms de ceux qui furent au premier rang de ses collaborateurs sont là pour montrer combien larges étaient ses sympathies, et comment elle ralliait à elle des personnes d'opinions politiques ou religieuses très diverses.

Elle eut beaucoup à souffrir, principalement aux débuts de sa croisade, par la froideur d'anciens amis et les brutales attaques d'adversaires ignorants ; mais elle puisa dans l'inspiration de son vaste dessein la force de s'élever au-dessus de ces misères, et de conserver, au travers de tant de luttes, une grande sérénité d'esprit et d'action.

Et maintenant, une pensée se dégage de la figure que

nous venons d'évoquer. La vie de Joséphine Butler a été un grand bienfait. Chacun de nous est individuellement meilleur, et le monde aussi est meilleur parce qu'elle a vécu.

La semence qu'elle a répandue est impérissable.

JAMES STUART

JEUNESSE

Jeunesse

Il me semble impossible d'écrire une histoire de la vie de mon père sans faire, jusqu'à un certain point, l'histoire de la contrée où il est né, où il a vécu et où il est mort *.

Glendale, lieu charmant de sa naissance, lui fut toujours cher. Il était fortement attaché à ce coin de pays frontière; non seulement aux êtres humains qui le peuplaient, mais aussi au site lui-même, avec ses collines, ses vallées et ses rivières. On retrouve dans toute sa vie des traces de ce tendre attachement, et ce sentiment est partagé par tous ses enfants, qui ne connaissent sur la terre aucun endroit comparable à Glendale. Ce culte du pays natal est peut-être plus vivace parmi nous que dans beaucoup d'autres familles, probablement parce que nous y sommes enracinés depuis tant de généra-

* Extraits de *Memoir of John Grey, of Dilston*, 1874, (épuisé), et de *In Memoriam, Harriet Meuricoffre*, 1902; Horace Marshall & Son, London.

tions. De tous temps, les Grey ont abondé sur les confins du Northumberland. Ils eurent souvent à défendre les châteaux forts et les tours de la frontière contre leurs voisins, les Ecossais, qui leur faisaient la vie dure.

Glendale est riche en souvenirs historiques. Il n'y a pas un nom, dans l'endroit même ou dans les environs, qui ne rappelle quelque fait de guerre, quelque aventure d'amour, quelque exploit héroïque, célébrés depuis lors dans des ballades anglaises ou chantés sur de douces mélodies écossaises, ou encore mêlés à la trame des poèmes de Sir Walter Scott. Les monuments druidiques et les ruines romaines n'y sont pas rares non plus.

Le Glen, joli ruisseau qui descend de la montagne et qui donne son nom à Glendale, revêt une sorte de caractère sacré par le souvenir de saint Paulinius qui, d'après le vénérable Bede, y baptisa plusieurs milliers de pauvres Bretons. « Paulinius, dit-il, étant arrivé à un endroit nommé Ad Gebrin — aujourd'hui Yeavring — y demeura trente-six jours, pendant lesquels il ne fit autre chose, du matin au soir, que d'annoncer le salut par Christ aux multitudes qui venaient à lui ; et, après leur avoir prêché l'Evangile, il les baptisait dans la rivière Glen qui était proche, en signe du pardon de leurs péchés. »

Les collines qui bornent Glendale à l'ouest sont fort belles. Leurs noms mêmes, Yeavring Bell, Hearthpool Bell, Newton Torr, Hetha, Hedgehope et Cheviot, sonnaient comme une musique délicieuse aux oreilles de mon père. En face de Milfield Hill, notre vieille demeure, s'étend Milfield Plain, qui fut le théâtre d'innombrables combats entre Ecossais et Anglais. De nos

fenêtres on aurait pu assister au fameux combat de Humbledon Hill.

Flodden Hill, à un mille environ au nord de Milfield Hill, recèle dans son sol des vestiges de la grande bataille de 1513. Parfois la bêche ou la charrue mettaient au jour quelques fragments d'armures d'hommes et de chevaux; on les apportait à la maison, où ils étaient précieusement conservés comme des reliques. Dans ses promenades à pied ou à cheval avec ses enfants, sur les pentes de Flodden Hill ou pendant une halte à « King's Chair » ou à « Sybil's Well », mon père aimait à raconter tous les incidents de cette célèbre rencontre. Sa mémoire était si sûre qu'il pouvait réciter presque en entier le *Marmion* de Sir Walter Scott et d'autres poèmes relatifs à cette terrible journée

> Où la lance de la belle Ecosse fut brisée,
> Et son bouclier mis en pièces.

Son aversion pour les Stuarts était grande, mais c'est avec une sympathique émotion qu'il racontait comment la noble jeunesse de l'Ecosse, la « fleur de la forêt », avait été fauchée....

Après la bataille de Flodden, les hostilités à la frontière dégénérèrent en un système de représailles et de pillages qui a continué jusqu'à une époque relativement récente. Dans un passé qui ne remonte guère au delà de deux ou trois générations, les Northumbriens de notre région montaient encore la garde avec leurs dogues, la nuit, près des gués, pour empêcher les Ecossais de venir voler leur bétail. Dans une des pre-

mières réunions de la « Highland Society », mon père disait : « Il y eut un temps, et ce temps n'est pas encore très loin de nous, où, s'il avait pu être question d'élever des bêtes comme celles que nous avons admirées aujourd'hui, il n'eût pas fallu moins que l'escorte de cavaliers de notre honorable vice-président, Sir John Hope, pour les amener sur le terrain de l'exposition sans qu'elles courussent le risque d'être rôties au milieu des champs de bruyères des Highlands, ou bouillies dans les marmites des paysans du Cumberland. »

Mais le temps vint pour cette belle contrée de s'éveiller à une nouvelle existence. Aucune autre partie peut-être de l'Angleterre n'a subi une transformation plus rapide que le Northumberland, au cours de ces quatre-vingts ou quatre-vingt-dix dernières années. La population continua de vivre dans l'état de semi-barbarie que j'ai décrit, longtemps après que cet état eut fait place ailleurs aux progrès de la civilisation. Le sol et le climat, également rudes, opposèrent longtemps des obstacles aux premiers essais de culture. Mais les habitants, rudes, eux aussi, étaient énergiques, en sorte qu'une fois l'impulsion donnée, le Northumberland se trouva en peu d'années à la tête du progrès agricole.

Mon père prit une part importante dans cette transformation du pays, et dans le développement de l'agriculture en général. Ceux d'entre nous qui ont été témoins des riches récoltes de ces vingt dernières années et des joyeuses rentrées de la moisson, sur les bords de la Tweed et de la Till, peuvent se représenter combien la transformation a dû être grande et rapide. Non moins frappant peut-être fut le changement qui s'opéra,

un peu plus tard, sur les bords de la Tyne. Lorsque mon père s'y établit, en 1833, les rives de la Tyne, aujourd'hui si fertiles, étaient recouvertes, sur des longueurs de plusieurs milles, de buissons sauvages et de fourrés de sapins et de bouleaux....

John Grey naquit en 1785. Il était fils de George Grey, de West Ord, sur les bords de la Tweed, et de Mary Burn, sa femme. Voici ce qu'il écrivait lui-même sur ses ancêtres, en réponse à une question que lui avait adressée un ami : « Un antiquaire de notre famille fait descendre les Grey de Rollon, dont la fille, Arietta, fut la mère de Guillaume le Conquérant. Je crois pour ma part que leur origine normande est douteuse. Toutefois, il est certain qu'ils sont issus d'une longue lignée de guerriers, dont les uns furent gardiens des East Marches, les autres gouverneurs des châteaux de Norham, Morpeth, Wark et Berwick, dans les temps où l'on se bataillait à la frontière. Quelques-uns d'entre eux se distinguèrent aussi par leurs exploits dans des guerres étrangères. Sir John Grey, de Heaton (1356), servit brillamment dans l'armée de Henri V ; il s'empara de plusieurs châteaux en Normandie et reçut le titre de Tankerville, porté actuellement par une branche de l'ancienne souche. Il nous est décrit comme un chevalier valeureux, de grand renom, remarquable par le large front qui, dit-on, a caractérisé la race à travers les âges. Un fils de Sir John Grey, gouverneur du château de Morpeth, causa un grand scandale en épousant une fraîche luronne, la fille d'un fermier d'Angerton. C'est à cette branche que se rattache notre tribu dégénérée !... »

Les parents de ma mère étaient de braves gens, descendant d'une de ces pauvres et honnêtes familles de tisserands chassées de France par la révocation de l'Edit de Nantes. Ils avaient pour règle d'ouvrir leur demeure hospitalière à tout représentant de la religion en passage dans le pays, à quelque secte qu'il appartînt. Un des plus vieux souvenirs de ma mère se rapportait à une visite du vénérable John Wesley : le vieillard à la physionomie bienveillante et à la chevelure argentée l'avait prise sur ses genoux, avait posé ses mains sur la tête blonde de l'enfant et prononcé une tendre et solennelle bénédiction....

Notre maison paternelle, à Dilston, était admirablement située. La beauté simple et sauvage des lieux, les souvenirs historiques et romantiques qui s'y rattachaient, le grand et joyeux cercle de famille, le caractère aimable, l'hospitalité bienveillante du maître et de la maîtresse de la maison étaient autant d'attraits pour les amis et les invités. Au nombre de nos plus aimables visiteurs, il y avait des Suédois, des Russes, des Français, envoyés en mission pour étudier l'agriculture anglaise ou d'autres questions ; ils passaient quelquefois des semaines entières avec nous. La porte de notre maison restait grande ouverte pour accueillir

tous ces arrivants, tant que duraient les beaux jours de l'été. En regardant en arrière, il me semble que tous les jours étaient alors des jours d'été!... Par une fenêtre basse, il était facile de se glisser au dehors et, en un instant, de disparaître sous bois, dans des sentiers sauvages, parmi des tapis de fougères, ou de se trouver très vite dans quelque cachette ombragée de jeunes bouleaux, ou encore près du lit desséché d'un torrent de montagne. Nuit et jour, on entendait le son doux et lointain des cascades et le gai murmure des clairs ruisseaux, musique délicieuse que les grosses pluies de l'hiver transformaient en furieux rugissements....

Dans notre famille, composée de six filles et de trois garçons, ma sœur Harriet et moi formions un couple inséparable. Jusqu'à son mariage et son départ pour Naples, nous ne nous étions jamais quittées, sauf peut-être pour quelques jours, de temps à autre. Je puis dire que nous étions plus attachées l'une à l'autre que ne le sont habituellement deux sœurs; nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme. Nous partagions les mêmes occupations : promenades, jeux, courses à cheval, leçons, tout se faisait en commun. Si l'une était grondée, toutes les deux pleuraient; l'une était-elle récompensée, toutes les deux se réjouissaient. Si je me reporte à ces temps reculés, ce qui m'apparaît comme le plus caractéristique chez ma sœur Harriet, c'est sa passion pour la vie en plein air, son amour de la nature et des animaux. On dira que ce sont là des traits communs à la plupart des enfants élevés à la campagne; cependant, chez elle, ils étaient particulièrement prononcés....

Parmi les nombreux chiens de la maison, tous amis

de la famille, il y avait un certain Pincher que Harriet chérissait spécialement. Quand il lui arrivait d'être absente à l'heure de la leçon, on était sûr de la trouver blottie dans la niche de Pincher, causant amicalement avec son cher favori. Un tragique événement survint : un matin, au petit jour, douze des moutons de notre père furent trouvés aux champs, cruellement mordus et tout sanglants. Les soupçons tombèrent sur Pincher, quoiqu'il y eût dans les environs d'autres chiens, appartenant aux gardes et aux fermiers, et qui, selon toute probabilité, étaient les vrais coupables. Mais leurs maîtres préférèrent imputer le crime au nôtre. Pincher fut jugé, condamné et exécuté. Jusqu'au moment fatal, la pauvre bête ne cessa de remuer la queue et de tendre la patte, pour montrer, disait ma sœur à travers ses larmes, qu'il pardonnait à ses bourreaux ! Elle avait le cœur brisé, et pendant bien des nuits elle ne s'endormit qu'en pleurant. Sa conviction que la sentence prononcée avait été injuste, rendait son chagrin très amer.

Souvent des incidents insignifiants demeurent dans la mémoire, tandis que des choses plus importantes sont oubliées. Je me souviens d'une petite scène qui eut lieu quelque temps après ce que je viens de raconter. Nous étions dans la salle d'étude, travaillant à nos leçons sous l'œil sévère de notre institutrice. Tout à coup, au milieu du silence, la voix de ma sœur se fait entendre : « Mademoiselle, est-ce que Pincher avait une âme ? » demande-t-elle avec un accent des plus pathétiques. — « Taisez-vous, pas de sotte question, travaillez ! » fut la réponse. Bien des fois déjà, il nous était arrivé de nous poser intérieurement cette question, en assistant

à la mort de ces chers compagnons et en lisant dans leurs regards l'appel muet et déchirant qu'ils adressaient à ceux qu'ils aimaient d'un amour hors de proportion, semblait-il, avec leurs facultés limitées. La solution cherchée par l'enfant : « Est-ce que Pincher avait une âme ? » avait une grande importance à ses yeux ; mais, comme cela arrive souvent, ce qui se passait dans son cœur ne fut pas compris.

L'intérêt qu'elle portait aux animaux ne s'adressait pas seulement aux espèces les plus nobles ; elle collectionnait des bêtes classées au plus bas de l'échelle animale, telles que salamandres, grenouilles et autres êtres aquatiques ou amphibies, protestant qu'ils étaient tous dignes d'affection. Nos deux petits lits étaient placés l'un à côté de l'autre, et au-dessus se trouvait une étagère sur laquelle ma sœur rangeait les différents bocaux qui contenaient ses trésors vivants. Une nuit, il survint un accident : l'étagère céda, et les bocaux furent précipités sur nos lits avec leur contenu. Cette aventure refroidit quelque peu mon ardeur pour l'étude de cette branche de l'histoire naturelle, mais il n'en fut pas de même pour Harriet. Je vois encore avec quelle tendresse elle ramassa ses salamandres, ses grenouilles et le reste, et les replaça soigneusement dans les bocaux avec de l'eau fraîche, tout en disant : « J'espère qu'ils n'ont pas eu de mal ! » Les furets, les chats sauvages, les hiboux étaient aussi nos amis. Parmi ces derniers, il y avait de magnifiques individus ; avec leurs grands yeux ronds, leur air de profonde sagesse, ils étaient tout à fait semblables au classique compagnon de Minerve. Nous avions aussi des poneys. C'est sur l'un

d'eux, une jolie bête d'un beau blanc de neige, nommée Apple Grey, que nous prîmes tous nos premières leçons d'équitation. A une certaine époque, l'idéal de ma sœur en fait de vocation, était de devenir écuyère de cirque. Pour se préparer à cette noble carrière, elle se mit à pratiquer des exercices équestres. Elle ôtait ses chaussures et, sans selle, debout sur le dos d'Apple Grey, elle le faisait trotter et galoper à travers champs, le guidant simplement par la bride. A force de persévérance et après bien des chutes, elle était devenue très adroite à cette gymnastique, lorsque ses pensées prirent subitement un autre cours, et la vocation d'écuyère fut oubliée.

Quelques années plus tard, à propos de la mort de ce cher poney, elle écrivait :

Notre vieux Apple Grey a été tué d'une balle, aujourd'hui, près de la fosse creusée pour lui dans le bois. On dit qu'il est mort sur le coup. Père n'ayant pu se résoudre à donner l'ordre d'exécution, les hommes ont pris la chose sur eux. Comme la pauvre bête ne pouvait plus manger ni se soulever sans aide, c'était ce qu'il y avait de plus charitable à faire. Vous rappelez-vous nos galopades et nos chutes d'autrefois, et son intelligence, et toutes ses gentillesses ? Emmy et moi, nous nous sommes procuré une grande pierre tombale, sur laquelle Surtees, le maçon, a gravé « In memoriam, Apple », et je vais demander à Beaufront un saule pour planter sur sa tombe. Si ce fidèle compagnon s'en est allé dans les pays des joyeuses chasses à courre, tant mieux pour lui, cher vieil ami !

Nous avions nos chagrins ; des nuages venaient parfois assombrir notre ciel, et nous causions ensemble à

voix basse de certaines épreuves de famille dont nous ne comprenions pas toute la portée, ou de choses dans le monde qui, alors déjà, nous semblaient contraires à ce qui doit être. Nous avions un frère, John, que nous admirions beaucoup. Il excellait à nous raconter des histoires de marins qui nous charmaient. Une fois, il revint de voyage les poches pleines de petites tortues dont il nous fit cadeau. Il mourut en mer. Nous fûmes consternées par la douleur de notre père et de notre mère. Le poème de Mrs Heman, *Les tombes d'une famille*, nous revint à la mémoire :

> Il repose dans les profondeurs où reposent les perles.
> Tous l'aimaient ; et cependant
> Personne ne peut pleurer sur sa couche funèbre.

Plus tard, notre sœur aînée se maria et partit pour la Chine. Ses lettres d'extrême Orient étaient lues à haute voix en famille ; notre curiosité et notre intérêt étaient grandement excités par les descriptions qu'elle nous faisait du pays, des tempêtes en mer, des us et coutumes des habitants, de sa visite chez un grand mandarin, etc. La Chine semblait alors bien plus loin de nous qu'elle ne le paraît aujourd'hui.

Habitant la campagne, loin de toute ville et à une époque que l'on peut qualifier de prééducative, au moins en ce qui concerne les femmes, nous n'avions aucun des avantages dont jouissent les jeunes filles de nos jours. Mais, grâce à la très grande fermeté de notre chère mère, nous fûmes placées sous une discipline morale et intellectuelle dont la valeur compensait

l'absence de connaissances plus étendues. Elle exigeait que tout ce que nous entreprenions fût bien fait, que nous poursuivions jusqu'au bout toute étude commencée, sans aide extérieure et avec l'ambition d'arriver aussi près que possible de la perfection. Tous les jours elle nous réunissait pour lire à haute voix quelque livre sérieux, et elle faisait suivre cette lecture d'une sorte d'examen, afin de s'assurer que nous avions bien compris. La participation de notre père aux grands mouvements politiques du jour : le Reform Bill, l'abolition de la Traite des noirs et de l'esclavage, le Libre-Echange, fit que nous nous intéressâmes de bonne heure aux questions publiques et à l'histoire de notre pays.

Nous passâmes deux années, ma sœur et moi, dans une école à Newcastle. Harriet n'aimait pas l'étude, elle disait franchement qu'elle détestait ses leçons. Notre maîtresse le déplorait. Elle n'était pas très sévère sur la discipline et nous laissait beaucoup de liberté, ce dont nous ne manquions pas de profiter. Cependant elle était sympathique et pleine de cœur. En dépit des leçons mal apprises, elle discerna chez ma sœur de rares dons, « une étincelle de génie », et elle prit l'habitude de collectionner en cachette — nous le découvrîmes plus tard — des fragments de ses compositions et des cahiers remplis d'amusants dessins à la plume ; elle s'appropria également, pour le montrer à l'occasion à ses amis, un volume de l'*Histoire des républiques italiennes*, dont Harriet avait couvert les marges d'illustrations originales et humoristiques en rapport avec le texte....

J'ai dit que notre vie n'était pas exempte de soucis, de regrets et de chagrins. Comment en aurait-il pu être autrement dans une famille aussi nombreuse, parmi tant de cœurs doués de cette sensibilité profonde qui réserve à ceux qui la possèdent tout autre chose qu'un chemin uni et paisible !

A mesure que s'écoulèrent les années, mon père conduisit successivement ses six filles à l'autel de l'église de notre village, le jour de leur mariage. L'une après l'autre, elles quittèrent ainsi la maison paternelle. Le jour du départ est resté gravé dans la mémoire de chacune d'elles : la visite matinale de notre père à la chambre de la mariée, le long, tendre et silencieux embrassement, le violent battement de son cœur qui trahissait son émotion. — « Père, » disait-on, « il vous reste d'autres filles. » Pour toute réponse : « Mon enfant !... » disait-il, dans une plus forte et dernière étreinte. Ce n'était pas un regret égoïste qui le remuait ainsi ; ses préoccupations, comme celles de notre mère, se portaient vers l'avenir inconnu qui attendait son enfant....

Il n'est pas aisé pour celles qu'il a tellement aimées de parler de la tendresse de son affection. Voici quelques lignes écrites plus tard par ma sœur, Mme Meuricoffre, qui donnent une idée du caractère de notre père :

Il est difficile d'exprimer par des mots l'impression que m'ont laissée sa vie et son caractère.... Jamais il ne nous faisait de morale ; mais dans les rapports de tous les jours, sa droiture, la noblesse et la pureté de ses sentiments se reflétaient dans tout ce qu'il disait, et mieux encore dans

ses actes. Sa conversation me faisait penser à une source claire et pure, toujours la même, inconsciente des bienfaits que répandent ses eaux fraîches et limpides.... On sentait dans sa manière d'instruire un ardent désir de faire part de ce qui l'intéressait, bien plus qu'une préoccupation didactique ; et il était touchant de voir cet homme d'un si grand savoir, écouter avec une candide humilité les personnes qui venaient lui parler de sujets restés en dehors du champ de ses propres observations....

Je me rappelle les heures passées avec lui à cheval, parfois de dix heures du matin à cinq heures du soir, à visiter les fermes, nous arrêtant quelquefois une heure entière à observer le drainage d'une terre pauvre et maigre, que nous retrouvions l'an d'après transformée en champ de navets, et l'année suivante en avoine. D'autres fois, c'étaient des arbres qu'on abattait et dont on enlevait l'écorce (il me semble sentir encore l'arôme des branches de pins sauvages brûlant dans l'air sec et vif) ; ou bien nous circulions à travers les cours remplies de meules de foin et autour des enclos où les jeunes bêtes allongeaient le cou horizontalement pour empêcher les tranches de navets de glisser hors de leur museau humide et mou. J'ai conservé la plus charmante impression de ses manières avec les fermiers qui nous accompagnaient parfois à pied dans nos tournées. On sentait qu'ils avaient pleine confiance dans les conseils que leur donnait mon père, parce qu'ils connaissaient son esprit d'équité, sa bonne volonté et son amour inébranlable de la justice. Aussi lorsqu'il leur arrivait d'être d'un avis contraire au sien, ou que lui n'approuvait pas leurs idées, ils ne se fâchaient pas ; ils comprenaient qu'il ne cherchait pas à faire prévaloir sa volonté, mais qu'ils devaient travailler ensemble, lui et eux, en vue du meilleur résultat. Il mettait tant d'égards, tant de bonne grâce dans sa façon de leur expliquer ce qu'il fallait faire, tout en tenant compte de leurs difficultés, qu'ils cédaient devant sa fermeté et sa droiture. Sa valeur morale, son absolu désintéressement, l'absence de toute volonté propre, de toute mauvaise humeur dans

l'accomplissement de chacun de ses devoirs, devait exercer, et exerçait en effet sur ces natures incultes, une influence qui les élevait à une plus haute conception de ce qui est honnête, droit, noble et bon. C'était bien là le Juste, selon la forte expression des Ecritures qui désigne quelque chose de plus large et de plus grand que la simple intégrité.

Je me souviens de plusieurs de nos chevauchées, en route pour la maison, une fois la tâche du jour terminée. C'étaient de joyeux galops échevelés à travers les hautes herbes des prés du Hexamshire, ou sur les plateaux d'Aydon; nous penchions nos têtes sur la crinière de nos montures pour recevoir sur nos chapeaux les averses de grêle, tandis que les chevaux, les oreilles ramenées en arrière, bondissaient aiguillonnés par les grêlons qui battaient leurs flancs. Nous rentrions trempés jusqu'aux os; nos amazones étaient lourdes et collantes, nos voiles, gelés sur nos visages, étaient raides comme des masques et dessinaient le nez; une fois arrachée, cette pelure découvrait des joues roses et fraîches. Par les beaux soirs d'été, nous revenions à travers les riches et verdoyantes vallées d'une allure plus calme; sur notre passage les merles faisaient entendre ces notes mélancoliques qui résonnent dans le cœur comme une prophétie des souffrances que la vie tient en réserve, alors même que la jeunesse et sa brillante imagination répandent sur toutes choses leur merveilleuse lumière.

Avant de cesser de parler de mon père, j'ai à cœur de dire quelques mots de la pureté de son caractère.

Il me peine d'entendre d'honnêtes femmes se chuchoter l'une à l'autre, et des mères de famille répéter à leurs filles, d'un ton découragé, que tous les hommes sont corrompus, qu'il ne peut en être autrement, qu'il faut les juger avec indulgence et nous résigner à traverser la vie avec des compagnons sur le passé desquels moins nous en saurons, mieux cela vaudra. Cela me peine parce que propager de pareilles affirmations, accepter comme une sorte de fatalité l'état de choses que cela suppose, c'est forger un anneau de la chaîne qui relie l'effet à la cause, et contribuer à faire descendre la société au niveau le plus bas qu'elle puisse atteindre. Et les femmes s'abaissent à cette attitude humiliante, en un temps où il est de mode pour les hommes, partout dans notre pays, d'étaler complaisamment et d'exploiter, dans la littérature du jour, la légèreté, la faiblesse et la perversité du sexe féminin ; car ils sont rares ceux qui ont l'âme assez haute pour reconnaître, au travers du fier dédain dont elle s'enveloppe, cette vertu silencieuse que la plupart de ces hommes ne conçoivent même pas. Lorsque, dans une société qui les regarde encore comme le sel de la terre, là où les vertus domestiques sont restées en honneur, les femmes en viennent à mettre en doute la possibilité pour les hommes de pratiquer la chasteté, le niveau moral de ceux-ci descend inévitablement. Il n'est guère probable, en effet, que les hommes s'élèveront à un degré de moralité supérieur à celui que les femmes — leurs meilleurs juges, après Dieu, en cette matière — les croient

capables d'atteindre. Il est naturel au cœur humain de chercher un encouragement au bien dans l'approbation et la confiance de ceux que nous tenons en la plus haute estime.

Toutefois, je ne demande à personne de se représenter les choses autrement qu'elles ne sont. Avant tout, il faut que la vérité soit connue et confessée. Mais, est-il vrai qu'il n'y ait plus d'hommes purs, que Dieu ne se soit pas réservé des témoins, en grand nombre, en particulier parmi nos frères en la foi et dans le cercle de nos connaissances, et qu'il n'existe plus dans la société que des hommes corrompus ? Le fait est que beaucoup d'entre nous manquent de cette largeur de vue et de cette sûreté de jugement qui permettent de regarder au delà de nos expériences personnelles, lorsque nous voulons formuler des généralisations sur l'état de la société. Rarement les hommes qui ont fait de pénibles expériences ont le cœur assez haut placé pour juger favorablement des femmes ; de même, bien peu de femmes, après avoir fait de tristes constatations dans leur entourage masculin, savent se défendre de sentiments amers à l'égard de tous les hommes. Raison de plus pour celles qui ont connu le bonheur vrai, de parler hardiment et de dire bien haut qu'on rencontre à nos foyers anglais, non seulement parmi les femmes, mais aussi parmi les hommes, la pureté du cœur, la vie chaste et la fidélité dans l'amour.

Ce n'est pas à un seul homme que je pense en parlant de la sorte ; cependant il me sera bien permis d'en citer un en exemple.... Mon père avait une nature si pure, si délicate, que lorsqu'on faisait mention devant

lui de quelque manifestation particulière de la dépravation des temps, de la débauche élégante ou du vice grossier, la souffrance et le malaise qui se peignaient sur son visage faisaient hésiter son interlocuteur et l'empêchaient de continuer. Il était évident qu'il ne comprenait même pas le sens de certaines allusions, et que le simple contact avec de pareils sujets lui était douloureux. Ceux qui le connaissaient évitaient avec soin toute conversation de ce genre en sa présence. Quelque petit scandale éclatait-il dans le voisinage, notre mère disait à ses filles : « N'en parlez pas devant votre père », car elle n'aimait pas à voir l'expression de son cher visage se troubler. Mais qu'on ne suppose pas que cette sensibilité s'alliât chez lui à un défaut correspondant, à un manque de chaleur et de virilité. Au contraire, jamais cœur plus ardent, plus tendre ne battit dans une poitrine. C'était un homme capable d'attachements profonds et passionnés. Si Elie n'avait pas été « sujet aux mêmes infirmités que les autres hommes », où aurait été son mérite ? Dans les papiers intimes de la jeunesse de mon père, on trouve des paroles telles que celles-ci : « Contrôler ses penchants, veiller sur ses pensées secrètes, voilà, ô Christ, le labeur que tu te plais à récompenser ! » Dans les lettres qu'il écrivait à ses fils encore jeunes, on lit des recommandations sur la nécessité de surveiller leurs pensées, d'être toujours actifs, de se proposer des buts dignes d'intérêt et de réprimer toute complaisance envers soi-même. Ces simples conseils, s'ils étaient suivis par la nouvelle génération, s'ils étaient mis en pratique par nos jeunes gens, feraient plus pour l'avenir de la mora-

lité et la stabilité de la société que les théories d'une subtile philosophie de la vie, ou les plans grandioses de transformation sociale. Quelques-uns estiment que c'est une chose digne d'envie, honorable même, que de pénétrer tous les secrets de la vie et de la nature humaine, et l'on pense que scruter curieusement les sciences occultes est une recherche qui honore l'esprit humain. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas selon moi de plus beau spectacle que celui d'un homme doué d'un cœur ardent et d'une forte intelligence, qui ne veut rien connaître de ce qui est bas, et qui, jusqu'à la fin de sa carrière, conserve une simplicité d'enfant vis-à-vis de questions qui excitent la curiosité d'autres hommes et les entraîne dans de téméraires spéculations. Sans doute il est utile qu'il y en ait parmi nous qui regardent la terre et scrutent la fange où de pauvres vers sont condamnés à ramper, mais il est heureux pour nous qu'il y en ait d'autres qui regardent habituellement droit devant eux, à travers le pur éther qui atteint jusqu'aux cieux tout en vivifiant la terre. Je suis convaincue que l'influence d'un seul homme pur est plus puissante que celle d'une centaine d'impurs, et que toute une Ninive de gens corrompus pourrait être sauvée d'une dégradation irrémédiable par la présence d'un homme comme celui que j'ai essayé de décrire.

Je suis sûre d'être l'interprète de milliers de femmes de notre pays, en répudiant l'assertion — émanée du « Père du mensonge » en personne — que les femmes, dans le secret de leurs cœurs, ont de l'indulgence et même de la sympathie pour les hommes d'une moralité douteuse, et en bénissant avec gratitude et vénération

la mémoire d'un homme qui fut pur de cœur et pur dans sa vie; et si l'on pense que j'en ai trop dit à sa louange, j'espère qu'on me le pardonnera par la raison que cet homme était mon père.

ÉPOUSE ET MÈRE

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Epouse et Mère

Si l'on parcourt une de ces vastes galeries de peinture où sont réunis d'innombrables portraits d'hommes illustres, monarques, hommes d'Etat, explorateurs, écrivains ou poètes, l'attention est parfois attirée par une figure inconnue dont le nom n'éveille le souvenir d'aucun exploit glorieux, mais qui n'en est pas moins intéressante par elle-même. Quelque chose d'attachant dans le regard, une expression de pureté, de sincérité, de bonté, force le visiteur à revenir sans cesse à ce portrait, et laisse dans la mémoire une impression qui subsiste longtemps après que les images de beaucoup d'autres héros sont plus ou moins effacées *.

J'attends quelque chose de semblable d'une biographie de George Butler, pour peu qu'elle soit écrite avec une simplicité et une fidélité en rapport avec son objet. La pureté de son caractère, sa droiture, la soli-

* Extraits de *Recollections of George Butler*, 1892 (épuisé).

dité de ses amitiés m'ont paru dignes d'être racontées, afin que le souvenir en soit conservé.

M. T. Fallot, dans la *Revue du Christianisme pratique*, trace en quelques lignes le portrait moral du vénéré maître de sa jeunesse, Christophe Dieterlen, dont les restes mortels reposent dans la terre bénie du Ban de la Roche, dans les Vosges. Un rocher de granit les recouvre; c'est bien là le monument qui convient à ce grand croyant. Interrogé par son disciple sur le sujet de la prière, il répondit : « En général, le Notre Père me suffit. En le répétant, je mélange mes préoccupations personnelles à celles de tous les hommes. » « C'était, ajoute M. Fallot, un chrétien hors cadre, réfractaire à toute classification, vivant à l'écart de tous les partis. » Ce portrait pourrait s'appliquer avec vérité au caractère de George Butler. Il serait difficile de lui assigner une place définie dans une catégorie quelconque de personnes ou de partis. Il se tient à part, « hors cadre », dans sa douceur et sa simplicité, avec une indépendance de caractère ferme et tranquille....

George Butler naquit à Harrow, le 11 juin 1819. Il était le fils aîné d'une famille de dix enfants, quatre garçons et six filles. Rien de très remarquable n'est à signaler dans sa carrière scolaire, au point de vue de son zèle ou de ses succès. Quand on lui demandait plus tard dans quelle branche il s'était le plus distingué, il répondait avec beaucoup de sérieux qu'il était surtout réputé pour son adresse à lancer des pierres ! Il

excitait l'envie des autres gamins par la précision étonnante avec laquelle il visait et abattait les tuyaux de cheminée placés sur les toits les plus élevés. Il est à supposer que les propriétaires des cheminées ne trouvaient guère ce passe-temps de leur goût ! Son père, Doyen de Peterborough, m'écrivait en 1852, l'année de notre mariage : « Je me suis senti redevenir jeune en lisant vos allusions aux années d'enfance de George. C'était vraiment une jolie tête de garçon, avec sa belle chevelure ; du moins il m'apparaissait ainsi, et j'aime à penser à ces jours anciens. Mais, oh ! ces premières expériences dans l'art de lancer des projectiles contre les cheminées de nos voisins à Harrow ! Pourquoi m'en parlez-vous, si ce n'est parce que le même esprit de malice vous possède !... »

La vie d'écolier de George Butler ne se passa pourtant pas tout entière en amusements. Il montra de bonne heure des aptitudes pour les études classiques, et, entre autres récompenses, il remporta le prix de iambes grecs.... Dans l'automne de 1838, il fut envoyé au Trinity College, à Cambridge. Pendant l'année qu'il y passa, le sentiment du devoir et de sa responsabilité à l'égard des dons qu'il possédait et des occasions qu'il avait de les utiliser, resta chez lui à l'état latent. Ceux qui l'aimaient remercièrent Dieu, comme il le fit lui-même plus tard, de ce qu'il échappa toutefois à certaines influences qui laissent une tache sur l'âme et faussent gravement parfois le jugement d'un homme en ce qui touche les questions morales. Une grande pureté naturelle et un sentiment de loyauté et de respect envers la femme le préservèrent de tentations qui, s'il

y avait cédé, auraient laissé dans un cœur comme le sien de profonds et amers regrets....

Entre son départ de Cambridge et son arrivée à Oxford, George Butler passa plusieurs mois chez M. Augustus Short, qui devint par la suite évêque d'Adélaïde. C'est dans cette maison qu'il s'imprégna d'un véritable amour du travail, qu'il apprit à surmonter les difficultés et à connaître la satisfaction que procure l'effort persévérant vers un but déterminé.... En 1843, il prit ses grades, après avoir subi avec succès l'examen de première classe.... Il resta jusqu'en 1847 en relations étroites avec la vie d'Oxford, se livrant à des études personnelles variées et, dans l'intervalle des longues vacances, acceptant des préceptorats ou organisant des cercles littéraires.... En 1848, il fut nommé répétiteur à l'Université de Durham, poste qu'il occupa pendant un peu plus de deux ans. C'est à cette époque que je fis sa connaissance....

La lettre suivante, écrite peu après nos fiançailles, montre l'extrême sincérité de son caractère et la conception juste et désintéressée qu'il se faisait de la vie conjugale, union fondée à ses yeux sur le principe d'une parfaite égalité entre les deux époux, avec liberté absolue pour chacun d'eux de penser, d'agir et de se développer selon les besoins de son être :

Je ne vous demande pas d'écrire plus souvent. Je désire que vous suiviez, en cela comme en toute autre chose, l'impulsion de votre cœur; mais soyez assurée que tout ce qui vient de vous m'est toujours on ne peut plus précieux. Je vous écris parce que cela est nécessaire à mon bonheur.

Je vous ai récemment ouvert mon cœur en vous parlant des tourments de mon âme, travaillée du désir d'une vie plus haute; mais mes lettres pourront souvent être remplies de bagatelles, et vous direz peut-être : « Pourquoi écrire alors ? » Cependant, après tout, la vie n'est-elle pas faite en grande partie de ces bagatelles? D'ailleurs, je ne veux pas faire comme le geai qui se pare des plumes du paon ; je ne veux pas que vous découvriez après coup que je suis tout pareil aux autres hommes, peut-être même plus ordinaire que la plupart d'entre eux. Je préfère vous ouvrir les yeux tout de suite. Je n'ai pas à me reprocher de m'être jamais montré autre que je ne suis, ni devant vous ni devant qui que ce soit. Le manque de sincérité se paie toujours trop cher par la perte du respect de soi-même. Je crains cependant que vous ne vous soyez formé de mon caractère une opinion trop élevée qu'il me serait impossible de justifier par la suite ; et c'est pour l'amour de vous que je voudrais écarter tout voile et tout obstacle de nature à vous empêcher de me voir tel que je suis. Si je ne vous écrivais que dans les moments où mes meilleurs sentiments sont en éveil, vous pourriez me juger trop favorablement; c'est pourquoi je tiens à vous écrire sur toutes sortes de sujets et quelle que soit mon humeur du moment.... Les lignes que je vous ai précédemment adressées n'étaient nullement exagérées. Je me suis souvent senti dans un état d'esprit très différent de celui qu'il faut avoir pour dire le Notre Père. La requête en faveur de bienfaits particuliers contenue dans cette parole du Seigneur Jésus : « Demandez et vous recevrez », m'est apparue parfois comme portant atteinte à l'infinie sagesse de la Providence de Dieu. « Peut-il, pensais-je, modifier la plus petite de ses dispensations à la prière d'un être faible et insignifiant comme moi? » Cette vaine philosophie, fruit de l'orgueil intellectuel, a plus fait pour ternir ma foi que le péché conscient ou le souffle impur du monde.

Toutefois, quoique j'aie erré dans le désert, loin du vrai chemin, je ne désespère point d'entrer un jour dans la Terre

promise. Vous dites que vous pouvez faire si peu pour moi. Serait-ce peu, je vous le demande, Joséphine, si, soutenu par vos encouragements et votre exemple, je parviens à laisser de côté les œuvres de ténèbres pour revêtir l'armure de lumière? Que le Dieu de toutes bénédictions vous bénisse pour la joie que vous m'avez donnée et pour la nouvelle vie à laquelle vous m'avez appelé !

Je lui avais demandé de me donner franchement son avis sur la conduite que je devais observer dans une circonstance spéciale. Il me répondit en ces termes :

Je regarderais comme fort présomptueux de ma part de vous suggérer quoi que ce fût en ce qui concerne votre vie et ses devoirs. Celui qui jusqu'ici a guidé vos pas continuera de le faire. Croyez-moi, j'apprécie cette preuve de confiance et d'affection plus que « des perles et des pierres précieuses »; mais je ne veux pas me laisser éblouir, ou m'imaginer que je possède une puissance d'action et un jugement assez sûrs pour m'autoriser à vous indiquer quel est le chemin que vous devez suivre. Je préfère vous laisser marcher seule dans la voie que vous choisirez. Mais je sais que je ne vous laisse pas seule et sans secours, car Son bras vous guidera, vous soutiendra et vous protégera. Je ne puis que prier Dieu qu'il vous rende de plus en plus conforme à l'image de Celui qui est notre parfait modèle, et qu'il incline mon cœur à aimer et à admirer en vous ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable....

Durant les années 1848 et 1849, le Doyen de Peterborough écrivit fréquemment à son fils pour l'engager

à tourner ses pensées vers les études théologiques, avec l'espoir de le voir entrer un jour dans les ordres. Le Doyen était sincèrement convaincu que rien ne devait faire hésiter son fils à prendre une décision aussi sérieuse, et que les devoirs du ministère auraient sur son caractère une influence salutaire propre à lui assurer le bonheur et les vrais biens. Le fils était loin de partager les vues de son père. Tout en lui répondant qu'il appréciait ses bonnes intentions, il lui faisait entendre respectueusement qu'il ne pouvait se décider à suivre ses conseils. Finalement, il pria le Doyen de laisser momentanément la question en suspens :

Je vous remercie, mon cher père, de votre affectueuse lettre. Je crois vous avoir déjà dit que je ne me sens aucun goût ni aucune vocation pour l'Eglise. C'est, selon moi, se rendre coupable d'une mauvaise action que de s'embarquer dans un travail ou dans une profession qui ne vous attire ni par son côté théorique, ni par son côté pratique. Et s'il en est ainsi d'une carrière quelconque, combien plus encore quand il s'agit de la carrière ecclésiastique ! Je n'ai aucun penchant pour l'étude de la dogmatique, ni de toute autre branche de la théologie dans laquelle un clergyman doit être versé, et il m'est impossible de surmonter les scrupules que j'éprouve à entrer dans la voie que vous me proposez. J'ai maintenant entrepris une œuvre d'éducation chrétienne qui se rattache à l'activité de l'Eglise et où je trouve mainte occasion d'augmenter mon bagage de connaissances, tout en faisant part à d'autres — avec fruit, je l'espère — de ce que je sais. Je ne vois donc pas la nécessité pour le moment de diriger mes efforts dans un sens différent.

Comment se fit-il, demandera-t-on, que, six ans après avoir écrit ces lignes, George Butler entrât de son libre choix dans le ministère pastoral? C'est qu'il avait acquis peu à peu la conviction que l'œuvre de sa vie devait être une œuvre éducatrice, et le désir de pouvoir agir comme pasteur aussi bien que comme professeur sur les jeunes gens qui lui seraient confiés, s'était emparé de son esprit. Il pesa longuement et mûrement la question avant de se décider, mais il ne se repentit jamais de sa résolution. Quoi qu'il en soit, jusqu'à la fin de sa vie, son caractère demeura foncièrement laïque. En 1851, il écrivait :

Vous savez que je n'aime guère le clergé, mais là n'est pas la question. Si jamais j'entre dans les ordres, je n'entends pas être pasteur comme quelques-uns de ma connaissance ; ce serait renoncer à être homme. Je ne porterai jamais le gilet droit, la longue lévite et le col raide de l'uniforme clérical. Je regarde les manières et le costume officiels comme de l'affectation. Trop de rigueur dans les observances extérieures nuit à la vraie piété ; et quoique ces pratiques puissent dénoter un esprit religieux et mériter par là notre respect, elles n'en représentent pas moins, selon moi, une fausse conception de nos relations envers Dieu et de nos devoirs envers les hommes. Il me semble, en résumé, qu'être bon pasteur, ce n'est pas autre chose qu'être homme de bien. J'aspire avant tout à me rendre utile ; or, je ne connais pas de carrière où je puisse être plus utile que dans celle de l'enseignement, toute ma vie ayant été jusqu'ici plus ou moins orientée dans cette direction....

Quelle tâche bénie que celle de l'éducateur ! Malgré ses soucis, ses fatigues et ses déceptions, elle réserve des joies

intenses à ceux qui s'y consacrent de tout leur cœur et de toute leur âme, en s'appuyant sur le grand Educateur. Aucune autre profession ne saurait procurer de satisfaction plus grande et plus immédiate....

C'est en 1851 que George Butler visita pour la première fois le Northumberland, ce comté pour lequel il devait éprouver bientôt un attachement presque aussi fort et non moins fidèle que celui des membres de la famille dans laquelle il allait entrer....

Notre mariage fut célébré le 8 janvier 1852, à Dilston. Peu de temps après nous nous fixâmes à Oxford, où nous devions demeurer cinq années....

Quand on passe en revue le travail accompli par George Butler au cours de sa carrière d'éducateur, on ne peut pas ne pas être frappé du fait qu'il était relativement en avance sur son temps. Il y a des hommes qui, par leur pensée, devancent leur temps et qui font œuvre utile, par la parole et par la plume, en préparant progressivement la voie à des principes nouveaux. Chez lui, c'était plutôt une affaire de pratique que de théorie. Il constata que plusieurs branches d'étude, d'un intérêt capital pour les générations futures, n'occupaient qu'une place infime dans les programmes des écoles et des universités, et qu'il restait aussi des terrains neufs à explorer. Alors, sans bruit, sans croire faire œuvre de pionnier, il se mit modestement en devoir d'appliquer ses idées. Exempt de toute vanité personnelle, il ne fit rien pour attirer l'attention sur les innovations qu'il projetait, et c'est avec un calme par-

fait, sinon avec indifférence, qu'il supporta les critiques, les moqueries, et parfois l'opposition plus sérieuse que ne manque jamais de rencontrer l'homme ou la femme qui prétend empiéter sur l'ordre établi, dans quelque domaine que ce soit.

A Oxford, il fut le premier à donner de l'importance à l'étude de la géographie. Ses conférences sur ce sujet firent sensation ; on s'en amusa et on se montra curieux de voir le succès qu'elles obtiendraient. Jusque-là, cet enseignement était resté confiné, sous une forme élémentaire, dans les écoles de garçons et de filles, et, à part quelques rares exceptions, personne n'accordait à cette science la valeur ni la portée qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Le sujet était complètement nouveau à Oxford, au moins pour les vieux membres de l'Université. Ils assistèrent cependant, soit dit à leur honneur, aux conférences et ils écoutèrent, en toute simplicité, l'énoncé de vérités inédites pour eux, concernant le monde dans lequel ils vivaient.

Nous dressions ensemble, mon mari et moi, de grandes cartes murales pour la salle des conférences. Un jour que j'étais occupée à esquisser à grands traits une carte de l'Europe, comprenant le nord de l'Afrique et une partie de l'Asie mineure, plusieurs des collègues de mon mari entrèrent. Ils s'entretinrent avec lui, pendant que je continuais mon travail, de la singulière idée qu'il avait eue d'introduire à Oxford une branche d'étude aussi élémentaire que la géographie. La conversation tomba ensuite sur des lettres que nous venions de recevoir d'Arthur Stanley et de Théodore Walrond, qui visitaient alors l'Egypte. — « Où donc se trouve le

Caire? » demanda l'un de ces messieurs en se tournant vers la carte étalée sur la table. Je transmis la question à l'un des savants professeurs présents. Son regard erra désespérément sur la carte, mais il ne put même pas mettre le doigt sur l'Egypte ! Je fis semblant de m'appliquer de plus près à mon travail, afin de dissimuler le rire irrévérencieux que je ne pouvais contenir....

Mon mari fut aussi l'un des premiers qui inaugura et organisa à Oxford, d'une manière pratique, l'enseignement de l'Art. Dans l'hiver 1852-53, il obtint des autorités universitaires la permission de donner un cours sur ce sujet. Ses leçons ont été publiées plus tard en un volume intitulé : *Principles of Imitative Art.* En même temps, il entreprit d'écrire une série d'articles de critique d'art pour le *Morning Chronicle* et pour un autre journal. Dans ce but, il visita à Londres les musées de peinture et les expositions annuelles. Après sa première visite au Salon des Artistes anglais, il écrivait à sa mère : « Vous auriez été amusée de me voir, avec ces « Messieurs de la presse », circulant et notant nos observations. J'ai fait le voyage de Londres avec Scott, l'architecte, qui m'a invité à prendre part à un meeting de ses ouvriers et à leur faire une conférence sur l'Art décoratif et la dignité du travail. Joséphine et moi sommes tous deux occupés à copier des dessins de Turner, dans la Taylor Gallery.... »

D'une persévérance infatigable quand il voulait se rendre maître d'un sujet d'étude quelconque qui l'attirait, il n'était pas moins empressé de faire partager à d'autres les connaissances qu'il avait ainsi acquises. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouva le

temps de faire une étude approfondie d'anciennes inscriptions osques, à l'aide des documents qu'il découvrit dans la Bibliothèque Bodléienne, à Oxford. Il prit un très vif intérêt à l'histoire de ces temps reculés, telle qu'elle nous est rapportée par les admirables mémoires et les monuments de la vie des Osques, des Ombriens et des Etrusques, réunis au grand musée de Bologne. Il profita des loisirs que lui procuraient ses longues vacances pour mettre la dernière main à une série de grandes reproductions à la sépia de ces monuments, d'après les petites gravures et lithographies conservées à la Bibliothèque Bodléienne. Ces dessins, disposés sur les parois de la salle, servirent à illustrer les conférences qu'il donna ensuite sur les anciennes races de l'Italie.

Lorsque nous visitâmes Florence quelques années après, ce fut pour nous un vif plaisir que de contempler les originaux de quelques-unes de ces ruines cyclopéennes, dont nous avions fait ensemble des esquisses. Par une brillante journée d'hiver, nous fîmes une délicieuse course en voiture sur les hauteurs de Fiesole, où l'on voit ces gigantesques pierres, seuls restes des murailles de l'antique cité étrusque....

Mon mari correspondait à cette époque en latin avec plusieurs savants étrangers, entre autres le Dr F. Ritschl, professeur de littérature ancienne à l'Université de Bonn, le professeur Bernays, de la même Université, le Dr Léopold Schmidt et le Dr Philip Wagner, tous deux de Dresde....

J'ai conservé bien des souvenirs de notre vie à Oxford, les uns très doux, les autres graves. Je me

rappelle avec un plaisir particulier nos promenades à cheval, les soirs d'été, sur le magnifique alezan que mon père m'avait donné. Nous parcourûmes ensemble toutes les collines qui avoisinent la ville. Derrière notre petit jardin s'élevaient de grands arbres, dans lesquels les rossignols chantaient nuit et jour au printemps. Mais c'était surtout dans les bois de Bagley et dans le parc d'Abingdon, que ces oiseaux académiques déployaient toutes les ressources de leur art. Nous restions quelquefois à cheval depuis cinq heures jusqu'au coucher du soleil, à la tombée de la rosée, chevauchant par des sentiers herbeux bordés d'épais fourrés dont les rossignols avaient fait leur retraite favorite, et d'où s'échappaient d'incomparables concerts.

Nos études sur l'Italie étaient une autre source d'agrément. Dante Rosetti rassemblait alors des matériaux pour son livre : *Dante and his circle.* A cet effet, il traduisait avec soin en anglais la *Vita nuova* et les poèmes lyriques du Dante, ainsi que d'autres sonnets et poèmes de ses prédécesseurs, Cavalcante, Orlandi et Angiolieri de Sienne. Rosetti nous soumettait de temps à autre certaines parties de sa traduction des sonnets exquis du Dante, qu'il avait à cœur de rendre dans notre langue aussi parfaitement que possible. Les aptitudes critiques de mon mari et son goût pour les classiques lui permettaient de renvoyer les sonnets accompagnés de commentaires utiles, quoique généralement il y eût fort peu de corrections à faire.

Nous avions visité l'atelier de Rosetti à Chelsea. Il nous avait montré ses portefeuilles contenant, avec les esquisses originales de ses grands tableaux, une foule

d'autres dessins inachevés et une variété de croquis exécutés selon la sténographie des artistes, en quelques coups de crayon légers mais admirables d'expression.

Aurelio Saffi vivait à cette époque en exil à Oxford. Il avait fait partie, avec Mazzini et Armellini, du Triumvirat qui gouverna quelque temps Rome après la révolution ; il avait siégé au Parlement italien comme député de Forli, sa ville natale. C'était un homme cultivé, connaissant à fond la littérature de son pays, en particulier les poètes. En sa qualité d'exilé, il était dans une situation matérielle des plus précaires. Mon mari, désireux de faire sa connaissance, l'invita à venir donner dans notre salon une série de conférences sur le Dante. Ces soirées eurent un certain retentissement, et elles valurent à Saffi un redoublement de sympathie dans le monde universitaire.

En 1880, Aurelio Saffi, rentré en Italie, présidait à Gênes notre grand congrès de la Fédération, auquel mon mari et moi étions présents. Se tournant vers mon mari, assis à ses côtés, il lui dit avec une visible émotion : « Il y a vingt-sept ans, exilé de ma patrie, j'ai eu le bonheur d'être reçu dans votre maison à Oxford. Je n'ai jamais oublié, et je n'oublierai jamais, l'accueil cordial et la gracieuse hospitalité que je reçus de vous et de votre digne compagne. Les temps sont changés ; un long intervalle s'est écoulé, et aujourd'hui c'est une grande joie pour moi que de vous revoir et de vous souhaiter la bienvenue sur le sol de ma patrie.... »

En 1853, nous eûmes l'occasion de faire la connaissance personnelle de M. Gladstone. Nous le rencontrâmes à un déjeuner auquel il avait été invité avec

Mme Gladstone, à Exeter College. Nous étions réunis dans un des salons ayant vue sur les jardins pittoresques du collège. La conversation se prolongea fort avant dans la matinée. M. Gladstone, je m'en souviens, nous fit une description animée et dramatique de l'accident survenu à Sir Robert Peel et qui fut cause de sa mort. Il s'étendit sur le caractère et les principaux incidents de la carrière de cet homme d'Etat, parlant avec un accent et une émotion qui nous tenaient tous sous le charme.

J'ai dit qu'à côté de ses agréments, notre vie à Oxford avait aussi ses ombres. J'avais quitté un large cercle de famille, la vie libre de la campagne, pour venir m'enfermer dans une ville universitaire, au milieu d'une société composée presque exclusivement de célibataires. En ce temps-là, Oxford n'était pas ce qu'il est devenu, maintenant que les professeurs et les gradués se marient, que des familles y résident, qu'on y voit des collèges de femmes et une vie de société ouverte à tous. Quand j'y arrivai, à l'exception des familles de quelques-uns des directeurs qui vivaient la plupart du temps renfermées entre les murs de leur collège, il n'existait pour ainsi dire pas de vie de famille à Oxford;

il n'y avait pas non plus beaucoup de rapports entre les membres de l'Université et le reste de la communauté. De pareilles conditions engendrent aisément le parti pris dans les jugements, une sorte d'exaltation de l'opinion masculine et une manière de voir purement conventionnelle.

Dans les fréquentes réunions qui se tenaient le soir dans notre salon, on causait généralement beaucoup. La conversation était tantôt sérieuse et grave, tantôt vive, spirituelle, brillante, roulant sur toutes sortes de sujets intéressants. J'étais la seule femme de la société, et je restais là assise, écoutant en silence, parfois avec un serrement de cœur, ce qui se disait ; car on parlait de choses que j'avais déjà profondément méditées et sur lesquelles je m'étais formé des convictions que je savais être vraies, bien que je n'eusse pas à mon service une dialectique capable d'en démontrer la vérité. Certaines remarques recueillies au cours de ces soirées sont encore présentes à ma mémoire. On les trouvera peut-être futiles et insignifiantes, mais elles avaient de l'importance pour moi, parce qu'elles se rattachaient au long enchaînement de pensées qui, durant ces dernières années, avait contribué à former mon jugement. Mme Gaskell venait de publier un livre qui était très discuté. Quelques-unes des opinions exprimées à ce propos devant moi me parurent dangereusement fausses. Une chute morale chez une femme était jugée beaucoup plus sévèrement que le même acte chez un homme ; il n'y avait pas de comparaison à faire entre les deux. On répétait qu'une femme pure devrait être absolument ignorante d'un certain genre de maux sociaux, oubliant

que ces maux pesaient lourdement et cruellement sur d'autres femmes. Un jeune homme déclara, avec un grand sérieux, qu'il ne permettrait pas à sa propre mère de lire un livre tel que celui que l'on discutait, livre qui me paraissait à moi d'une tendance très saine, malgré ce que le sujet traité avait de pénible. Au dire de tous, le silence était le premier des devoirs en pareille matière. Un jour que j'étais tourmentée au sujet du sort d'une toute jeune fille indignement trompée, je me risquai à en parler à l'un des hommes les plus estimés de l'Université, réputé pour la sagesse de ses conseils, dans l'espoir qu'il suggérerait un moyen, non pas de venir en aide à la malheureuse, mais d'amener le séducteur à la conscience de son crime. Le sage, tout en s'exprimant avec beaucoup de bienveillance, recommanda fortement le silence et l'abstention. — « Soulever une pareille question, dit-il, ne pourrait faire que du mal. Il est dangereux de réveiller le lion qui dort. » Je le quittai, stupéfaite et découragée, et, pendant longtemps, résonnèrent comme un écho dans mon cœur les paroles prophétiques du peintre-poète Blake, qu'on jugeait alors rude et grossier :

> La malédiction de la prostituée, de rue en rue,
> Tissera le linceul de la vieille Angleterre.

L'accomplissement de cette prophétie n'a été conjuré que grâce à un réveil lent et douloureux de la conscience nationale.

Déjà tous mes instincts de femme s'étaient révoltés

contre certaines théories ayant cours dans le monde, et seuls Dieu et le fidèle compagnon de ma vie surent ce que je souffris alors. Divers incidents vinrent encore confirmer les certitudes dont nos cœurs se pénétraient de plus en plus. Une jeune mère fut enfermée dans la prison de Newgate pour avoir tué son enfant. Le père, sous le couvert du silence tant prôné par les philosophes d'Oxford — silence qui n'est, au fond, qu'une complicité avec l'injustice — après avoir violé ses promesses envers la malheureuse, l'avait abandonnée et oubliée; puis, la conscience tranquille, il avait repris sa vie facile dans la société, comblé peut-être de distinctions académiques. J'aurais voulu aller voir cette femme dans sa prison et lui parler du Dieu qui voyait l'injustice dont elle souffrait et qui avait pitié d'elle. Mon mari écrivit à l'aumônier de Newgate pour le prier de nous l'envoyer à l'expiration de sa peine. Nous avions besoin d'une domestique, et il pensait qu'elle pourrait remplir cet office. Elle nous arriva. Ce fut la première de tant d'infortunées que nous reçûmes par la suite sous notre toit.

Un cirque forain vint s'établir dans notre voisinage. Une des écuyères nous fit savoir, je ne sais plus par quel moyen, son ardent désir d'abandonner la vie qu'elle menait et dont les exercices acrobatiques n'étaient sans doute que la partie la plus avouable. Elle avait des aspirations bien au-dessus de celles que l'on s'attend à trouver chez une écuyère de cirque : elle voulait servir Dieu. Elle voyait une lumière, disait-elle, et elle voulait la suivre. Elle se rendait en secret dans les églises et les chapelles. Un jour elle s'enfuit, ne sachant

où elle allait, mais elle fut poursuivie et reprise de force.

Un dimanche soir, après une chaude journée d'été, je m'étais assise près de la fenêtre grande ouverte, cherchant à respirer un peu d'air, lorsque, tout à coup, j'entendis comme un cri de détresse qui semblait partir du milieu des arbres, dans l'ombre grandissante du crépuscule. C'était le cri d'une femme — d'une femme qui aspirait au ciel et qu'on replongeait dans l'enfer. Mon cœur fut transpercé de douleur. Je fus prise du désir de sauter par la fenêtre et de fuir avec elle vers quelque lieu de refuge. Le bruit cessa. Je ne puis définir exactement la nature de l'impression que je ressentis alors et qui m'est restée jusqu'à ce jour. Je me souviens seulement qu'au delà de ce crépuscule je vis poindre un rayon de lumière, et que du sein même de ce cri déchirant, j'entendis une note qui parlait d'espérance. La lumière était lointaine, mais elle approchait; et la brise légère qui agitait le feuillage de ces grands arbres murmurait une promesse d'avenir. Mais, avec le jour naissant, j'eus la vision plus nette que jamais de la haute muraille de préjugés, bâtie sur des fondements de mensonge, derrière laquelle se cachait tout un monde de tristesses, de souffrances, d'injustices et de crimes dont il ne fallait pas parler — pas même à voix basse — et qu'aucun pouvoir humain, me semblait-il, ne pourrait jamais atteindre et soulager.... Et de nouveau je me retrouvai, dans nos réunions habituelles du soir, au milieu d'une société masculine de haute culture, plus résolue que jamais à garder le silence, à parler peu avec les hommes, mais beaucoup avec Dieu.

Nul doute que je ne doive en partie à l'expérience de ces années d'Oxford, le jugement plus mûri que je me formai dans la suite sur ce qu'on appelle « l'opinion du monde *cultivé* ».

Mon but, en écrivant ces souvenirs, n'est pas seulement de faire connaître la personnalité de celui qui fut mon mari et l'activité qu'il déploya dans le domaine qui lui était propre; je désire encore montrer combien ses qualités de caractère le rendaient apte à redresser le jugement de la compagne de sa vie et à apaiser son esprit, quand « les eaux débordées envahissaient son âme ». Je voudrais aussi faire comprendre qu'il n'a pas été seulement pour moi un guide sage et un noble soutien dans l'œuvre qu'on a représentée comme étant spécialement la mienne, mais qu'il a pris une part directe à sa création en donnant un corps à mes premières impulsions. Si cette œuvre avait été uniquement le produit de l'esprit féminin, d'un cœur solitaire blessé et révolté, il lui eût certainement manqué quelques-uns des éléments essentiels pour qu'elle devînt utile et féconde. Sans lui, mes perplexités eussent été beaucoup plus grandes qu'elles ne le furent. Les idées de justice envers la femme, d'égalité entre les sexes et de la responsabilité égale de tous les êtres humains vis-à-vis de la loi morale étaient, pour ainsi dire, ins-

tinctives chez lui. Jamais il n'y eut besoin de le convaincre. Ses convictions étaient toutes faites, fermes, justes et claires. J'étais alors le plus souvent silencieuse, mais chaque fois que je lui parlais, le nuage se soulevait. Ce qui m'aida le plus à cette époque d'incertitudes, quelque étrange que cela puisse paraître, ce ne furent pas tant les arguments qu'il faisait valoir en faveur de l'unité de la loi morale, que la clairvoyance avec laquelle il jugeait les hommes et appréciait leurs opinions. Il y avait même une nuance de dédain dans sa façon de critiquer le point de vue unilatéral de plusieurs de ses amis. Il lui arrivait de dire : « Je suis bien fâché pour un tel », parole qui m'étonnait tout autant que s'il avait dit : « Je suis bien fâché pour Salomon », tellement je me faisais de la sagesse des hommes de science une idée exagérée. Il me disait qu'il fallait les plaindre : « Ils ne savent pas mieux, les pauvres gens ! » Ce mot fut un trait de lumière pour moi. Je m'étais représenté Oxford comme le centre du savoir et de l'intelligence ; je pensais que les hommes érudits et bons avec lesquels nous avions des rapports journaliers devaient être, en quelque sorte, des autorités dans le domaine moral et spirituel ; il ne m'était pas venu à l'esprit de les regarder comme de « pauvres gens ! » Cet inappréciable don du bon sens que mon mari possédait à un si haut degré, vint rétablir l'équilibre dans mon esprit que les troublants problèmes de la vie accablaient. Puis le soir, quand nos visiteurs étaient partis, nous lisions ensemble la Parole de Vie, et nous examinions les notions et les théories humaines à la lumière de ce que disait et faisait le Saint et le

Juste. Comparés aux axiomes du jour — datant, à la vérité, de bien des siècles — les paroles et les actes de Jésus touchant certaines questions vitales étaient, nous nous le disions l'un à l'autre, franchement révolutionnaires. George Butler n'avait pas peur d'une révolution; dans le sens de la justice et de l'égalité, il la désirait même; et ensemble nous priions pour qu'une sainte révolution éclatât et que le Royaume de Dieu pût s'établir sur la terre.

Je me disais alors en moi-même : « Et c'est un homme qui me parle ainsi, un homme doué, intelligent, un savant parmi les savants, un homme qui dit toujours la vérité telle qu'il la sent dans son cœur ! » Ainsi, je fus consolée et éclairée. Alors aussi, je commençai à reconnaître son portrait dans le Psaume XV, et maintenant que je regarde en arrière à toute sa vie passée, je suis encore plus frappée de la ressemblance :

O Eternel ! qui séjournera dans ta tente?
Qui demeurera sur ta montagne sainte?
Celui qui marche dans l'intégrité, qui pratique la justice,
Et qui dit la vérité selon son cœur.
Il ne calomnie point avec sa langue,
Il ne fait point de mal à son semblable,
Et il ne jette point l'opprobre sur son prochain.
Il regarde avec dédain celui qui est méprisable,
Mais il honore ceux qui craignent l'Eternel;
Il ne se rétracte point, s'il fait un serment à son préjudice.

D'autres que moi se souviennent sans doute, avec un sentiment d'effroi, des inondations hivernales qui furent si fréquentes à Oxford pendant les années dont je parle. Depuis longtemps, je crois, les moulins, les écluses et autres obstacles qui obstruaient autrefois le cours de la rivière Isis n'existent plus, et les fièvres malignes qui résultaient de la stagnation des eaux autour de la ville ont cessé avec les causes qui les produisaient. Oxford, au temps où nous l'habitions, avait en hiver l'aspect d'un îlot, et ses tours et ses clochers, réfléchis dans le miroir des eaux, faisaient penser à Venise. « Il a plu, écrivait mon mari en janvier 1856, durant toute la journée d'hier, et aujourd'hui le temps est froid et humide. On peut dire qu'après le coucher du soleil, l'atmosphère d'Oxford ressemble à celle d'un puits, quoique cela soit encore plus supportable que les horribles miasmes qui se dégagent des marais quand les eaux se retirent. Alors on a le sentiment que seule une forte constitution est capable de résister longtemps à ces émanations. »

Ma santé s'altéra ; je m'affaiblis et devins sujette à des accès de fièvre. De temps à autre, nous faisions des promenades en voiture sur les hauteurs qui dominent Oxford. Pour y parvenir, il fallait suivre pendant une certaine distance une sorte de chaussée élevée, bordée d'eau de chaque côté, qui rappelait la Hollande avec ses digues. Vue de là-haut, la cité académique, se dressant au milieu des plaines inondées, offrait un spectacle des plus pittoresques. Le tintement de la grosse cloche de la Tour nous arrivait par-dessus les eaux dormantes, avec un son harmonieux et solennel, émouvant comme

celui d'une voix humaine qui annonce l'approche de la nuit, et ce vers du Dante nous revenait à la mémoire :

La cloche, dans le lointain, semble pleurer le jour expirant.

Mais la poésie et le sentiment n'empêchent ni les rhumatismes, ni les refroidissements.

J'allai passer plusieurs mois de cette année 1856 chez mes parents, à Dilston, avec nos enfants. Mon mari nous y rejoignit après qu'il eut été libéré des fonctions d'examinateur, pour lesquelles il avait été appelé à Londres. Ses lettres, au cours des quelques semaines que dura notre séparation, marquent chez lui un profond développement de la vie spirituelle, tel qu'il nous en est parfois accordé à l'approche d'une épreuve ou d'un chagrin particulier. Il semble avoir eu alors le pressentiment qu'il ne conserverait pas toujours intact le bonheur parfait dont nous avions joui ensemble jusque-là.

G. B. à Mme Grey :

Je suis heureux de savoir mes chers trésors en si bonnes mains et respirant un air vivifiant. J'espère que leur présence à Dilston démontrera que le mariage ne rompt pas les liens de la famille, mais que Joséphine et moi demeurons tendrement attachés au foyer aimé et aux chers amis de Dilston.

G. B. à sa femme :

Je suis peiné de vous savoir souffrante ; mais vos lettres sont si pleines d'entrain, elles expriment une telle confiance

en Celui qui peut guérir toutes nos maladies, que je n'ose pas murmurer. Douter de la puissance de Dieu et de sa volonté de « faire concourir toutes choses à notre bien », c'est, comme le dit saint Jean, « le faire menteur ». Aussi, quelle que soit la tristesse qui m'envahit parfois en pensant à vous, je veux regarder aux riches promesses qui sont offertes à ceux « qui se confient dans le Seigneur et qui s'attendent patiemment à Lui ». Et puis, j'ai l'espoir que nous pourrons continuer longtemps encore de marcher la main dans la main, en accomplissant notre tâche ici-bas.

13 juillet 1856.

Je viens de lire la *Maud* de Tennyson, et de revoir l'analyse que j'en ai faite pour le *Fraser's Magazine*. Lire des histoires d'amour qui se terminent par la mort ou par la séparation, me fait penser à mon propre bonheur avec plus de reconnaissance que jamais.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois optimiste en toutes circonstances, et que j'aie confiance dans l'amour et la protection d'un Père tout-puissant. Ne m'a-t-il pas comblé bien au delà de mes mérites, en m'accordant une part de bonheur terrestre comme il est donné à bien peu d'en connaître ? Cependant, il nous a été mis « une écharde dans la chair » : votre santé délicate et l'incertitude de l'avenir. Mais notre amour n'en sera jamais ébranlé ; nous nous y tiendrons attachés au contraire d'autant plus étroitement, comme au symbole et au gage de l'amour divin qui s'est manifesté dans l'acte sublime accompli sur le Calvaire, acte qui demeure pour nous, quoi qu'en pensent les sages de ce monde, la réalité des réalités, et le sûr garant de notre réconciliation avec Dieu.

Nous sommes bien faits, je crois, pour nous aider l'un l'autre. Aucune parole ne peut exprimer ce que vous êtes pour moi. De mon côté, je puis vous être utile dans vos

moments de tristesse et de découragement, quand la pensée des maux de ce monde vous accable et que vous n'avez pas la force de travailler à les soulager dans la mesure où vous souhaiteriez de le faire. Et grâce à ma forte santé, à ma grande facilité de travail, j'espère pouvoir de plus en plus collaborer avec vous à des entreprises qui, avec la bénédiction de Dieu, feront quelque bien, de telle sorte que les hommes parleront de nous avec respect quand nous serons couchés dans la tombe. Que Dieu nous soit aussi en aide dans notre tâche commune d'élever nos enfants, afin que nous puissions dire : « Nous n'avons perdu aucun de ceux que tu nous avais donnés ! »

Bien qu'il en coûte beaucoup à ma réserve de citer des extraits d'une nature aussi intime que ceux qu'on vient de lire, je les donne parce qu'ils permettent d'entrevoir ce qu'étaient la vie intérieure de mon mari et la profonde tendresse de son cœur. Ce serait, en effet, tracer de lui un portrait très incomplet que de laisser dans l'ombre ces traits distinctifs de son caractère : le grand amour qu'il portait à sa femme, et la constante association de cet amour avec ses aspirations et ses efforts spirituels. Cet amour faisait partie de sa vie ; il devint toujours plus profond et plus tendre à mesure que s'écoulèrent les années. J'ai parlé de la force et de la solidité de ses amitiés. Il apportait ces mêmes qualités dans les rapports les plus intimes de la vie domestique. Dans le printemps de la vie, l'homme rêve et parle de l'amour ; il décrit, il chante la grâce de sa naissance et sa belle jeunesse. Mais ce n'est pas au printemps de la vie qu'il est possible de sonder la profondeur de l'amour, d'en

mesurer l'étendue, d'éprouver sa fidélité. Il est un amour qui surmonte toutes les épreuves et les difficultés, tous les ennuis et les menues contrariétés de la vie aussi bien que les chagrins et les bouleversements qui la traversent, un amour qui grandit et s'enrichit sans cesse, embelli par les souvenirs du passé et par les espérances de l'avenir, de cet avenir de vie éternelle vers lequel il tend. C'est cet amour-là qui remplissait l'âme de celui dont je parle, et qui ne cessa de progresser en lui jusqu'à son dernier souffle, pour être ensuite rendu parfait en la présence de Dieu.

Lorsque mon mari nous rejoignit à Dilston, il fit un arrangement avec le vicaire de la paroisse de Corbridge, dans laquelle était situé Dilston, pour le remplacer dans ses fonctions et occuper le presbytère, tant que durerait son absence. Les divisions ecclésiastiques régnaient un peu partout dans le voisinage. Toutefois, pendant l'intérim de mon mari, l'église fut très fréquentée. Beaucoup de Wesleyens y vinrent qui n'y avaient jamais mis les pieds auparavant, ainsi que plusieurs familles de fermiers aisés, Presbytériens convaincus, fort capables de défendre leurs opinions dans une controverse théologique. Les uns et les autres étaient probablement attirés, en partie par la parenté du « nouveau ministre » avec mon père, lui-même fidèle pratiquant, et en partie aussi par l'enseignement évangélique simple dont ils éprouvaient le besoin, et que maintenant ils avaient trouvé. Nous visitions ensemble les gens de la paroisse, qui nous témoignèrent bien vite beaucoup d'attachement. Il n'y avait pas de vraie misère parmi eux. Les manières de mon mari envers les pauvres

gens étaient aussi éloignées que possible de cet air de condescendance qu'adoptent volontiers les personnes de sentiments moins délicats. Il entrait dans la plus humble chaumière avec les mêmes dispositions que s'il eût rendu visite à des égaux, et il traitait les gens pauvres et âgés, en particulier les femmes, avec la courtoisie dont il usait à l'égard des personnes de distinction. Ces braves gens résumaient ordinairement la haute opinion qu'ils s'étaient formée de lui, en disant : « C'est un vrai gentleman. » Il évitait de leur poser des questions indiscrètes sur leurs affaires privées, et n'essayait pas davantage de vérifier l'état de leurs consciences ; la pudeur chrétienne le lui interdisait. Malgré cela, les cœurs s'ouvraient facilement à lui, et il arrivait que des consciences chargées se soulageaient par une confession volontaire....

Notre retour à Oxford ne s'effectua pas sous d'heureux auspices. La fin de l'automne fut humide et froide. Il fut décidé que j'irais à Londres, pour consulter Sir James Clarke au sujet de ce que l'on croyait être un commencement de maladie de poitrine. Mon mari m'entoura des soins les plus tendres pendant le voyage, et l'accueil du vénérable docteur fut plein de bonté. J'eus à peine la force de me lever pour le saluer quand il entra. A la fin de notre entrevue, il dit simplement : « Pauvre enfant, pauvre enfant ! il ne faut pas qu'elle reste à Oxford. » Et comme nous proposions de partir immédiatement pour faire nos préparatifs de déménagement, il s'interposa : « Non, dit-il, il ne faut pas qu'elle se retrouve sous la pernicieuse influence de ces inondations, non, pas même pour un seul jour. »....

C'était une rude épreuve. Il fallait dire adieu à notre home si agréable, renoncer aux projets et aux espérances chers à mon mari, et voir la maison qu'il avait louée et aménagée à grands frais pour les étudiants isolés, rester à sa charge. Continuer l'entreprise seul, demeurer séparés l'un de l'autre pour un temps indéterminé, était chose à peu près impossible. Il n'y avait donc pas d'autre alternative à envisager pour le moment. Mon mari accepta avec calme, mais non sans d'amers regrets, ce qui nous apparaissait clairement inévitable.

A cette même époque, mon père éprouva un sérieux revers de fortune, par suite de la faillite d'une banque dont il était un des principaux actionnaires. Les difficultés de notre position en furent momentanément accrues, car il s'était toujours montré prêt à aider en toute occasion les différents membres de la famille. La perte qu'il subit était considérable. La manière dont il supporta ce coup augmenta encore l'estime de toutes les personnes qui avaient déjà pour lui une si grande admiration.

Les soucis se succédèrent sans interruption pendant quelque temps. Mon mari en souffrait d'autant plus qu'il se reprochait intérieurement d'avoir peut-être manqué de prudence et de prévoyance dans le passé. Son plus grand sujet d'inquiétude était ma santé ; de ce côté, heureusement, l'horizon s'éclaircit graduellement....

Par l'obligeant intermédiaire de son ami, M. Powles, mon mari fut appelé, dans le courant de l'été de 1857, à prendre provisoirement la charge d'une chapelle, à

Blackheath. Ce poste lui procura une activité utile et qui répondait à ses goûts, tout en lui permettant de poursuivre ses occupations littéraires. Il était parti seul pour Blackheath afin de préparer notre installation. Je lui écrivis pour son jour de naissance, le 11 juin :

Que Dieu vous bénisse, aujourd'hui et toujours, et qu'il fasse de vous un « Fils de consolation » pour beaucoup d'âmes, comme vous l'avez été pour moi ! Nous n'aspirons plus désormais au succès selon le monde. Ce que je souhaite par-dessus tout pour vous, c'est l'accomplissement de la promesse : « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité. »

J'ai eu avec madame.... une conversation qui m'a fait du bien, car elle répondait au cours de mes pensées à votre sujet et au mien. Elle me dit qu'elle avait connu bien des cas où une épreuve personnelle avait été le prélude d'une existence utile entre toutes, bien que celui qui se trouvait frappé eût cru, au moment même, sa vie perdue ou réduite à un simple apprentissage de la résignation. Elle disait aussi que ceux qui sont éprouvés de bonne heure au lieu de l'être plus tard, doivent en remercier Dieu, car ils sont ainsi mieux préparés à secourir les autres et à marcher humblement avec Dieu. Puisse-t-il en être ainsi pour nous !

Les enfants se sont rappelé votre fête en se réveillant ce matin, et, pour la célébrer, ils ont fait une excursion à Nightingale Valley.

Nos relations avec notre excellent ami, M. Powles, sont restées un des points lumineux de notre court séjour à Blackheath.

Extrait d'une lettre adressée à Dilston :

Nous avons rencontré Froude et Kingsley hier, chez M. Powles. Dans la soirée, ils eurent ensemble une chaude et vive discussion sur un point qui paraissait tenir particulièrement à cœur à Kingsley. La dispute se prolongea assez longtemps. Mes sympathies étaient entièrement avec Kingsley, car, indépendamment du sujet de la contestation, il était si évidemment sincère, si ardemment convaincu ! Plus il s'échauffait, moins il devenait maître de sa parole ; plus son indignation grandissait, moins ses arguments portaient. Il avait apparemment le dessous. M. Froude, lui, restait parfaitement calme, probablement parce qu'il était assez indifférent au fond même de la question. Il est facile de garder son sang-froid, de sourire de l'agitation de son adversaire, quand les principes en discussion ne vous touchent en rien. Kingsley nous avait fait visite la veille. Quel régal que de causer avec lui, ou plutôt de l'écouter parler ! C'est un homme des plus charmants, franc, bienveillant et plein de bonne grâce ; mais il vous surprend parfois par ses sorties véhémentes.

La grande amitié qui unissait M. Froude et mon mari m'avait plus d'une fois intriguée, étant donné qu'ils différaient considérablement d'opinion sur beaucoup de sujets importants. J'eus l'explication du mystère, à quelques années de là, lors d'une visite que nous fîmes à M. Froude, dans sa villa « The Molt », près de Salcombe, sur la côte du Devonshire. J'étais dans ma chambre, au soir d'une chaude journée d'été. Au-dessous de la fenêtre ouverte près de laquelle je me tenais, il y avait un banc de jardin où les deux amis étaient assis. Ils paraissaient absorbés dans une conversation

très confidentielle qui durait depuis fort longtemps, coupée seulement par quelques brefs intervalles de silence. Je ne pouvais faire autrement que d'entendre ce qu'ils se disaient, et je ne fus pas fâchée de l'occasion qui s'offrait ainsi inopinément à moi de pénétrer le secret de leur intimité. Ils ne s'entretenaient point de questions philosophiques, politiques ou scientifiques, ils parlaient de.... mouches pour la pêche ! Je me penchai doucement au dehors, et je les vis, leurs deux têtes rapprochées, examinant attentivement différents cahiers formés de feuilles de flanelle, sur lesquelles étaient piquées une quantité de mouches artificielles, de couleurs brillantes et de dimensions variées. Mon mari, qui était très adroit de ses mains, en avait lui-même confectionné un grand nombre. Ils discutaient non seulement de la qualité des mouches, mais encore des oiseaux dont les plumes avaient servi à leur fabrication, des endroits et des saisons où ces oiseaux avaient été tirés, et de l'espèce de mouche qui convenait à la pêche dans telle ou telle rivière ; le tout illustré d'exemples tirés de leur longue expérience. Je pense qu'il faut avoir une âme de pêcheur pour comprendre parfaitement l'intérêt intense que peut présenter un tel sujet de conversation. Evidemment il s'agissait là d'une amitié toute *de plein air*.

En automne 1857, mon mari accepta le poste de vice-principal du collège de Cheltenham, où j'allai le rejoindre la même année.... Ce fut le début de sa longue carrière dans l'enseignement, carrière à laquelle il consacra, avec une infatigable persévérance, vingt-cinq années de sa vie, d'abord à Cheltenham de 1857 à 1865, puis à Liverpool de 1865 à 1882. Le séjour de Cheltenham nous fut très propice ; ma santé se rétablit, grâce au climat, et nos difficultés matérielles prirent fin....

Nous habitions une grande maison, où nous recevions des élèves du collège en pension. Mon mari regardait les exercices physiques comme une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse. Par une curieuse coïncidence, c'est de notre maison que sortirent les meilleurs champions du collège dans les exercices du corps, jeux d'adresse et d'agilité....

Nous avions l'habitude de passer la plus grande partie de nos vacances à Dilston. Une année cependant, nous fîmes un voyage en Suisse avec notre fils aîné, visitant Lucerne et ses environs, la vallée du Rhône, Chamonix et le Grand Saint-Bernard. Nous passâmes une nuit au célèbre hospice, où nous fîmes bonne connaissance avec les magnifiques chiens. L'un d'eux, un vétéran nommé Bruno, l'ancêtre de toute une lignée de nobles spécimens de la race, s'attacha à nous et nous servit de cicerone à travers les rocs désolés qui environnent le monastère.

Un autre été, nous allâmes en Ecosse avec deux de nos enfants, au lac de Killarney, nous arrêtant en passant chez mon frère, Charles Grey, qui habitait à Ballykisteen une maison appartenant à Lord Derby, dans

la « vallée dorée » de Tipperary. Mon mari rapporta de ces deux voyages une collection de croquis intéressants. Les rochers grisâtres qui bordent les lacs de Killarney, avec leurs arbustes toujours verts et leurs plantes fleuries, formaient un assemblage de coloris riches et variés dignes de tenter le pinceau d'un aquarelliste....

Mon père avait été l'ami de Clarkson, et il avait pris une part active au mouvement en faveur de l'abolition de l'esclavage. Les sympathies de mon mari le portèrent de même à se ranger parmi ceux qui appelaient de tous leurs vœux l'émancipation des noirs ; et lorsque éclata la guerre de sécession en Amérique, il comprit tout de suite qu'à la racine de ce terrible conflit il y avait une question vitale, la question de justice. Ce fut une de ces circonstances, fréquentes dans le cours de notre union, où nous nous trouvâmes du côté de la minorité, formant un petit groupe si insignifiant qu'il avait peine à élever la voix et à se faire écouter, mais dont les événements justifièrent plus tard l'attitude. C'est un bon exercice que de nager contre le courant, ou tout au moins de lui résister et de laisser passer la marée, sans toutefois manquer à la charité envers ceux qui diffèrent sincèrement de nous, et envers la multi-

tude qui se contente de flotter au gré de l'opinion du jour. Dans ce cas particulier, le sentiment de notre isolement en face d'une question aussi tragique nous fut bien souvent pénible. Mais cette discipline eut son utilité, car, plus tard, nous eûmes mainte et mainte fois à accepter et à endurer un sort semblable pour des motifs de conscience.

Goldwin Smith, un des rares hommes à Oxford qui saisit la portée véritable du conflit américain, vint nous voir à Cheltenham. Ses remarques piquantes au cours de la conversation, à propos de l'opinion dominante du jour, nous donnèrent l'idée de lui demander de publier quelque chose pour réfuter l'assertion si souvent répétée, que la Bible elle-même approuve l'esclavage. — « La Bible, répliqua-t-il, a été citée à l'appui de toutes les abominations qui ont souillé la terre. » Il ne nous fit aucune promesse, mais l'idée germa dans son esprit et, peu de temps après, il nous envoya son remarquable pamphlet intitulé : *La Bible sanctionne-t-elle l'esclavage?* exposition magistrale du véritable esprit de la Loi mosaïque, du gouvernement théocratique et de l'éducation de l'ancien peuple hébreu, tant sur cette question spéciale que sur d'autres. Il va sans dire que cet écrit ne fut pas populaire au moment où il parut, et je crains fort qu'il ne soit depuis longtemps épuisé....

La nouvelle de l'assassinat du président Lincoln produisit un revirement soudain et complet dans les esprits. Je me rappelle la rapidité extraordinaire du changement de front opéré par le *Times*, et les remords de conscience de ceux qui, par leur intelligence et leur droiture, auraient dû se faire une opinion personnelle, mais qui avaient négligé ce devoir. *Punch*, après avoir exercé sa verve aux dépens des antiesclavagistes, fit aussi son *mea culpa ;* il prit le deuil et publia, encadré de noir, un dessin émouvant représentant le lion britannique, prosterné et en pleurs devant le cercueil de Lincoln. Une des sentences favorites de mon mari était cette parole de l'Ecriture : « Pourquoi ne discernez-vous pas vous-mêmes ce qui est juste ? » Mais il n'aimait pas à discuter ; c'était un pacifique et il évitait de se mêler aux polémiques ardentes. Son silence, quand il y avait lieu de blâmer ou de redresser des jugements superficiels, produisait peut-être plus d'effet que ne l'eût fait sa parole.

Les événements politiques qui agitaient alors l'Italie, la révolution de Naples, le changement de la dynastie, la carrière de Garibaldi, vinrent solliciter d'autant plus vivement notre attention que ma sœur, Mme Meuricoffre, et son mari étaient au milieu de ces événements. Ma sœur avait succédé à Jessie White Mario pour donner des soins aux blessés dans les hôpitaux, et elle connaissait personnellement plusieurs des acteurs des scènes dramatiques de ce temps. Je lui avais écrit que mon mari avait donné comme sujet de concours à ses élèves du collège de Cheltenham, un essai sur l'unification de l'Italie. Elle en fit part à Garibaldi, lui exprimant en

même temps notre sympathie pour sa personne et pour la cause qu'il défendait. Le grand patriote traça immédiatement quelques lignes au bas desquelles il mit sa signature, en priant ma sœur de faire remettre cet autographe à l'élève qui aurait le mieux traité un sujet si cher à son cœur.

Nos vacances, en 1862 et 1863, se passèrent alternativement chez nos excellents amis, les Henry Marshall, à l'île de Derwent, sur le lac de Derwentwater, à Gilsland, à Ford, sur les confins de l'Ecosse, et en dernier lieu à Lipwood, sur les bords de la Tyne, où mon père résidait depuis qu'il avait pris sa retraite et quitté Dilston.

Les dernières semaines de l'été de 1864 s'étaient écoulées joyeusement à Coniston, dans une maison que M. James Marshall avait mise à notre disposition. La saison avait été splendide. La propriété, située sur une hauteur dominant le lac, ainsi que la campagne environnante, offraient mille ressources pour les amusements en plein air et les longues excursions. Nous n'étions rentrés que depuis quelques jours à Cheltenham quand une cruelle épreuve vint fondre sur notre petit cercle et nous ravir soudain celle qui en était la figure

la plus brillante*. Comment décrire l'ombre épaisse qui s'abattit sur nous ! Qu'on me permette de citer une lettre que j'écrivais à une amie, quelques semaines après la mort de notre enfant :

Cheltenham, août 1864.

Les paroles sont bien faibles. Puissiez-vous ne jamais connaître le chagrin que les miennes cachent plus qu'elles ne l'expriment ! Mais Dieu est bon. Il m'a enfin envoyé, dans sa miséricorde, un rayon de lumière ; et humblement courbée dans la poussière à ses pieds, je l'ai remercié de ce rayon, comme je ne l'avais jamais de toute ma vie remercié pour aucune autre bénédiction. Il a été dur, au premier moment, le choc de cette mort soudaine et angoissante. Chère petite âme ! la mort la plus douce eût semblé déjà assez triste pour elle. Jamais je n'oublierai ce souvenir : la chute, le cri soudain, puis le silence ! Cela faisait pitié de la voir dans les bras de son père, pâle et inanimée, sa petite tête reposant sur son épaule, ses beaux cheveux dorés, tout tachés de sang, retombant sur ses bras. Plût à Dieu que j'eusse souffert cette mort à sa place ! S'il pouvait nous être accordé, pensais-je, un regard, une parole d'adieu, un signe quelconque de reconnaissance ! Mais bien qu'un souffle de vie persistât encore pendant une heure, elle n'a plus reconnu le père et la mère qu'elle aimait si tendrement. Nous l'appelions par son nom, mais sans obtenir de réponse.

C'était notre seule fille, la joie et la lumière de notre vie. Elle entrait et sortait tout le jour comme un papillon.

* La petite Eva, âgée de huit ans, entendant rentrer ses parents à l'heure de son coucher, s'échappa des mains de sa bonne et courut à l'escalier pour leur dire bonsoir. Dans sa précipitation elle se pencha par-dessus la rampe, perdit l'équilibre et vint s'abattre sur les dalles du vestibule, aux pieds de son père et de sa mère.

Durant sa douce petite existence, elle n'avait jamais eu un jour ni une heure de maladie. Jamais elle ne nous avait donné un moment d'inquiétude ; sa vie s'écoulait, débordante de gaieté, de joieet d'amour. Le dernier matin, elle m'avait récité une strophe qu'elle avait apprise :

> Chaque matin le soleil se lève, chaud, clair et radieux ;
> Mais le soir vient, et après lui la froide et sombre nuit.
> Bien loin est un pays où le jour ne finit jamais.

La « froide et sombre nuit » vint trop tôt pour nous, car ce fut ce même soir, à sept heures, qu'elle tomba. Les dernières paroles que nous avions échangées étaient à propos d'une jolie chenille qu'elle avait trouvée. Elle était venue dans ma chambre me demander une petite boîte pour y mettre sa trouvaille. Je la lui donnai en disant : « Maintenant, sauve-toi, car je suis en retard pour le thé. » Que ne donnerais-je pas à présent pour cinq minutes de sa douce présence ! Elle avait parfois à lutter contre sa forte volonté, c'était sa seule difficulté. Rien ne lui était plus désagréable que ses petites leçons d'allemand. Fräulein Blümke l'appelait un jour pour sa leçon. Elle était assise dans un petit fauteuil. Elle en saisit fortement les deux bras, et d'un air très sérieux et décidé : « Chut ! fit-elle, attendez un instant, je lutte. » Elle resta encore quelques moments silencieuse, puis elle se leva résolument et courut prendre sa leçon. Et quand Fräulein lui demanda ce qu'elle avait voulu dire, elle répondit : « Je luttais avec moi-même. » Au cours de la leçon j'entendis Fräulein lui dire : « Arbeite, Eva, arbeite ! » A quoi Eva répliqua avec vivacité : « Mais, miss Blümke, *I am arbeiting* de toutes mes forces. »

Un soir, l'automne dernier, j'étais allée la voir dans son lit. Nous étions seules. « Maman, dit-elle, si je vais au ciel avant toi, quand la porte du ciel s'ouvrira pour te recevoir, je courrai bien vite à ta rencontre ; et quand tu me prendras dans tes bras et que nous nous embrasserons, tous les

anges s'arrêteront pour nous regarder. » Et dans son ardeur, elle se souleva, le visage rayonnant, le cœur tout palpitant d'émotion à l'image qu'elle venait d'évoquer. Je vois encore son regard : ce n'était pas l'expression gaie et riante qui lui était habituelle, mais quelque chose de plus doux qui reflétait la tendresse débordante de son âme. Elle se recoucha, mais elle ne pouvait pas rester tranquille ; elle se releva et dit : « J'aimerais prier encore » — elle avait déjà fait sa petite prière. — Et nous priâmes ensemble pour cette rencontre dans le ciel.

Je n'aurais pas supposé un instant qu'elle s'en irait la première. Jamais je n'avais associé l'idée de la mort avec cette chère enfant, si pleine de vie et d'entrain ! Son amour se manifestait toujours d'une manière active. Nous nous représentions ce qu'une telle disposition, en se développant, produirait d'actes de bonté et de miséricorde. Elle était passionnément attachée à son père. Elle se suspendait à son cou en lui prodiguant les noms les plus tendres ; puis elle s'échappait de ses bras et courait vite lui fabriquer, de ses mignons petits doigts, un objet quelconque, une pelote à épingles ou une poignée pour la théière. Elle lui confectionna ainsi toute une collection de pelotes et de sous-vases, des bleus, des rouges, des rayés, qu'il aurait été bien embarrassé d'utiliser ! Maintenant, ces pauvres petits présents lui sont plus précieux que de l'or. Quand j'avais mal à la tête, elle pouvait, sans se lasser, me baigner le front pendant toute une heure avec une éponge. Douce Eva ! le Sauveur pouvait bien dire : « Le Royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

C'était une nature parfaitement véridique, candide et pure. Quel repos merveilleux pour moi, quel vrai don de Dieu, alors que j'étais obsédée par le mal que je voyais dans le monde ou par mes propres pensées, de pouvoir contempler la parfaite innocence et la pureté de cette douce fillette ! Mais cette joie a disparu. Je suis inquiète de mon mari, son chagrin est si profond, si silencieux ! Cependant,

il est patient, très patient. Il aime les enfants et tout ce qui est jeune ; son amour pour Eva était intense.

Nous nous tenions atterrés près de son lit de mort, son visage avait une expression de surprise heureuse et calme qui semblait dire : « Maintenant je vois Dieu ! » Et dans le ravissement de son dernier sommeil, elle paraissait nous reprocher notre tristesse. Ses cheveux étaient devenus très longs dans les derniers temps ; ils étaient d'une nuance châtain foncé, et sur son oreiller blanc, éclairés par les rayons du soleil, ils lui faisaient une auréole d'or :

Hair like a golden halo lying
Upon a pillow white ;
Parted lips that mock all sighing,
Good night — good night !
Good night in anguish and in bitter pain ;
Good morrow crowns another of the heavenly train.

Cette épreuve imprima en quelque sorte une nouvelle direction à notre vie et à nos préoccupations. Pendant des semaines nous fûmes inconsolables. La cause de son départ était en apparence un accident ; mais le mot accident ou hasard doit-il trouver place dans le vocabulaire de ceux qui se sont mis, eux et leurs bien-aimés, d'une manière spéciale, sous la protection journalière d'un Dieu d'amour ? Ici surgit, du sein même de notre douleur, la difficulté intellectuelle, la perplexité et la détresse morales, effrayants fantômes qui hantent la « vallée de l'ombre de la mort ». Ce sombre passage est pénible à traverser ; mais tandis qu'il aboutit pour les uns à la négation désespérée et définitive de la bonté divine, au naufrage complet de la foi, d'autres, par la grâce de Dieu et après des expériences encore plus profondes, en sortent affermis et plus confiants que jamais dans son immuable amour.

Un jour, entrant dans le cabinet de travail de mon mari, je le trouvai seul, l'air souffrant. Ses mains étaient froides, une pâleur inusitée couvrait ses traits. Je crus qu'il allait se trouver mal et je fus effrayée. Je m'agenouillai près de lui, et m'arrachant à ma propre torpeur, je le réconfortai de mon mieux, m'efforçant de lui parler gaiement, presque joyeusement, du bonheur de notre enfant, de la pureté lumineuse de sa courte existence, des épreuves et des chagrins qui lui avaient été épargnés et auxquels elle n'aurait sans doute pas échappé si elle eût vécu. Il se laissa consoler, et l'effort que je fis pour le fortifier me fut salutaire à moi-même. A partir de ce jour, j'allai le trouver presque tous les soirs après ses leçons, et, assis l'un près de l'autre, nous nous entretenions de notre enfant au ciel, de sorte qu'à la longue notre commun déchirement perdit quelque chose de son amertume.

Les quelques lignes suivantes sont tirées d'un journal de notes, brièvement rédigé dans les derniers mois de cette triste année :

Octobre 30. — La nuit dernière, j'ai mal dormi. Je rêvais que je tenais ma chérie mourante dans mes bras. Elle luttait contre la mort pour l'amour de moi. Elle vécut encore un moment, puis elle expira. Au même instant j'entendis du bruit à ma porte, le son d'une faible voix. En un clin d'œil je fus sur pied. C'était le pauvre Stanley, notre second fils, à demi éveillé et tout fiévreux. Je le pris dans mes bras et le reportai dans son lit. Au matin, il ne pouvait rien avaler et montrait du doigt sa gorge. Le docteur Ker vint et diagnostiqua une diphtérie. Le cœur me manqua. Je me demandai si Dieu voulait déjà nous reprendre un autre enfant.

[illegible] travail d[illegible]

[illegible] t Ses [illegible]

[illegible] ; [illegible]

[illegible] à [illegible]

[illegible] m'ils [illegible]

[illegible] dotaire [illegible]

[illegible] pres [illegible]

[illegible] l'un près de [illegible]

[illegible] nt au [illegible] de [illegible]

[illegible] rement per[illegible]

[illegible] es sont tirées d[illegible]

[illegible] les dernières choses

[illegible] j'ai mal [illegible]

[illegible] tourmente dans [illegible]

[illegible] cœur de moi. [illegible]

[illegible] Au même inst[illegible]

[illegible] d'une faible voi[illegible]

[illegible] le pauvre Stanley, [illegible]

[illegible] fiévreux. Je n[illegible]

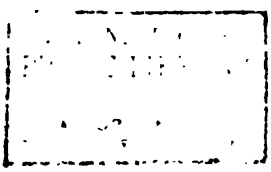
[illegible] Au matin, [illegible]

[illegible] sa gorge. Le docteur K[illegible]

[illegible] Le cœur me manque [illegible]

[illegible] nous reprendre [illegible]

Foyer Solidariste Rd (St-Blaise) Grav. H. Kehrli, Berne



La maladie fut très grave, et pendant plusieurs jours notre cher garçon se débattit entre la vie et la mort. Mais le nouveau coup que nous redoutions nous fut épargné. Quand il fut suffisamment rétabli, on me conseilla de l'emmener à l'étranger, tant pour le soustraire aux rigueurs de l'hiver que pour me procurer un changement, en m'éloignant d'une maison sur laquelle planait le souvenir d'un si terrible malheur. Mon mari et nos deux autres fils nous accompagnèrent jusqu'à Londres, et l'on engagea un courrier capable et complaisant pour nous conduire à Gênes, où mon petit convalescent et moi avions été invités par des parents qui y habitaient.

Dans le courant de l'hiver de 1865, mon mari reçut de M. Parker, à Liverpool, un télégramme lui demandant s'il serait disposé à accepter le poste de principal du collège de cette ville, laissé vacant par la retraite du Dr Howson, nommé Doyen de Chester. Il considéra cette offre comme providentielle et se rendit immédiatement à Liverpool pour voir M. Parker, ainsi que les administrateurs du collège et quelques autres personnes ayant leur mot à dire dans le choix d'un nouveau principal. Il n'y avait de part et d'autre aucun motif d'hésitation, et mon mari fut élu bientôt après. Toute la famille se trouva installée à Liverpool en janvier 1866....

Liverpool est un des plus importants ports maritimes du monde. Impossible d'imaginer un plus grand contraste entre l'aspect de cette vaste cité et le caractère académique et intellectuel d'Oxford, ou la physionomie tranquille d'une ville d'éducation comme Cheltenham. Son immense population où l'élément étranger abonde, ses douze milles de docks et d'entrepôts, ses innombrables navires, ses marchandises et ses marins venant de toutes les parties du monde, le va-et-vient perpétuel des transactions, le choc des intérêts, la grande opulence et l'abjecte misère, la grande diversité des credos représentés par une multitude d'églises, tout contribue à faire de Liverpool une cité largement internationale.

Le collège reflétait la physionomie cosmopolite de la ville au milieu de laquelle il s'élevait. Parmi les huit ou neuf cents élèves qui le fréquentaient, il y avait des Grecs, des Arméniens, des Juifs, des nègres, des Américains, des Français, des Allemands, des Espagnols, aussi bien que des Gallois, des Irlandais, des Ecossais et des Anglais. On devine que toutes les croyances et toutes les dénominations religieuses se trouvaient représentées dans cet assemblage bigarré. Un homme à vues théologiques étroites ne se serait pas senti à l'aise à la tête d'un pareil établissement. Une foi simple et ferme, un esprit droit, charitable et tolérant étaient les qualités indispensables pour administrer ce monde en petit, où se coudoyaient tant d'éléments divers. D'après les règlements du collège, la direction devait être confiée à un membre de l'Eglise anglicane, et les administrateurs avaient été heureux de rencontrer un homme remplissant cette condition et qualifié pour cette tâche.

Au nombre des élèves du collège, on remarquait les fils de deux rois africains à demi civilisés, Oko Jumbo et Jah-Jah. Les pères ayant été jadis des ennemis jurés, les deux jeunes garçons, fidèles aux instincts dont ils avaient hérité, firent d'abord connaissance en échangeant quelques horions. C'étaient de braves garçons cependant, et l'un d'eux, devenu chrétien convaincu et conséquent, se fit plus tard missionnaire parmi ses compatriotes, malgré l'opposition, on dit même les persécutions de son propre père.

Au nombre des questions sur lesquelles mon mari était de beaucoup en avance sur ses contemporains, il faut relever celle de l'éducation supérieure des femmes. Il est difficile à la génération actuelle de se représenter quel amas de préjugés et quelles résistances opiniâtres rencontrèrent, il y a un quart de siècle à peine, les pionniers de cette cause. Nos pas ont été si rapides dans la voie de l'éducation de la femme, que nous sommes tentés d'oublier que c'est seulement d'hier que datent nos collèges de jeunes filles, leurs examens supérieurs et les différents grades que les femmes disputent aujourd'hui si brillamment aux hommes. Miss Clough vint nous voir en 1867, pour se renseigner sur ce que pensait le principal du collège de Liverpool au sujet du magnifique plan de réformes qui, dès cette époque, prenait corps dans ce cerveau fécond, pour le

plus grand avantage de son sexe. Elle parut tout heureuse de se sentir dans un milieu sympathique, où elle n'avait aucun préjugé à combattre, ni l'ombre d'un doute à dissiper. Mon mari allait même alors plus loin qu'elle dans ses espérances, car il entrevoyait comme prochain le jour où des avantages égaux seraient accordés en matière d'éducation aux garçons et aux filles, aux hommes et aux femmes.

Une propagande active dans le sens de ces idées fut inaugurée peu après par le professeur James Stuart, de Trinity College (Cambridge), qui fit de Liverpool son quartier général, lorsqu'il organisa les premières conférences pour dames, d'où sortit plus tard « The University Extension Scheme ». La première série devait former un cycle comprenant quatre des plus importantes villes du nord de l'Angleterre. Il s'agissait de trouver un homme de valeur, ayant de l'expérience dans le professorat, pour inaugurer l'entreprise par un discours ou une conférence préliminaire, s'adressant à des auditoires mixtes dans chacune de ces quatre villes. Mon mari se chargea de cette tâche. Il prononça son premier discours à Sheffield. Sans agiter inutilement pour le confondre ensuite le spectre de l'opposition, il composa soigneusement son discours de façon à combattre les préjugés qui remplissaient l'air à cette époque. On se figurait généralement qu'un développement intellectuel supérieur à celui qu'elles avaient reçu jusque-là, rendrait les femmes pédantes, moins féminines, moins aimables, et les détacherait de leurs devoirs domestiques ; tandis que, d'autre part, on entendait les médecins et autres prophètes de malheur insister, d'un

ton d'alarme, sur les dangers qui en résulteraient pour la santé. Mon mari conclut ainsi son discours inaugural :

« Il n'existait dans la chrétienté aucune communauté de femmes ayant spécialement pour objet l'éducation des filles, avant la fondation de l'ordre des Ursulines par Angela de Brescia, en 1537. Toute initiative féminine pour organiser systématiquement l'éducation des filles était chose si inconnue en ce temps-là, que lorsque Françoise de Saintange entreprit de fonder à Dijon une institution de ce genre, elle fut huée dans les rues de la ville, et son père consulta quatre savants docteurs, hommes de loi, « pour s'assurer qu'instruire des femmes n'est pas une œuvre du démon ». Même après qu'il eut donné son consentement, il n'osa pas soutenir sa fille ; et Françoise, sans aide, sans protection, commença seule sa première école dans un grenier. Douze ans après, on la portait en triomphe à travers les rues, au son des cloches et sous une pluie de fleurs, *parce qu'elle avait réussi*. Son œuvre vécut et grandit, *parce qu'elle était juste*. Ainsi donc, mesdames, prenez courage, vous qui luttez aujourd'hui pour obtenir le droit de cultiver dans toute leur étendue les facultés et les dons que Dieu vous a départis. Continuez à combattre pour votre propre cause. De tous temps, les réformes de la condition sociale de la femme ont été réalisées par l'effort de femmes qui prenaient elles-mêmes en mains les intérêts de leur sexe. Toujours le premier signal est venu des femmes ; les hommes n'ont fait que les suivre. »

Le 23 janvier 1868, mon père mourut. Un télégramme de ma sœur, Mme Smyttan, qui vivait avec lui depuis quelques années, nous appela à Lipwood ; mais aucun de nous ne le revit vivant. La fin avait été subite, mais très paisible. Sa santé s'était maintenue excellente jusqu'au dernier jour. Le matin du 23 janvier, comme il passait de sa chambre dans son cabinet de travail, il se sentit défaillir et s'assit ; puis, levant l'index comme pour commander le silence, ou comme s'il prêtait l'oreille à une voix lointaine qui l'appelait, il expira sans lutte, sans souffrance apparente. Il était dans sa quatre-vingt-troisième année.

Les membres de la famille réunis dans cette maison de deuil n'étaient pas au complet, plusieurs étant au loin à l'étranger. Ma sœur, Mme Meuricoffre, écrivit aux absents. Je reproduis ici une partie de sa lettre :

Deux jours après la mort de notre cher père, il y eut un terrible ouragan tel que je n'en ai jamais vu de pareil, et qui dura vingt-quatre heures. La violence du vent faisait trembler la maison et semblait la soulever de terre ; le ciel était aussi sombre que s'il y avait eu une éclipse. La Tyne mugissait, les fenêtres craquaient. Nous nous tenions tous assis autour du feu, serrés les uns contre les autres, et nous parlions de lui, des anciens temps, essayant de secouer l'impression de malaise et de tristesse que la tempête faisait peser sur nous. Soudain un grand fracas nous fit tressaillir, et étant montés dans la chambre où il reposait, nous trouvâmes la fenêtre brisée, les vitres en miettes sur le plancher, et le drap blanc qui recouvrait ce corps royal jeté de côté. Il y avait quelque chose d'irrévérencieux et de fatidique à la fois dans cette intrusion du vent ; mais il

n'en fut pas troublé, il était à l'abri de tous les orages, dans le calme infini et éternel.... Comme il avait l'air majestueux, dans la paix auguste du dernier sommeil, avec son grand front large et ses cheveux gris soyeux relevés en arrière ! Je fus frappée de la puissance de son menton carré, et de l'expression de tendresse unie à la force qui se dégageait de la forme de sa tête et des traits de son visage. J'éprouvais presque la joie du triomphe en le considérant ; et cependant, que de tristesse dans de tels moments, même quand on peut regarder en arrière avec reconnaissance ! On ne pleure pas seulement la perte qu'on subit soi-même ; la présence de la mort nous met momentanément en contact avec toutes les douleurs de la terre. Quand Jésus pleurait sur la tombe de Lazare, il ne pensait pas seulement à Lazare et à ses sœurs ; il se représentait tous les dépouillements qui courberaient les cœurs des hommes jusqu'à la fin des temps.

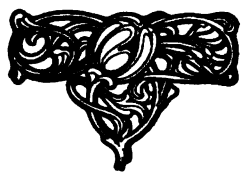
Les personnes qui accompagnèrent le corps jusqu'au cimetière de Corbridge formaient un long cortège ; tout le monde était à pied. Autour de la tombe où on le déposa à côté de notre chère mère, s'assemblèrent en silence les enfants, les petits-enfants, les amis, les serviteurs, les fermiers, ainsi que beaucoup de pauvres gens *....

Comme nous suivions la vallée de la Tyne en retournant à Lipwood, nous fûmes impressionnés par le spectacle de la contrée richement cultivée et prospère, résultat visible des efforts de toute cette vie utilement dépensée.... Et ce sentiment était celui de tous les habitants du pays qui, comme nous, pouvaient observer dans tout ce qui les entourait l'empreinte de son esprit

* *In Memoriam, Harriett Meuricoffre.*

et de son travail. Mais, seuls ceux qui avaient eu le bonheur de jouir de l'amitié et de la confiance de mon père pouvaient comprendre, comme le faisaient ses enfants, quelle force et quelle douceur avaient quitté la terre quand ce grand cœur eut cessé de battre *.

* *Memoir of John Grey, of Dilston.*



LA VOCATION

[illegible]
PUBLIC LIBRARY
[illegible]

La Vocation

Lorsque nous vînmes nous établir à Liverpool, en 1866, et que mon mari et mes fils eurent commencé leur vie régulière au collège, partant le matin de bonne heure et ne rentrant que le soir, je restai seule à la maison pendant la plus grande partie des journées, triste, inoccupée, et continuellement en face de cette pensée : combien la présence de ma chère petite me serait douce maintenant ! La plupart de ceux qui ont passé par une semblable expérience me comprendront si je dis que la douleur a son flux et son reflux. La vague se retire parfois après les premières semaines d'amertume, et une sorte d'acquiescement placide lui succède, qui n'est que l'effet naturel d'un épuisement momentané de notre force de résistance à la souffrance. Puis survient une seconde vague, qui a ramassé silencieusement ses forces, se tenant pour ainsi dire à l'arrière-plan, pour

* Extraits de *Recollections of George Butler* et des *Souvenirs personnels d'une Grande Croisade. Paris, Fischbacher, 1900.*

avancer à son tour dans la plénitude de sa puissance destructrice, et se briser avec fracas sur le rivage. Mais qui analysera la douleur? Qui pourra en décrire le mystère, expliquer ses apparentes contradictions, ses exagérations, sa faiblesse et sa force?

Je souffris beaucoup pendant les premiers mois de notre séjour à Liverpool : musique, art, lecture, rien ne pouvait alléger mon chagrin ou exciter mon intérêt. Je fus saisie d'un irrésistible besoin de m'en aller à la recherche de quelque peine plus grande que la mienne, de trouver des gens plus malheureux que moi, car je savais qu'il en existait des milliers. Je ne m'exagérais pas ma propre affliction ; je savais seulement que mon cœur souffrait nuit et jour, et il me semblait que le seul remède possible serait de rencontrer d'autres cœurs souffrant aussi nuit et jour comme moi, avec plus de raison encore. En dehors de cela, je n'avais aucune idée nette, aucun plan pour venir en aide à d'autres. Je ne souhaitais qu'une chose, me plonger au cœur de quelque misère humaine et dire aux affligés, comme je savais pouvoir le faire à présent : « Je vous comprends, car moi aussi j'ai souffert. »

Il n'était pas difficile de trouver de la misère à Liverpool. La ville possédait un immense *workhouse*, renfermant à cette époque environ cinq mille personnes, tout une petite ville. Ce vaste établissement comprenait un hôpital général pour indigents, qui avait alors le privilège d'être dirigé par un ange de dévouement, Agnes Jones, dont la vie et l'œuvre ont été racontées après sa mort. Les autres départements n'étaient pas aussi bien organisés qu'ils le furent quelques

années plus tard. Il y avait de grandes salles spéciales, où de pauvres filles venaient se réfugier, semblables à ces feuilles d'automne que le vent chasse à l'approche de l'hiver. Beaucoup d'entre elles y mouraient de consomption, presque abandonnées spirituellement, car le génie tutélaire d'Agnes Jones ne s'exerçait pas sur cette partie de l'hôpital. Au rez-de-chaussée se trouvait la « maison de correction » pour femmes, composée d'une suite de vastes celliers voûtés, nus, sans meubles, le sol couvert de dalles humides. On appelait cela l'atelier aux étoupes. Des malheureuses, poussées par la faim, l'abandon ou le vice, s'y rendaient volontairement, mendiant un abri pour quelques nuits ou un simple morceau de pain, en échange de quoi elles devaient faire une certaine quantité d'étoupe. D'autres y étaient envoyées comme prisonnières.

Je me présentai à la maison de correction et demandai la permission d'entrer. On m'introduisit dans une immense salle obscure, où je vis réunies des femmes et des jeunes filles au nombre de plus de deux cents. Je m'assis par terre au milieu d'elles et m'essayai à faire de l'étoupe. Elles se mirent à rire et me dirent que mes doigts n'étaient pas faits pour un pareil travail, ce qui était évidemment vrai. Mais tout en riant nous devînmes amies. Je leur proposai d'apprendre quelques versets qu'elles me réciteraient à ma prochaine visite. Je vois encore l'une d'elles, une grande belle fille brune, debout au milieu de notre cercle, parmi les tas de vieux cordages goudronnés et humides, et récitant sans faute, d'une voix claire et timbrée qui ne manquait pas de charme, le magnifique chapitre XIV de l'Evangile de

saint Jean, où sont rapportées ces paroles de Jésus : « Je vous laisse la paix. Je vous donne ma paix. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'alarme point. » Elle avait choisi ce passage elle-même. L'auditoire écoutait dans un silence recueilli, cet auditoire de pauvres femmes, les unes misérables, déguenillées, ignorantes, les autres farouches, révoltées ou criminelles. La grande fille brune m'avait préparé la voie. J'en profitai pour dire : « Maintenant, agenouillons-nous ensemble et implorons ce Jésus qui a prononcé les paroles que nous venons d'entendre ; » et toutes tombèrent à genoux, prosternées sur la dalle humide, les unes répétant les mots après moi, les autres gémissant et pleurant. C'était un étrange concert de lamentations confuses, plaintives, ininterrompues, qui montait du fond de ces âmes désespérées comme un immense soupir, un vague murmure d'espérance, et qui traversait l'atmosphère humide et sombre de cette voûte pour arriver jusqu'au cœur même de Dieu.

Mais je ne m'étendrai pas plus longuement sur ce chapitre. A la suite de mes visites à l'hôpital, à l'atelier d'étoupe et sur les quais du port, notre maison fut assaillie par une avalanche de femmes des plus misérables, mais reconnaissantes de peu. Leur nombre augmentant sans cesse, je dus pour ne pas être débordée, aviser au plus vite aux moyens d'assurer pratiquement leur bien-être moral et matériel. Il n'existait presque rien alors à Liverpool en fait de missions ou d'œuvres organisées pour venir en aide aux épaves de la société. Il y avait bien un Refuge catholique, le « Bon Pasteur », situé à quelque distance de la ville ; un Pénitencier pro-

testant, du type ancien, ayant plutôt le caractère d'une prison ; un autre Refuge plus petit ; et enfin, supérieur à tout le reste, un Home récemment ouvert par Mme Cropper. Mais on se tromperait grandement en supposant que la majorité de mes amies de l'atelier d'étoupe étaient des natures disposées à rechercher ces sortes d'asiles. Beaucoup d'entre elles, particulièrement les Irlandaises catholiques, se targuaient de leur vertu ; et, en vérité, elles en avaient le droit, étant donné les milieux misérables d'où elles sortaient, pauvres filles qui pour la plupart gagnaient un maigre salaire en vendant soit du sable dans les rues, soit les rebuts des marchés dans les quartiers les plus pauvres. Elles étaient ordinairement nu-pieds et nu-tête. Les femmes du Lancashire sont fortes et hardies. Celles qui venaient faire une semaine ou un mois d'atelier ou de prison avaient le plus souvent été condamnées pour coups et injures, pour vol ou pour ivresse. On aurait pu trouver parmi elles les éléments d'une forte brigade d'actives ouvrières au service d'une bonne cause. Mais il y en avait d'autres, enfants de parents alcooliques ou criminels, qui, humainement parlant, étaient des êtres inutiles, en partie irresponsables, pauvres plantes étiolées, sans vigueur, véritables ruines humaines. Avec celles-là, il était presque impossible d'aboutir.

Une de mes sœurs devenue veuve vint nous voir à Liverpool. En dépit de sa santé très délicate, elle se jeta héroïquement dans l'entreprise qui s'imposait à nous. Nous logeâmes dans un cellier sec et dans une ou deux mansardes de notre maison, un aussi grand nombre que possible de jeunes filles abandonnées, désireuses de

recommencer une nouvelle vie. Mais cette installation devint avec le temps fort incommode; en sorte que nous nous risquâmes, mon mari et moi, à louer une maison dans le voisinage, avec l'espoir de la remplir de pensionnaires et de trouver les fonds nécessaires aux frais d'entretien. Cette « Maison de Repos » subsista durant plusieurs années et fut transformée, vers l'époque où nous quittâmes Liverpool, en un Hospice pour Incurables, subventionné par la ville. C'est là qu'on transporta par la suite les femmes atteintes de maux incurables et qui ne pouvaient être soignées dans leurs misérables demeures, ni rester dans les hôpitaux ordinaires où elles devaient faire place à d'autres malades.

Quelques mois après, encouragés par de généreux négociants de Liverpool et d'autres amis qui promirent de nous aider, nous prîmes une seconde maison, spacieuse et bien construite, avec du terrain à l'entour, dans le but de créer un « Home industriel » pour les jeunes filles en santé et capables de travailler, comme les marchandes de sable aux pieds nus et autres épaves errantes et abandonnées. Un grand nombre d'amis et de voisins assistèrent au service religieux que présida mon mari pour inaugurer ce nouvel établissement. La prière de consécration qu'il prononça à cette occasion fut des plus touchantes; elle exprimait une pitié et une sympathie ardentes pour les pauvres créatures déshéritées auxquelles nous voulions procurer un asile. Cette maison fut très vite remplie, et une excellente matrone, mère de famille, la dirigea avec succès. En dehors des travaux habituels de blanchissage et de ménage, une petite fabrique d'enveloppes fut installée dans la plus

vaste pièce. Ce genre de travail exigeait de l'adresse et du soin; les jeunes filles y prirent un grand intérêt. Plusieurs maisons de commerce nous achetèrent nos enveloppes au prix du gros, et quelques amis particuliers désireux de nous aider se fournirent également chez nous.

Comme chapelain, ami et conseiller de ces deux modestes institutions, mon mari montra la fidélité et la persévérance dont il fit toujours preuve en présence d'un devoir librement accepté ou imposé par les circonstances. C'était pour lui, disait-il souvent, un repos et un délassement que de visiter le soir nos chères pensionnaires, le dimanche en particulier. Dans la Maison de Repos, nous recevions des malades qu'on disait incurables, mais dont plus d'une guérit. Il régnait dans cette maison une atmosphère paisible, un esprit de repos et de contentement qui justifiaient son nom. Les jeunes y entretenaient même un élément de gaîté, qu'assombrissaient à peine les morts fréquentes, ces départs étant généralement attendus comme d'heureuses délivrances, et regardés par les survivantes comme autant de nouveaux liens entre la famille céleste et la famille terrestre.

Quelque temps avant la création de ces deux asiles, nous avions eu la visite de ma sœur, Mme Meuricoffre. Elle et son mari étaient venus de Naples en Angleterre avec leur chère petite Joséphine, et ils avaient fait un séjour au Northumberland chez notre père. Ils étaient encore sous le coup de la perte qu'ils venaient de faire de leur bien-aimée Béatrice, enlevée par l'épidémie de choléra qui avait éclaté à Naples. Depuis la mort de sa

compagne d'enfance, la santé de la petite Joséphine avait été en déclinant. Elle tomba malade en route, et avant d'atteindre Liverpool, cette douce chérie était allée rejoindre auprès de Dieu sa sœur bien-aimée. Les parents arrivèrent accablés de tristesse, ramenant avec eux le corps de leur enfant....

Ma sœur m'accompagna dans mes visites aux femmes de mauvaise vie, aux malades et aux criminelles. Nous parcourûmes aussi ensemble les salles des grands hôpitaux de Liverpool. La puissance de sympathie dont elle était douée gagna le cœur des plus désespérées ; d'autre part, son ferme espoir que nous pourrions en quelque mesure alléger leur pesant fardeau, fut pour moi un grand encouragement.

Au nombre des pauvres filles que nous recueillîmes dans les premiers temps et qui moururent sous notre toit, il y avait une certaine Marion qui fut pour nous comme les prémices de la moisson à laquelle nous allions être appelés à participer. Voici une lettre que j'écrivis à son sujet à une amie, après sa mort :

Je vous envoie cette courte notice sur notre pauvre Marion, persuadée qu'il est bon pour d'autres autant que pour nous-mêmes d'avoir sous les yeux et dans la mémoire un trophée aussi splendide de la bonté de Dieu.

Je la remarquai pour la première fois dans une salle remplie de monde. Sa figure attira mon attention, non qu'elle fût belle dans l'acception ordinaire de ce mot, mais sa physionomie avait quelque chose de plus attrayant que la beauté : un regard intelligent et pénétrant, une expression à la fois pensive et ouverte. Par moments, ses yeux inquiets

et interrogateurs semblaient dire : « Qui nous montrera la voie du bien ? » Elle était malade, ses poumons étaient gravement atteints. J'allai à elle et, sans me présenter autrement, je lui dis : « Voulez-vous venir chez moi et vivre avec moi ? J'avais une fille autrefois. » Elle répondit par une exclamation d'étonnement, et, saisissant ma main, elle la serra comme si elle eût voulu ne jamais la lâcher. Je la conduisis chez moi ; mon mari l'aida à monter les escaliers, et nous l'installâmes dans la jolie petite chambre d'amis qui avait vue sur le jardin. Elle y languit trois mois, puis elle mourut.

On ne pouvait faire autrement que de se dire : « Quelle lumière et quelle bénédiction elle aurait pu être dans le monde, si sa vie n'avait pas été ainsi brisée dans sa fleur ! » Ignorante jusque-là des saintes Ecritures, elle se pénétra si profondément des enseignements du Nouveau Testament pendant sa courte maladie, que ses questions judicieuses et ses fines remarques étaient un constant sujet d'étonnement pour mon mari, qui passait habituellement une partie de ses soirées à son chevet, causant avec elle et l'instruisant. Certaines difficultés d'ordre intellectuel, de celles qui assaillent les hommes d'étude et de pensée, se présentèrent à son esprit. Je fus témoin de bien des luttes intérieures qu'elle eut ainsi à traverser. Elle disait souvent : « Je demanderai ce soir à M. Butler ce qu'il en pense. » Mais parfois ses questions étaient de celles auxquelles Dieu seul peut répondre dans le secret de chaque âme. Elle le savait, et, durant ses nuits sans sommeil, la garde l'entendait « devançant l'aurore » murmurer des prières et des appels. Mon mari disait que ses réflexions sur la nature de la vraie foi rappelaient, d'une manière frappante, certains écrits d'un penseur moderne bien connu qu'elle n'avait certes jamais lu, car la pauvre Marion n'avait jamais rien lu. Je parle de son intelligence, mais que dire de son cœur ? Quelle profondeur d'amour, quelle noblesse de sentiments avaient été détruites, foulées aux pieds dans cette belle âme !

Un ecclésiastique distingué, en visite chez nous, entendant parler de notre chère malade, offrit amicalement de

monter la voir et d'avoir un entretien avec elle. Nous convînmes, mon mari et moi, de ne rien dire à notre ami du passé de Marion, pressentant bien que, malgré sa grande piété, il n'aurait peut-être pas assez de foi pour être tout à fait juste envers elle après une telle révélation. Il y a peu d'hommes dont la foi puisse s'élever à une pareille hauteur. Quand il redescendit, son visage était radieux. Il ne nous dit rien des exhortations et des consolations qu'il avait sans doute apportées à la malade, mais il nous parla du réconfort et du privilège qu'avait été pour lui cette demi-heure passée dans la communion d'une « sainte, si jeune, et pourtant si éclairée, si près de Dieu » !

Je n'oublierai jamais le jour de sa mort. C'était une froide journée de mars, il neigeait. Le matin, de bonne heure, mon mari alla la voir avant de partir pour son collège. Elle avait à peine la force de parler, mais elle fixa sur lui son regard profond et, comme pour le récompenser de la peine qu'il avait prise pour l'instruire, elle lui dit, devinant sa pensée : « Oui, monsieur, Dieu est avec moi, j'ai la paix. » Pendant les douze heures que dura son agonie, elle conserva une sérénité, une joie qui nous émurent profondément. Bien que le froid fût très vif, elle murmura d'une voix suppliante : « Ouvrez la fenêtre, je vous en prie. » Ses longs cheveux noirs, rejetés en arrière, ressemblaient à la chevelure d'un nageur, si abondante était la sueur de la mort. Pendant cette longue journée, elle ne cessa d'agiter les bras, comme quelqu'un qui se sent enfoncer dans les eaux profondes. Sa vue s'obscurcit, et ses beaux yeux intelligents erraient par la chambre avec une expression angoissée, cherchant à deviner où j'étais. Vers le soir, elle soupira : « Oh ! viens vite, Seigneur Jésus ! » Puis sa pauvre petite tête se pencha sur sa poitrine, un dernier souffle s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes, et je pus enfin l'étendre sur son petit lit. Mon mari et mes fils rentrèrent du collège ; nous restâmes quelques instants auprès d'elle ; elle était devenue une amie de la maison. Il y avait quelque chose de touchant et de solennel dans cette jeune tête inclinée de côté et dans

ce visage délicat où se lisait une grande lassitude, mais aussi une paix parfaite.

Quelques jours avant sa mort, j'avais à sa prière télégraphié à son père, qui était sans nouvelles de son enfant depuis cinq ans. C'était un honorable fermier, à la tête d'un grand domaine situé dans un des riches districts du Midland. Nous fûmes surpris de voir arriver un homme de belle mine, un vrai gentilhomme campagnard, qui nous rappelait un peu mon père par sa haute stature et la dignité de son maintien. Nous le conduisîmes à la chambre de sa fille et nous nous retirâmes. Il valait mieux que leur entrevue n'eût d'autre témoin que Dieu seul. Au bout de deux heures environ, j'ouvris doucement la porte ; il était étendu sur le canapé de l'autre côté de la chambre, en face du lit, et il dormait profondément, accablé sans doute bien plus par la force de l'émotion que par la fatigue du voyage. Elle porta un doigt à ses lèvres pour me recommander le silence, et, avec le regard et le geste d'un ange gardien, elle dit tout bas : « Père dort. »

Après la mort de Marion, sa pauvre mère arriva pour assister aux funérailles. J'avais rempli le cercueil de camélias blancs, les disposant en gerbes tout autour de son corps. Vêtue de blanc, les mains croisées sur la poitrine, elle était vraiment belle ; on eût dit une épouse parée pour son Seigneur. Je trouvai la mère à genoux près du cercueil, en proie à un accès de désespoir et de révolte. Elle se balançait en avant et en arrière, et dans son agitation elle disait : « Si seulement cet homme pouvait la voir maintenant ! Ne peut-on pas aller le chercher ? » Puis, un peu calmée, elle ajouta : « Oh ! quelle différence dans les foyers de la société anglaise ! Dire que dans l'un cette enfant s'est perdue, et que dans l'autre elle a été sauvée ! » Oui, il eût été bon pour « cet homme » d'avoir à descendre de sa haute position sociale pour être mis en présence de sa victime, et voir de près vers quel abîme il l'avait entraînée, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant de quinze ans.

Marion m'avait annoncé avant de mourir les épreuves

douloureuses et les amertumes qui m'étaient réservées dans la lutte que j'avais entreprise contre l'iniquité dont elle était une des victimes. Je me souviens de ses paroles avec un sentiment d'admiration et de réconfort : « Si vous sentez votre âme faiblir, me disait-elle, à la vue de ce mal qui ira grandissant quelque temps encore, pensez à moi, chère madame Butler, et prenez courage. Dieu m'a donnée à vous, afin que vous ne désespériez jamais d'aucune de mes semblables. »

Une couche épaisse de neige couvrait le sol, lorsque nous la déposâmes dans sa tombe au cimetière. De retour à la maison, j'essayai d'adresser quelques mots de consolation à la mère ; mais elle m'interrompit en disant : « Oh ! je ne suis plus la même que tout à l'heure. L'amertume de ma colère a disparu, je crois, pour toujours. Ce qui l'a dissipée, c'est la vue de M. Butler debout au bord de la tombe de mon enfant, et les paroles qu'il a prononcées. Oh ! madame, lorsque je le vis ainsi, revêtu de son surplis blanc, aussi blanc que la neige qui l'entourait ; quand je vis son expression au moment où il levait les yeux au ciel pour remercier Dieu d'avoir sauvé ma fille, qui est maintenant parmi les bienheureux, j'eus de la peine à ne pas tomber à genoux à ses pieds, tellement je croyais voir en lui un ange de Dieu. Je me sentis heureuse, presque fière pour mon enfant. Oh ! madame, je ne puis vous dire tout ce que j'éprouvais en regardant le visage de votre mari ! Mon cœur débordait de reconnaissance pour Dieu et pour lui. »

D'autres infortunées que nous avions recueillies vers la même époque, moururent aussi dans notre maison et furent enterrées côte à côte dans le même cimetière. J'ai gardé de l'une d'elles un souvenir inoubliable. C'était une jeune fille à peine âgée de dix-sept ans, douée d'une certaine force de caractère. Sa mort fut une

longue et pénible lutte avec la souffrance et avec ses souvenirs amers, lutte qu'adoucissaient par moments les lueurs fugitives d'une faible espérance. Le combat fut terrible. Un soir, nous fûmes subitement appelés près de son lit. Elle était mourante, mais, par un suprême effort, elle s'était redressée sur son séant. Nous nous approchâmes, attirés par l'ardeur suppliante de son regard. Elle leva la main droite d'un geste étrangement solennel, et, avec une expression de défi héroïque et désespéré, elle s'écria : « Je me battrai pour mon âme contre des armées et des armées, et encore des armées ! » Ses yeux, qui semblaient regarder au loin par delà les armées dont elle parlait, devinrent troubles et elle se tut. «Pauvre et courageuse enfant, m'écriai-je, vous trouverez sur l'autre rive quelqu'un qui vous attend, quelqu'un qui a combattu pour vous toutes ces armées, et qui ne vous traitera pas comme les hommes vous ont traitée. »

Elle avait été piétinée par les hommes comme la boue de la rue, ballottée du trottoir à la prison et de la prison au trottoir, pauvre orpheline dont personne ne se souciait, si ce n'est l'implacable police. Dès le premier jour de son arrivée, nous avions néanmoins remarqué en elle un sentiment élevé de sa propre dignité, uni à la pleine conscience de sa dégradation. Et c'est cet admirable respect d'elle-même, ce sens de la valeur de son vrai moi — du moi immortel et inaliénable, — qui trouva son expression dans l'indomptable résolution de la jeune mourante : « Je me battrai pour mon âme contre des armées et des armées, et encore des armées ! »

Nos joyeuses vacances d'été étaient l'événement qui faisait époque dans notre vie de famille à Liverpool. Nous les passions d'ordinaire sur le continent. Diverses circonstances donnaient à ces excursions annuelles un attrait tout particulier. Beaucoup de membres de ma famille étaient fixés à l'étranger, ce qui avait l'avantage de nous mettre en rapports directs avec des pays différents. Les uns résidaient en France et en Suisse, tandis que pour rendre visite aux autres il nous fallait traverser les Alpes....

En général, l'Anglais qui voyage ne s'intéresse guère aux populations qu'il rencontre sur son chemin; il ignore le plus souvent leur histoire, leurs institutions politiques ou sociales; il se contente de jouir des beautés que lui offrent la Suisse, le Tyrol et l'Italie, sans chercher à connaître les habitants de ces magnifiques pays. Un champ d'observation plus riche et plus étendu s'ouvre devant le voyageur désireux de voir de près les mœurs des contrées qu'il parcourt. Mon mari était dans ce cas. Il n'était jamais satisfait tant qu'il ne s'était pas renseigné à fond sur l'histoire contemporaine des pays que nous traversions. Son don naturel pour les langues lui permettait d'entrer en conversation avec des gens de différentes nationalités, en sorte que, grâce d'une part à nos relations de famille, et de l'autre à nos rapports d'amitié avec des hommes publics et beaucoup de simples particuliers, nos voyages sur le continent présentaient un intérêt toujours nouveau et varié. Cet intérêt était encore accru par la passion de mon mari, partagée par ses fils, pour les recherches géographiques et géologiques, auxquelles venaient s'ajouter nos modestes

essais artistiques. L'expérience nous apprit qu'il est très difficile de dessiner les montagnes et les rochers sans posséder quelques notions sur leur formation géologique. Lors d'une visite que nous fit M. Ruskin à Liverpool, nous lui montrâmes un portefeuille contenant des aquarelles de mon mari. Il s'arrêta quelques instants à considérer deux ou trois esquisses représentant les aiguilles qui dominent la Mer de Glace et quelques rochers et contreforts aux environs de Chamonix. Il exprima le plaisir qu'il avait à les regarder : « Les contours de ces pics sont parfaits, monsieur Butler, ce sont de vrais portraits. Il y a peu d'artistes qui soient capables ou qui se donnent la peine de reproduire ces formes avec autant d'exactitude; la plupart sont plus préoccupés de faire des tableaux à effet, que de rendre avec précision la nature qu'ils ont sous les yeux. » M. Ruskin s'y connaissait en rochers et en montagnes, pour les avoir beaucoup étudiés dans ses nombreux voyages.

Nos fils avaient hérité des goûts de leur père pour la vie au grand air. Aussi nos tournées de vacances étaient-elles pour eux comme pour nous une source de vives jouissances; en prévision, nous faisions des économies, nous les attendions avec impatience, et nous y pensions d'avance avec bonheur. Elles étaient comme un rayon de soleil qui venait éclairer le sommet des montagnes, par-dessus les nuages de notre vie laborieuse à Liverpool.

Nous lisons dans l'Evangile que les disciples de Jésus étaient par une nuit sombre « au milieu de la mer », séparés du Maître qui les observait du rivage, « avançant avec peine, le vent étant contraire. »

Telle est parfois, spirituellement et moralement, la situation de celui qui, jusqu'à un certain point, « a combattu le bon combat et gardé la foi », mais contre lequel s'élèvent, à un moment donné, des vents contraires et des vagues menaçantes. Pour lui, « les combats au dehors et les craintes au dedans » ont été trop rudes ; et maintenant il « avance avec peine », le cœur défaillant et le regard attristé, la présence du Maître n'étant plus là pour le rassurer. « Le vieux Satan est trop fort pour le jeune Mélanchton, » disait un Réformateur du XVIme siècle ; et, depuis lors, le même ennemi s'est montré maintes fois trop fort pour nombre de combattants moins éminents. Les problèmes de la vie nous apparaissent, à de certains moments, d'une complexité si inquiétante que toute solution semble impossible : les lignes qui séparent le bien du mal, le vrai du faux, la lumière des ténèbres, sont comme oblitérées ; l'âme, affaiblie et oppressée, perd contact avec le haut idéal qui l'avait soutenue jusque-là, et sans lequel nous sommes impuissants à sortir de l'obscurité et de l'angoisse pour retrouver la lumière de l'espérance.

Moïse, à cause de la dureté de cœur de son peuple, souffrit que les sévérités de la loi divine telle qu'elle avait été donnée à l'origine, fussent adoucies, concession qui amena un abaissement du niveau moral dans les relations les plus importantes de la vie. A une certaine époque, il me semblait que les cœurs étaient encore

plus endurcis de nos jours que du temps de Moïse ; et l'austère morale du Christ — la loi divine — m'apparaissait comme devenue pratiquement irréalisable. Horriblement perplexe, je fus tentée d'abandonner le parfait idéal. Et c'est ainsi que, par notre manque de foi, les compromis se glissent parmi nous, compromis avec l'erreur, avec le péché, avec l'injustice, l'incrédulité prenant d'abord racine dans les âmes individuelles, puis s'étendant progressivement jusqu'à ce qu'un niveau moral inférieur s'établisse au sein de la famille et de la société, dans la législation et le gouvernement. Et il arrive enfin, comme dans notre propre pays, que l'opinion publique endosse et contresigne ce que le prophète hébreu appelle « une alliance avec la mort » et « un pacte avec l'enfer ». Un pareil accommodement avec le vice, aussi ouvertement accepté, est un signe que la nation tout entière a perdu la foi ; c'est le commencement d'un état de déchéance morale dans lequel la pureté est regardée désormais comme une impossibilité pour l'homme.

Parler des périodes troublées de sa propre vie exige un réel effort ; mais, par fidélité à la mémoire de mon mari et à la cause que j'ai essayé de servir, je m'y sens contrainte. Bien des gens, parmi ceux qui n'ont pas tout à fait oublié notre soulèvement contre une iniquité nationale, persistent encore à y voir une chimère ; et le fait d'y avoir pris part leur apparaît comme une faute, ou même comme une tache sur une carrière par ailleurs irréprochable, comme quelque chose qui réclame sans cesse une explication ou une justification. Mais il y en a d'autres qui ont compris du premier coup la véritable

signification et les conséquences lointaines de ce mouvement, et qui se sont imaginé peut-être que les hommes et les femmes appelés à le représenter avaient toujours été animés d'une indomptable persévérance, fondée sur une force de convictions inébranlable. Pour être sincère, je dois avouer qu'en ce qui me concerne, tel n'était pas toujours mon état d'esprit. Je ressemblais, par moments, au disciple fidèle mais craintif qui, s'étant aventuré sur les eaux, détourna un instant son regard du Christ pour le porter sur la surface mouvante et agitée qui l'entourait, et aussitôt « commença à enfoncer ». Je me sens d'autant plus pressée de faire cette confession, que je pense ici à celui qui me fut et qui m'est resté plus cher que ma propre âme. Je dois rendre « l'honneur à qui revient l'honneur », et dire toute la sagesse qui lui fut donnée par Dieu pour encourager et soutenir, à travers quelques années tourmentées, celle qui, hésitante et troublée, s'efforçait de défendre une cause faite pour éprouver le courage et la foi des plus vaillants *.

Une foi vivante, profondément enracinée en Christ — foi personnelle et non de tradition — et une grande force morale, fruit de cette foi, s'alliaient chez mon mari aux qualités requises pour la tâche dont il s'acquittait avec tant de distinction. J'ai connu d'autres hommes — docteurs et Pères dans la foi — qui ont

* Qu'on ne se méprenne pas toutefois; à l'égard de l'injustice et de l'iniquité des lois que nous combattions, je n'ai jamais eu le moindre doute ni la moindre hésitation. La question était aussi évidente pour moi qu'un fait géométrique.

possédé à un haut degré cette même force morale et spirituelle, jointe à une éloquence et à une puissance d'argumentation auxquelles il était loin de prétendre. Mais bien peu, ce me semble, ont eu sa patience, son long support, sa réserve pleine de dignité et ce respect de l'individualité qui allait jusqu'à lui interdire de sonder les blessures intérieures, ou de juger les mobiles et les actions, même quand il s'agissait de celle qui lui était le plus intimement liée. Il savait traiter avec ménagement et avec une extrême délicatesse une âme inquiète, pleine d'amertume et d'impétuosité. Et tout cela, joint à son inaltérable amour, dissipait peu à peu, comme le soleil chasse devant lui les heures sombres et froides de la nuit, les brumes qui avaient enveloppé le cœur et obscurci la vision spirituelle de l'amie pour laquelle il ne cessait de prier.

Je me rappelle qu'à cette époque le simple son de sa voix pendant la lecture de l'Evangile, au culte de famille, résonnait à mes oreilles avec une puissance d'émotion extraordinaire qui pénétrait jusqu'au fond ma pensée rebelle et désespérée. Il y avait des moments où son attitude, probablement à son insu, prenait à mes yeux un caractère de sévère austérité qui ne lui était pas habituel. Mon inquiétude d'esprit s'exhalait parfois en paroles amères qui n'apportaient aucun soulagement réel à mon angoisse intérieure ; et j'attendais qu'il parlât. Alors, il me semblait le voir grandir et s'élever bien au-dessus de mon niveau et du niveau des autres hommes ; il se surpassait lui-même, tandis qu'il me ramenait doucement à la source de toute vérité, me mettant en présence des saintes exigences de la loi de

Dieu et du devoir de patiente et persévérante obéissance qui s'impose à nous, même quand la montée devient plus rude et que la route semble plus obscure et plus longue. Rarement il me donnait des avertissements ou des conseils directs et personnels. Il se tenait simplement devant moi, dans la lumière d'en haut, sincère, juste, sans détour. Par sa seule attitude il redressait tout ce qui avait été dévié ou faussé en moi ; et un sentiment qui était comme l'avant-coureur de la paix, sinon la paix elle-même, envahissait mon âme. Je lui répondais dans le secret de mon cœur : « Au sommet où vous êtes maintenant, mon bien-aimé, je parviendrai moi aussi un jour, peut-être bientôt, sur le sol ferme, dans la lumière de Dieu ; » et je me prosternais en pensée devant lui. Il ne pouvait supporter la manifestation extérieure de cette vénération; cela le faisait souffrir, et il la repoussait doucement. Il savait aussi parler avec fermeté quand il désapprouvait les sentiments ou les idées exprimés en sa présence. Souvent, un simple « non », ou un « je crois que vous vous trompez », avait sur moi une plus grande influence que n'en aurait eu la plus violente accusation tombée de la chaire, ou la démonstration la plus irréfutable de mon erreur ; mais même lorsqu'il condamnait, son amour et son respect ne se démentaient jamais.

Il connaissait par cœur la plupart des Psaumes, et les paroles inspirées qui lui venaient si facilement à la mémoire avaient plus de force à mes yeux, quand c'était lui qui les prononçait, que n'importe quel autre langage. Il n'entrait dans sa religion et dans sa manière de consoler aucune subtilité philosophique. Il s'en-

tendait d'autant mieux à me réconforter qu'il ne cherchait pas — peut-être ne l'aurait-il pas pu — à pénétrer dans le labyrinthe de mes pensées confuses, de mes doutes et de mes sentiments de révolte. Pauvre naufragée que j'étais, je me sentais saisie par sa main ferme de nageur habile et ramenée à terre par ses vigoureux efforts; et quand, grâce à lui, mes pieds se posèrent de nouveau sur le roc, je compris dans sa plénitude le sens de ce cri de reconnaissance du Psalmiste : « Tu as délivré mon âme de la mort, mes yeux de larmes et mes pieds de chute. »

Je n'ai encore rien dit des profondeurs de misère et de vice qu'il nous fallut regarder en face et sonder délibérément. Je ne compte pas le faire ici. Si je pouvais en parler, mes lecteurs ne s'étonneraient plus de l'intensité des souffrances et des tourments d'esprit suscités par la contemplation de cet abîme.

Dante nous raconte que lorsque, dans sa vision, il pénétra dans l'Enfer, ce qu'il vit, ce qu'il entendit le fit tomber la face contre terre, « comme s'il était mort ». A une amie qui me reprochait un jour de me servir d'expressions violentes et m'en demandait la raison, je répondis : « L'enfer est béant devant moi. Les puissances du mal m'enserrent de près; ce que je vois, ce que j'entends, c'est la fumée qui monte du gouffre, la violence des tortures que l'homme inflige à l'homme, le cri des damnés, la plainte des innocents sacrifiés et le rire des démons. » On dira peut-être que ce sont là de simples figures de rhétorique. C'est possible, mais ce langage recouvre et symbolise la réalité, laquelle échappe à toute description. La réalité, ne la cherchez pas dans

un rêve ou dans une évocation poétique de la douleur ; elle est là, présente, sur cette terre, cachée en grande partie aux sages et aux heureux de ce monde, mais visible aux yeux de Dieu.

Quel soulagement inexprimable, quel réconfort que de pouvoir me détourner du spectacle de ces douleurs indescriptibles, de ces abîmes de turpitude morale, pour porter mon regard sur le calme visage de mon meilleur ami terrestre ! Il s'en dégageait une impression pénétrante de paix et de force. Et maintenant que je marche seule *, il me suffit de contempler son portrait pour me sentir transportée en la présence de Dieu, où il habite parmi les « esprits des justes parvenus à la perfection », et pour retrouver l'espoir d'une prochaine solution du grand mystère de la souffrance et du péché.

J'aime à évoquer un incident qui se passa à Winchester, dans la cathédrale, un incident insignifiant en soi, mais qui est resté gravé dans ma mémoire comme une image du secours spirituel que je trouvais en lui, toutes les fois que j'en avais besoin. C'était un dimanche, pendant le service ; je me sentis subitement défaillir, fatiguée que j'étais à la suite d'une semaine de travail excessif. Voulant éviter tout dérangement et l'ennui d'être remarquée, je profitai de ce que toutes les têtes étaient inclinées pendant la prière, pour me glisser hors de mon banc aussi silencieusement que possible ; et, longeant le tombeau de William Rufus et la balustrade du chœur, j'essayai de gagner la sortie en me retenant de mon mieux aux dossiers sculptés des sièges. Je

* M. Butler mourut le 14 mars 1890.

pouvais à peine avancer, ma vue s'obscurcissait, un instant de plus et je serais tombée, quand, soudain, je vis comme un éclat de lumière passer devant mes yeux, quelque chose de blanc comme la neige et de doux comme l'aile d'un ange. J'en fus enveloppée; un bras tendre et vigoureux me souleva, et je me sentis portée à travers la nef jusqu'à la porte ouest de l'église, où une fraîche brise d'été vint me ranimer. C'était mon mari. Il était assis à sa place officielle*, près de l'entrée de la nef, et son oreille fine avait saisi le bruit de mes pas. Doucement il s'était levé et m'avait prise dans ses bras, sans être remarqué de personne. L'éclat de lumière, l'aile de l'ange, c'était le mouvement rapide de la large manche de son surplis de fine mousseline, qu'un rayon de soleil vint éclairer au moment où il m'attira à lui.

Dans une des galeries du musée du Louvre, à Paris, on voit un célèbre tableau de Raphaël, qui représente sainte Marguerite foulant aux pieds un dragon. C'est la personnification de la pureté parfaite. La sainte est représentée debout, ses pieds nus et blancs comme la neige posés sur la hideuse carapace du monstre qu'elle a vaincu, et qui se tord de rage et de douleur. Ni le souffle de l'haleine pestilentielle, ni les griffes acérées

* M. Butler avait été nommé chanoine de Winchester, en 1882.

91 7 7 7

de la bête ne peuvent l'atteindre ou la blesser; elle paraît inconsciente de l'impureté et de la cruauté qu'elle tient sous ses pieds. Son regard ferme n'est pas dirigé vers le ciel; il est fixé droit devant elle, sur quelque objet ardemment désiré vers lequel elle s'avance avec un dessein bien arrêté. Nulle trace de souillure sur les pieds de la vierge ou sur ses vêtements blancs, bien qu'ils soient en contact direct avec la cuirasse visqueuse du monstre.

Je vois dans ce tableau un symbole de la cause que nous avons eu l'honneur de servir, dans sa marche en avant vers la victoire sur un mal hideux.

Je fus sollicitée pour la première fois de prendre cette cause en main, par un groupe de médecins — honneur leur soit rendu — qui faisaient depuis quelque temps déjà d'énergiques efforts pour prévenir l'introduction en Angleterre du système de la réglementation de la débauche par l'Etat. L'activité qu'ils avaient déployée jusque-là les avait convaincus que, pour réussir, il fallait appeler à l'aide des forces autres que les arguments basés sur des considérations physiologiques et scientifiques, quelque puissants qu'ils fussent. Ils comprirent que les femmes étant les premières à souffrir du système napoléonien dont nos législateurs du jour s'étaient épris, il appartenait aux femmes elles-mêmes de se choisir des représentantes, chargées de protester et d'obtenir du Parlement et du gouvernement pleine réparation pour l'injure faite à leur sexe.

Ce fut en débarquant à Douvres, en 1869, à notre retour d'un de ces voyages de vacances dont j'ai parlé

plus haut, que nous apprîmes qu'une certaine clique s'était activement employée au Parlement à faire triompher cette œuvre de ténèbres, en profitant des chaudes journées, ou plutôt des nuits du mois d'août, alors que la salle des séances était à peu près vide, et que la plupart des membres présents n'étaient que très vaguement instruits du sens et du but de la modification constitutionnelle proposée.

Pendant les trois mois qui suivirent cette communication, je fus très malheureuse. Je ne puis donner qu'une impression bien imparfaite des tourments que j'endurai. Les épreuves et les luttes des années suivantes me parurent légères, en comparaison de l'angoisse que me fit éprouver cette première rencontre avec les atroces réalités que le monde recèle, et de la crainte qui me saisit à l'idée d'avoir à les affronter. Comme Jonas quand il fut chargé par Dieu d'une mission qu'il ne pouvait se résoudre à accepter, « je fuyais la présence du Seigneur ». Je travaillai avec un redoublement d'ardeur à d'autres œuvres, à des œuvres qui me paraissaient bonnes, entretenant le secret espoir que Dieu se contenterait de ce travail et ne me demanderait pas de me jeter sur l'épée nue qui me menaçait. Mais la main du Seigneur était sur moi ; nuit et jour le fardeau augmentait.

Je retrouve dans mon journal intime de cette époque les notes suivantes :

Septembre 1869, — « Mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres. » O Christ ! si ton esprit a faibli dans cette heure, comment le mien pourra-t-il la supporter ?

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis que je sais que le Parlement a sanctionné cette grande iniquité, et je n'ai pas encore revêtu mon armure, et je ne me sens pas encore prête ! Rien ne m'épuise autant, corps et âme, que la colère, la colère stérile; et la pensée de cette infamie me remplit d'une telle colère, d'une telle haine même, que j'ai peur de la regarder en face. Elle tue en moi la pitié et paralyse mes prières. Mais il doit y avoir une colère sainte, exempte de péché. Je te prie, ô Dieu, donne-moi de haïr toute ma vie, d'une haine profonde, sagement contrôlée, toute espèce d'injustice, de tyrannie et de cruauté ! Mais donne-moi en même temps cette divine charité qui inspire la volonté de vivre et de souffrir, longtemps s'il le faut, pour l'amour des âmes, ou bien de se jeter de suite dans la mêlée et mourir !...

Mais c'est peut-être ici, après tout, l'œuvre même, la mission après laquelle je soupirais depuis des années et que je voyais venir dans le lointain comme une brillante étoile. Maintenant, vue de près, elle m'apparaît si terrible, si difficile, si repoussante, que je tremble à son approche. Et comment savoir si, oui ou non, Dieu m'appelle réellement à l'entreprendre? Le jour où le doute m'aura quittée, où j'aurai la certitude que c'est bien moi qu'Il charge de provoquer un soulèvement, une révolte — car c'en sera bien une — contre les hommes, contre nos gouvernants eux-mêmes, ce jour-là je me mettrai à l'œuvre avec zèle, quelque répugnante que la tâche paraisse à d'autres.

Les appels continuaient d'affluer. Je lisais tout ce qui m'était adressé, et cette lecture ravivait en moi toutes les choses que j'avais apprises antérieurement sur ce funeste système et son influence corruptrice dans les villes du continent. Je savais la folie et le désespoir auxquels il entraîne les plus méprisées de la société, qui sont cependant des rachetées de Dieu ; je

savais l'aveuglement et l'endurcissement qu'il engendre chez tous ceux qui touchent de près ou de loin à son fonctionnement. Et l'appel se faisait toujours plus pressant, plus clair !

Jusqu'ici j'avais tout enduré en silence, ne pouvant supporter la pensée de faire partager mon fardeau à mon cher compagnon. Cependant, je comprenais que nous devions rester unis en cela comme en toute autre chose. J'avais essayé de souffrir seule, mais je ne pouvais agir seule, si vraiment Dieu m'appelait à l'action. Il me semblait cruel de lui parler de cet appel, et de lui dire que le moment était venu de me mettre à la brèche. Je sentais mon cœur défaillir en me représentant d'avance ce qu'il allait souffrir. J'allai le trouver un soir qu'il était seul, et que tout le monde dans la maison s'était retiré. Je me souviens du flot de pénibles pensées qui vint m'assaillir pendant le court trajet de ma chambre à son étude. Au moment d'ouvrir la porte, j'hésitai ; j'appuyai ma joue contre la boiserie, et je me mis à prier. Puis, étant entrée, je lui remis un papier que j'avais écrit, et je le quittai. Je ne le revis que le lendemain ; il était pâle et soucieux. Pendant plusieurs jours il garda le silence. Peu à peu, cependant, nous en vînmes à parler librement du sujet, et, à la fin — je ne me rappelle plus exactement comment ni quand — nous convînmes ensemble qu'il fallait agir, et nous résolûmes d'en appeler au pays. Déjà la plupart des membres des deux Chambres, ainsi que de nombreux évêques et de hauts fonctionnaires, avaient été sollicités, mais sans résultat.

Je confiai alors à mon mari tout ce qui s'était passé

dans mon esprit, et je lui dis : « Je me sens comme pressée d'aller à travers les rues en jetant mon cri, sinon mon cœur se brisera. » Et cet homme noble et bon, bien que prévoyant ce que la décision à prendre impliquait pour lui et pour moi, ne prononça pas un mot pour objecter la difficulté, le danger ou l'inconvenance de l'entreprise dans laquelle j'allais m'engager. Il ne s'arrêta pas à se demander : « Que dira le monde ? » ou : « Est-ce une œuvre qui convient à une femme ? » Il avait approfondi la question et, regardant droit au but selon son habitude, il vit d'un côté une grande injustice, de l'autre un profond désir de réparer cette injustice ; par conséquent un devoir qui s'imposait, par fidélité à ce désir et par amour pour les victimes de l'injustice. Par-dessus tout, il vit Dieu, « dont les yeux sont trop purs pour voir l'iniquité. »

Il savait que le plus grand honneur de l'homme est d'obéir à Dieu, quel que soit l'appel qu'Il adresse, et il conclut notre entretien par ces simples paroles, qui furent comme ma consécration : « Allez, et que Dieu soit avec vous !... »

Un de nos premiers et de nos meilleurs collaborateurs fut mon cousin Charles Birrell, pasteur baptiste, qui avait une église à Liverpool. Mon mari et lui étaient liés d'une étroite amitié. M. Birrell était un homme de talent, à l'aspect digne et imposant ; c'était un esprit cultivé et fin, un orateur distingué. Durant six ou sept années consécutives, il fut élu président de l'Union Baptiste, au sein de laquelle il plaida notre cause. Il était souffrant au moment où eut lieu notre premier meeting à Liverpool.

Voici les réflexions que je trouve notées dans mon journal à cette époque :

Dieu soit loué ! tout doute a disparu. Jamais je n'oublierai les paroles prophétiques de Charles Birrell à notre réunion d'hier sur l'avenir de notre œuvre. Il avait quitté son lit de maladie pour nous apporter son message. Il était là, véritable ambassadeur de Dieu, le visage pâle et souffrant, mais illuminé d'une joie céleste, semblant voir Dieu plutôt que ceux auxquels il s'adressait, et nous communiquant une sainte confiance au moment de nous élancer dans l'arène. Et quelle bénédiction que celle que prononça ensuite mon mari ! Les paroles de ces deux hommes, leurs prières, leurs conseils ne doivent pas s'effacer de nos mémoires. Dieu nous les a envoyés, ces hommes bons et désintéressés, au cœur pur, messagers d'espérance et de foi, pour dissiper toutes nos hésitations et vaincre nos derniers doutes. Et maintenant, c'est la révolte, une sainte révolte contre les autorités qui ont établi parmi nous cette « chose abominable ». Nous voici consacrés rebelles de par les saintes lois de Dieu. « Que m'importe la paix ! » Désormais c'est la guerre, une guerre à outrance, une guerre sans merci. Dans une bataille où des vies humaines sont en jeu, une trêve peut intervenir, le sang peut être épargné ; mais les principes ne connaissent ni trêve ni merci. En plein jour, sous le feu de mille regards, nous prenons position. Nous proclamons au nom de qui nous combattons, et, décidés à n'accepter aucun compromis, nous nous déclarons prêts à faire face aux forces réunies de la terre et de l'enfer.

.... J'ai parlé surtout jusqu'ici de ma propre initiative et de celle de mon mari ; mais ce serait une erreur de croire que nous étions les seuls à nous préoccuper de cette grave question. Sur tous les points du pays, un

grand nombre de femmes parmi les plus connues pour leur talent, leur caractère et leur philanthropie, s'étaient vivement émues dès qu'elles avaient appris le coup perfide porté à nos libertés, et le défi à la loi morale qu'impliquait cet acte législatif. Ces femmes, en tête desquelles il faut nommer Florence Nightingale, Harriett Martineau et Mary Carpenter, s'unirent pour rédiger et signer le fameux manifeste, devenu historique, qui parut dans le *Daily News* au 31 décembre 1869, et fut télégraphié dans tout le royaume par les éditeurs étonnés et par les reporters avides de nouvelles.

Voici ce document :

Nous soussignées, déclarons protester solennellement contre les Actes votés par le Parlement :

1° Parce que des lois qui apportent un changement si considérable aux garanties légales que la femme avait jusqu'alors partagées avec l'homme, auraient dû être soumises à une discussion publique, tandis qu'elles ont été votées non seulement à l'insu du pays, mais presque à l'insu du Parlement lui-même ; en sorte que, dans notre opinion, ni les représentants du peuple, ni la presse n'ont rempli leur devoir en laissant s'établir une pareille législation sans qu'elle ait été soumise à des débats publics et prolongés.

2° Parce que ces lois suppriment pour l'un des sexes les garanties de sécurité sanctionnées par nos institutions, et livrent la réputation, la liberté et la personne des femmes au pouvoir arbitraire de la police.

3° Parce que toute loi doit, dans un pays où règne la liberté civile, définir clairement le délit qu'elle poursuit.

4° Parce qu'il est injuste que la punition s'applique au

seul sexe qui est déjà victime du vice, tandis que l'impunité est assurée à celui qui est l'auteur non seulement du mal, mais de ses funestes conséquences ; nous estimons en outre que l'arrestation, la visite obligatoire, la prison et les travaux forcés en cas de résistance, sont flétrissants au plus haut degré.

5° Parce qu'un pareil système tend nécessairement à faciliter à nos fils et à toute la jeunesse de notre pays le chemin du vice, en le débarrassant de toute barrière morale, attendu que du moment où l'Etat reconnaît et protège la prostitution, il en proclame par cela même la nécessité et lui ôte son opprobre.

6° Parce que les mesures prévues dans ces lois sont cruelles et dégradantes pour les femmes qui les subissent ; elles font violence aux sentiments de celles dont le sens moral n'est pas encore complètement perverti, et ravalent brutalement même les plus éhontées.

7° Parce que les maladies que ces lois ont la prétention de faire disparaître n'ont pas subi la moindre diminution. Jamais les partisans du système ne sont parvenus à démontrer par des chiffres que ces mesures, appliquées à un seul sexe, aient pu contribuer à améliorer la santé publique, à régénérer une seule coupable, à réformer en général les mœurs d'un pays. On peut, au contraire, prouver avec la dernière évidence, qu'à Paris et dans les autres villes du continent où la femme subit depuis longtemps l'outrage de l'inspection forcée, le niveau de la santé et de la moralité publiques est descendu bien au-dessous du nôtre.

8° Parce que les causes premières des susdites maladies sont morales et non physiques, ce qui les distingue complètement de la peste ou d'autres fléaux placés sous la surveillance de la police sanitaire. Nous estimons qu'il est de notre devoir, avant de faire l'expérience de la légalisation d'un vice révoltant, de rechercher les causes du mal et de tenter de le restreindre par l'amélioration de l'instruction publique et par une législation mieux entendue.

L'apparition inattendue de notre manifeste fut comme l'éclair solitaire, précurseur de l'orage qui se préparait. Un intervalle de silencieuse attente lui succéda, accompagné d'une sorte de lourdeur dans l'atmosphère, jusqu'à ce qu'éclatât le premier coup de tonnerre et que l'ouragan purificateur vînt balayer les nuages amoncelés.

L' « Association Nationale », qui se constitua dans les derniers mois de cette année 1869, ne tarda pas à donner des preuves répétées de sa vitalité et de son esprit d'entreprise. Elle réussit à empêcher l'extension du système que nous attaquions, et força le gouvernement à envisager sérieusement la question, en intervenant avec succès dans les élections partielles, entre autres dans celle de Colchester où le candidat du gouvernement, sir Henry Storks, fut battu à une majorité de plus de quatre cents voix.

Je ne puis faire autrement que de m'étendre un peu longuement sur cette élection de Colchester, si chaudement disputée, parce qu'elle marque un tournant dans l'histoire de notre croisade....

Une grande réunion publique avait été organisée au théâtre. Un peu avant l'heure de la réunion, j'étais avec nos amis dans une chambre de notre hôtel. Nous entendions déjà le murmure de la foule qui se rassem-

blait, manifestant des intentions hostiles. Les éléments dangereux de cette foule étaient dirigés et conduits par une bande de tenanciers de maisons de prostitution de Colchester, qui avaient juré notre défaite et notre expulsion de la ville. Au moment de partir pour le meeting, nos messieurs me remirent leurs bourses, leurs montres et tous les objets de valeur qu'ils avaient sur eux. Je restai seule toute la soirée. Dans la rue, la foule grossissait sans cesse ; les hurlements sauvages, les blasphèmes et les mots orduriers venaient frapper douloureusement mes oreilles. Je me sentis prise d'une profonde pitié pour ce peuple égaré. D'ailleurs, ce n'était pas là le vrai peuple, le peuple honnête des travailleurs, mais un ramassis d'individus payés et de gens directement intéressés au maintien de la plus abjecte des institutions. Le propriétaire de l'hôtel entra tout à coup dans ma chambre et me dit à voix basse : « Madame, il faut que j'éteigne les lumières ; je vais vous conduire, si vous le permettez, dans un petit réduit attenant à la maison, où vous pourrez rester jusqu'à ce que la foule soit apaisée ; de cette façon, je pourrai affirmer que vous n'êtes pas dans l'hôtel. » J'y consentis pour lui faire plaisir. Au même instant, et comme pour appuyer les paroles de mon hôte, un fracas épouvantable ébranla la chambre ; les vitres de la fenêtre près de laquelle j'étais assise volèrent en éclats et je n'eus que le temps de me jeter de côté pour esquiver les pierres qui vinrent bruyamment s'abattre sur le plancher. Environ une heure plus tard, nos amis reparurent, mais dans quel piteux état ! Leurs habits étaient déchirés, couverts de boue, de farine et autres choses

encore plus déplaisantes ; mais personne n'était découragé. Le professeur Stuart, qui était venu de Cambridge dans l'intervalle de ses cours pour nous assister, avait été fort maltraité. Les chaises et les banquettes avaient servi de projectiles contre lui et le Dr Baxter Langley. On eut vite recours à la charpie et aux bandages, mais heureusement les blessures n'étaient pas graves.

Avant de commencer le récit de cette élection, j'aurais dû dire qu'en arrivant à Colchester, nous nous étions rendus tout d'abord, selon notre habitude, chez une famille de quakers. Mme Marriage, membre bien connu de la Société des Amis, nous fit un accueil empreint de la plus grande cordialité ; elle ne paraissait nullement troublée par le conflit en perspective. Sur son initiative, notre campagne fut inaugurée par une série de réunions de prières, qui groupèrent principalement les femmes. Ensemble nous demandâmes à Dieu de diriger les événements de manière à assurer le triomphe du bien, et à ouvrir les yeux de notre gouvernement sur l'importance capitale d'une cause qui nous attirait tant de reproches malveillants.

Qu'on me permette de relater ici un incident comique dont je fus témoin. Un soir, passant par une petite rue au sortir d'une réunion où les femmes seules avaient été convoquées, je remarquai un homme de haute taille, fortement charpenté, évidemment un ouvrier qui rentrait chez lui après une longue et fatigante journée de travail. A ses côtés marchait sa femme, une petite créature frêle, mais dont le visage émacié exprimait une résolution farouche. Elle agitait son petit poing sous le nez de son géant de mari, et je l'entendis lui

dire : « A présent, Tom, tu sais ce qu'il en est ; si tu votes pour cet animal de Storks, je te tue ! » Tom avait l'air de croire que la menace pourrait bien être mise à exécution. Ce n'est pas précisément là le genre d'influence que nous recommandions aux femmes d'exercer sur leurs maris ; mais, je l'avoue, je m'amusai franchement de cette petite scène.

On ne lira peut-être pas sans intérêt la lettre suivante, datée de Colchester, que je retrouve parmi celles que mes enfants ont conservées :

Après m'être présentée à plusieurs hôtels qui refusèrent l'un après l'autre de me recevoir, j'avais enfin trouvé un asile, sous un nom d'emprunt, dans un hôtel respectable patronné par le parti conservateur. Je m'étais couchée très fatiguée, et j'étais à peine endormie, lorsque le bruit de rumeurs dans la rue me réveilla. J'entendis en même temps frapper à ma porte. C'était le maître d'hôtel : « Madame, me dit-il, j'en suis bien fâché, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. » — « Qu'est-ce ? » demandai-je. — « Je sais, reprit-il, que vous êtes madame Joséphine Butler. La foule au dehors a découvert que vous étiez ici et elle menace de mettre le feu à l'hôtel si je ne vous renvoie pas à l'instant. » — « Je vais partir de suite, répondis-je ; mais pourquoi voulez-vous me renvoyer puisque vous savez que, quoique libérale, je travaille effectivement pour le candidat de votre parti, le colonel Learmont ? » Il reprit : « Je ne demanderais pas mieux que de vous garder, madame, vous défendez certainement une bonne cause, mais il y a une cabale montée contre vous, et ma maison n'est pas en sûreté tant que vous y serez. » Il s'aperçut que j'étais accablée de fatigue et se sentit ému de pitié. « Je vais vous faire sortir incognito, fit-il, et on vous trouvera une petite chambre quelque part. » J'emballai mes affaires à la hâte

et je descendis, accompagnée d'une servante qui me conduisit, par une rue détournée, dans une petite maison habitée par un ménage d'ouvriers.

Le lendemain, je me rendis au petit hôtel qui était le quartier général de notre parti. La salle était pleine; on discutait bruyamment sur la conduite à tenir en face de l'effervescence populaire. L'aubergiste me souffla à l'oreille : « Recommandez à vos amis de ne pas prononcer votre nom dans la rue. » Une rapide consultation eut lieu entre nous pour décider si nous persisterions à tenir des réunions publiques, ou si nous ne ferions pas mieux d'y renoncer. Il paraissait douteux que nous pussions nous faire entendre, et même il était à craindre que je fusse empêchée par la foule d'arriver jusqu'à la salle où devait avoir lieu la réunion pour femmes. Les plus prudents de nos amis me dirent : « N'essayez pas, madame Butler, c'est courir un trop grand risque. » Un instant je fus tentée de reculer lâchement, en pensant à vous tous ; puis, soudain, je sentis que c'était le moment ou jamais de mettre ma confiance en Dieu et de faire appel à sa protection. Je veux que vous sachiez, mes chers fils, comment Il m'a soutenue en cette occasion, et quelle réponse Il fit à ma prière. Puissiez-vous ne jamais l'oublier, car c'est dans de pareils moments que nous réalisons que Dieu est vivant et présent au milieu de nous, et que nous éprouvons la fidélité de ses promesses ! Pendant que, du fond de mon cœur, je m'adressais à Lui avec ferveur, les paroles du Psalmiste retentirent tout à coup dans mon âme comme l'écho d'une voix céleste : « Je dis à l'Eternel : Mon refuge et ma forteresse, mon Dieu en qui je me confie ! Car c'est Lui qui te délivre du filet de l'oiseleur, de la peste et de ses ravages. Il te couvrira de ses plumes, et tu trouveras un refuge sous ses ailes. Sa fidélité est un bouclier et une cuirasse. Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole de jour, ni la peste qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui frappe en plein midi. Que mille tombent à ton côté et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint; de tes yeux seulement tu

regarderas, et tu verras la rétribution des méchants. Car tu es mon refuge, ô Eternel ! Tu fais du Très-Haut ta retraite. Aucun malheur ne t'arrivera, aucun fléau n'approchera de ta tente. Car il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes tes voies. » N'est-ce pas que ces paroles sont belles ! Toutes mes craintes s'évanouirent et, forte de la force de ces promesses, je suivis nos amis à travers les rues sombres de la ville.

Le comité de Londres avait envoyé à notre aide les deux messieurs Malleson. Je les aime beaucoup, ils sont si fermes et si calmes ! Quelqu'un nous avait aussi envoyé, comme gardes du corps, une vingtaine de solides gaillards choisis dans la classe des hommes-affiches. Je ne me souciais pas beaucoup d'employer ces « armes charnelles ». Il fut jugé prudent, pour éviter de les faire remarquer, de ne pas grouper ces hommes ensemble, mais de les disperser au milieu de la foule rassemblée près de la porte de la salle. En apparence, ils faisaient chorus avec les réglementaristes, mais ils se tenaient prêts à se porter à notre secours à un signal convenu. Dès qu'ils nous virent arriver, les messieurs Malleson manœuvrèrent si habilement pour dépister la foule, que celle-ci prit l'un d'eux pour le Dr Baxter Langley ; ils attirèrent ainsi sur eux les cris et les violences. Nous profitâmes de cette circonstance, Mme Hampson et moi, pour nous glisser dans la salle, comme si nous étions deux femmes du peuple se rendant au meeting. Je n'avais ni gants ni chapeau, je portais simplement un vieux châle sur la tête, ce qui me donnait tout à fait l'air d'une pauvre femme. Nous nous frayâmes notre chemin sans être reconnues à travers la cohue des forcenés qui se tenaient là, les poings serrés et les regards menaçants. La réunion eut un caractère solennel. Les femmes nous écoutèrent avec une religieuse attention. Par moments, les menaces et les hurlements redoublaient de violence au dehors, et alors un frisson d'épouvante parcourait l'assemblée. A la fin de la réunion, un ami s'approcha de moi et me dit à l'oreille : « Ce que vous avez de mieux à faire

maintenant, c'est de vous échapper par la fenêtre basse qui est au fond de la salle, pendant que la foule vous attendra à la porte. » Au dehors, MM. Malleson, aidés de deux constables amis, réussirent à faire croire à la foule que j'allais sortir d'un moment à l'autre. Ce stratagème nous donna le temps, à Mme Hampson et à moi, de descendre par derrière dans une petite rue étroite et solitaire, où la lumière des étoiles éclairait seule nos pas. Nous nous éloignâmes rapidement, suivies par une trentaine de braves femmes, qui eurent le tact de se disperser bientôt pour nous laisser seules. Nous ne connaissions la ville ni l'une ni l'autre, et nous ne tardâmes pas à nous retrouver dans une des principales rues, non loin de la foule dont nous entendions toujours les cris de colère. Me sentant incapable de marcher plus longtemps, je priai ma compagne de me quitter pour aller à la recherche d'une voiture. Elle me poussa dans une sorte de hangar tout noir, encombré de bouteilles vides et de verres cassés, dont elle referma la porte sur moi. Je restai là, seule, debout dans l'obscurité, prêtant l'oreille au bruit des pas de quelques-uns de ces furieux qui passèrent sans se douter que je fusse si près. Bientôt je vis un des battants de la porte s'ouvrir doucement, et je distinguai dans la pénombre la maigre silhouette d'une femme, une de ces créatures pauvres et abandonnées comme on en rencontre tant dans les centres populeux. Elle entra et murmura tout bas : « Est-ce bien vous que ces gens poursuivent ? Oh ! quelle honte de traiter ainsi une dame ! Je n'étais pas à la réunion, mais j'ai entendu parler de vous et je vous guettais. » La bonté de cette malheureuse, qui faisait un si frappant contraste avec la conduite de ces misérables dont elle parlait, fut pour moi un véritable réconfort. Mme Hampson revint, disant qu'il était impossible de trouver une voiture ; nous nous remîmes donc en marche. Enfin, nous trouvâmes un refuge dans la boutique claire et gaie d'un brave épicier, un méthodiste dont le nom nous était connu. Il nous reçut à bras ouverts ; on eût dit qu'il était prêt à donner sa vie pour moi. Il

m'installa au milieu de son lard, de son savon et de ses bougies, en attendant la voiture qu'il avait envoyé chercher. « Quelle bonne affaire ! s'écria-t-il en se frottant les mains, vous voilà maintenant hors de danger ! » Des groupes de femmes, revenant de la réunion, passaient devant la boutique. Nous entendions des fragments de leurs conversations : « Elle a raison, elle a bien raison, vous pouvez m'en croire. — En voilà une affaire ! — Si jamais je peux voter, je voterai pour elle, je vous le garantis. »

Me voici revenue chez mes braves ouvriers, dans mon logement petit mais propret. J'espère être avec vous samedi. Quel dimanche béni je vais passer à notre paisible foyer !

Mon mari avait dans le gouvernement des amis personnels, avec lesquels il était en sympathie politique sur la plupart des questions. Il lui était donc d'autant plus pénible d'être au premier rang de ceux qui devaient multiplier les attaques et les protestations contre la loi en question. D'autre part, des amis prudents lui représentèrent qu'il compromettait sa position comme principal du collège, et qu'il risquait de perdre toute chance d'avancement, s'il persistait dans son attitude militante. Il s'en était parfaitement rendu compte dès le commencement, et, en fait, les années qui suivirent ne firent que confirmer la justesse de ce pronostic. Il n'en continua pas moins de servir notre cause, par la parole et par la plume, toutes les fois que l'occasion s'en présen-

tait, sans négliger pour cela sa tâche ardue d'éducateur. Quelque chagrin qu'il éprouvât de se sentir en désaccord avec des amis personnels ou des hommes publics qu'il estimait, il ne lui était pas possible de mettre des considérations politiques, ou ses propres intérêts privés, au-dessus de la fidélité à une cause et à un principe dont l'importance était capitale à ses yeux....

Par intervalles, la lutte entre les principes aux prises devint très vive : les critiques des adversaires, le blâme public et privé, les accusations, les invectives, les paroles amères tombèrent sur nous, aussi drus que les dards enflammés d'Appollyon contre l'armure de Chrétien *, à l'entrée de la sombre vallée. On nous imputait les mobiles les plus bas, entre autres celui d'une secrète sympathie non seulement pour les victimes du vice, mais encore pour le vice lui-même. Dans un certain clan, nos ennemis imaginèrent de nous lancer un trait qui, dans leur pensée, devait nous atteindre au point le plus sensible. Ils firent en sorte de répandre le bruit que quelque infortune conjugale m'avait contrainte de quitter mon foyer pour me jeter dans cette aventure ; et les injures grossières alternèrent avec les manifestations hypocrites de pitié et de sympathie. Il va sans dire que les auteurs de cette perfide calomnie appartenaient à la catégorie des pires libertins, bien qu'il y eût dans le nombre des représentants de la haute aristocratie anglaise. Tout cela n'eut d'autre effet que d'accroître notre indifférence au sujet de toute opposition inspirée par l'égoïsme, le vice ou l'intérêt, et de

* Voir *Voyage du Chrétien*, par Bunyan.

nous rendre encore plus reconnaissants, si possible, pour les bienfaits de la paix et de la bonne harmonie que nous goûtions à notre foyer. Bien autrement sérieuse était, au point de vue pratique, l'opposition d'adversaires honnêtes, hommes d'éducation et de caractère honorables, qui, après avoir donné ouvertement leur approbation en plusieurs occasions au principe et au système que nous combattions, en vinrent heureusement plus tard à les regarder avec méfiance et horreur....

En mars 1871, je fus citée devant la Commission royale qui avait été nommée par le gouvernement sous la pression de l'agitation créée par notre mouvement. Ce n'est que récemment, en parcourant les lettres de mon mari, que j'ai réalisé jusqu'à quel point sa tendre sollicitude m'avait suivie dans tous mes efforts et dans toutes les circonstances. Retenu à Liverpool par les devoirs de sa charge, il ne put m'accompagner à Londres; et d'ailleurs, eût-il été libre de faire ce voyage avec moi qu'il ne lui aurait pas été permis d'assister à ma comparution devant la Commission, à la Chambre des Lords. Mais il avait écrit à mon insu au président, M. Massey, pour me recommander à sa bienveillance. Il savait que l'épreuve qui m'attendait était redoutable; moi, femme, seule en présence d'une assemblée imposante composée de pairs, d'évêques, de membres du Parlement, de représentants de l'armée et de la marine, de docteurs, etc. La majorité de la Commission m'était opposée, et le sujet sur lequel j'avais à répondre était grave et complexe. Le matin de mon interrogatoire, je

reçus une quantité de lettres, d'adresses de sympathie, ainsi que de nombreuses mentions de réunions de prières en ma faveur, provenant de différentes associations ouvrières, à Edimbourg, Glasgow, Newcastle, Leeds, Birmingham, et d'autres villes encore.

Voici des extraits de deux lettres que j'écrivis à mon mari après cette terrible journée :

C'est fini ! l'épreuve était encore plus rude que je ne l'avais pensé. Ce qui me fut le plus pénible, ce fut la façon brutale et dure dont quelques-uns de ces hommes parlèrent de ces pauvres femmes et de tous les vaincus de la vie en général. Ils avaient dans les mains et sur la table des exemplaires de tout ce que j'ai écrit sur la question, et des comptes rendus annotés de tous mes discours ; plusieurs de mes examinateurs avaient habilement préparé certains extraits dont ils pensaient se servir pour m'embarrasser. Frédrick Maurice n'était malheureusement pas présent, mais je sentis que j'avais des amis en M. Rylands, M. Mundella et, en particulier, en Sir Walter James. Je ne pourrais certes pas en dire autant des autres. Si j'osais faire un rapprochement entre une très insignifiante et une très haute personnalité, je dirais que je me sentais comme Paul devant Néron, très faible et très seule. Mais non, je n'étais pas seule, quelqu'un se tenait à mes côtés : il me semblait entendre la voix du Christ me disant : « Ne crains point ! » Je fis passer au président le volumineux dossier des lettres et des textes de résolution que les ouvriers m'avaient adressés les jours précédents. « Nous ferons peut-être bien d'examiner cela, dit-il, car il se peut que la classe ouvrière s'intéresse à cette question. » Si elle s'y intéresse ! Qu'ils attendent seulement les élections, ils le verront bien ! Un des membres de la Commission me demanda : « Ces hommes sont-ils réellement des ouvriers ? » — « Certainement ! répondis-je, et ce sont des hommes bien connus. Il y a encore plus de

moralité dans notre peuple que vous, Messieurs de la haute société, ne l'imaginez. » Il me demanda encore : « Si ces lois étaient mises en vigueur dans le Nord, croyez-vous que leur application rencontrerait une forte résistance ? » Je répondis : « J'en suis sûre. »

.... Je serai si heureuse de vous revoir et de respirer un air plus pur. Je suis sûre que vos prières au sujet de ma déposition ont été entendues. Je crois que je n'ai pas été tout à fait juste envers les membres de la Commission, dans ma première lettre. J'étais si fatiguée, si déprimée et mécontente de moi-même, après ce long interrogatoire, que je voyais tout à travers un voile noir ; mais, maintenant, je suis pleine de reconnaissance envers Dieu. Je suis heureuse de pouvoir vous rapporter les paroles prononcées par M. Rylands, dans une conversation avec M. Duncan Mc Laren et d'autres amis, à propos de mon interrogatoire. Il dit : « Je n'ai pas l'habitude de faire usage de la phraséologie religieuse, mais je ne puis vous donner une idée de l'effet produit autrement qu'en disant que l'Esprit de Dieu était là. L'attitude et le langage de Mme Butler ont surpris la Commission, et plusieurs de ses membres commencent maintenant à se faire une nouvelle opinion de ce qu'ils appelaient jusqu'ici *le préjugé religieux.* » Il ajouta que Lord Hardwicke était venu lui parler après la séance, visiblement ému, et lui avait dit : « Si ceci est un spécimen de l'énergie de conviction qui existe dans le pays sur les questions de moralité, il nous faut revenir en arrière. » Je vous raconte cela, cher ami, afin que nous apprenions de plus en plus à nous confier en Dieu qui exauce les prières....

Malgré les sérieux sujets d'encouragement que nous rencontrâmes pendant la première partie de notre campagne, d'année en année nous fûmes obligés de reconnaître que la perspective de la victoire était beaucoup plus éloignée que nous ne nous l'étions imaginé au

début. Aujourd'hui, regardant en arrière, nous bénissons Dieu de nous avoir, dans sa sagesse, fait attendre si longtemps cette victoire*. En effet, la simple réforme législative, ou plutôt la démolition et la réparation qui constituaient notre but immédiat, n'étaient qu'une faible partie du grand et vital mouvement qu'il était dans les desseins de Dieu de créer et d'implanter au sein des nations pour les purifier. Si nous avions obtenu un succès trop rapide, nous n'aurions pas vu se produire ce grand réveil des consciences auquel nous avons assisté, et qui s'est traduit par des réformes pratiques et durables**.

* Les *Actes* furent abolis par le Parlement, le 16 mars 1886, sans débat.

** Pour connaître l'historique complet de la lutte engagée par Joséphine Butler, lire la relation captivante qu'elle en a faite elle-même dans les *Souvenirs personnels d'une grande Croisade*, 1 vol. Paris, Fischbacher, 1900.

Personal Reminiscences of a Great Crusade, 1 vol. London, Horace Marshall & Son, 1896.

Zur Geschichte eines grossen Kreuzzuges. Persönliche Erinnerungen, 1 vol. Böhmert, Dresden, 1904.

Moj pochod Krzyowy, 1 vol. Varsovie, Wydawnictwo « Ogniwa », 1904.

On peut se procurer ces ouvrages, ainsi que les autres publications non épuisées de Mme Butler, en s'adressant au Secrétariat général de la Fédération abolitionniste internationale, 3, rue du Vieux-Collège, Genève.

PREMIERS APPELS

[illegible]
[illegible]
[illegible]

La Constitution violée

Les lois connues sous le nom de *Actes sur les maladies contagieuses*, successivement votées par le Parlement en 1866, 1868 et 1869, peuvent être envisagées à plusieurs points de vue*.

Mon intention n'est pas de traiter ici le côté médical de ces Actes, ni d'entrer dans des considérations statistiques en ce qui concerne leurs effets sur la santé publique; d'autres l'ont fait ailleurs, de façon très complète.

Le côté moral de la question est incontestablement le plus important, car on peut dire qu'il implique nécessairement tous les autres; c'est même le seul, ou à peu près, que les représentants de la religion dans notre pays aient cru devoir prendre en considération.

Il y a toutefois un autre aspect du problème qui, selon moi, n'a pas été suffisamment mis en relief; c'est le côté constitutionnel de cette législation, avec sa

* Fragments d'un *Essai* paru en 1871.

répercussion naturelle sur la vie morale et sociale de la nation, au point de vue politique....

Je suis convaincue que notre peuple n'est encore que très imparfaitement éclairé sur les graves conséquences qui découlent du conflit actuel, envisagé comme un point de droit constitutionnel. C'est pourquoi je me hasarde, bien que je ne sois pas légiste, à attirer l'attention de mes concitoyens sur l'extrême importance de cet aspect de la question.

La période que nous traversons est pleine d'angoisse pour le patriote clairvoyant qui prévoit, jusqu'à un certain point, quel peut être l'avenir d'un pays dans lequel les éternels principes d'un juste gouvernement sont violés. Sous l'empire de cette inquiétude, plusieurs d'entre nous se sentent poussés, tout ignorants que nous soyons, à compulser les annales de notre histoire nationale, dans le but d'y étudier les crises du passé, et d'approfondir les mobiles et le caractère des champions qui ont combattu jadis pour la liberté. Nous nous livrons à ces recherches avec cette soif ardente de lumière qui s'empare d'une âme angoissée et en danger de sombrer, lorsque, dans une heure de détresse spirituelle, elle sonde la Parole de Dieu, sachant que, « en elle est la vie éternelle. »

Un de nos hommes d'Etat de l'ancienne école, Lord Chatham, voulant faire rapporter une mesure qu'il jugeait attentatoire à la liberté individuelle, s'exprimait ainsi, au siècle dernier, devant le Parlement :

Si j'avais le moindre doute à cet égard, je suivrais l'exemple de nos plus éminents théologiens qui ont pour

règle, en présence d'un point de doctrine contesté, de s'en référer à l'autorité souveraine en matière religieuse, c'est-à-dire à la Bible. La Constitution anglaise possède aussi sa Bible politique ; et celle-ci, consultée loyalement, peut et doit nous donner la clef de toutes les questions politiques que nous pouvons avoir à résoudre. La Grande Charte, la Pétition des Droits et le Bill des Droits forment ensemble ce code que j'appelle la Bible de la Constitution britannique.

Me conformant aux conseils de Lord Chatham, c'est à ces mêmes autorités que je veux en appeler pour déterminer la nature exacte des principes de notre Constitution qui, je l'affirme, ont été violés dans le cas qui nous occupe. Je sais fort bien qu'en m'aventurant sur ce terrain, je m'expose à des critiques sévères, soit à cause de mon ignorance des termes et des définitions juridiques, soit à cause de mon peu d'habileté dans l'arrangement des matériaux dont je dispose. Toutefois, je m'estimerai heureuse si je réussis à intéresser à mon sujet ceux auxquels je m'adresse spécialement, je veux dire les hommes et les femmes des classes ouvrières de l'Angleterre. Pas plus que moi ils n'ont reçu une éducation juridique, mais nous possédons, eux et moi, une égale mesure de ce clair bon sens britannique qui, pour citer encore Lord Chatham, est « le fondement de toute notre jurisprudence anglaise », de ce bon sens qui nous dit « qu'aucune Cour de justice ne peut s'arroger une autorité contraire ou supérieure à celle des lois reconnues par le pays, et que le peuple, lorsqu'il choisit ses représentants, n'entend nullement leur conférer le pouvoir de violer les droits, ou de fouler aux pieds les

libertés de ceux qu'ils sont appelés à représenter. » Au cours de cet Essai, je montrerai que le Parlement, en adoptant les Actes sur les maladies contagieuses, a violé et foulé aux pieds les libertés du peuple anglais....

Au nombre des clauses de la Grande Charte, il en est une qui est le pivot de toutes les autres, et dont dépendent pratiquement les garanties contenues dans ce document. Cette clause et la suivante, son complément, ont été plus qu'aucune autre, le prétexte ou la cause des grandes batailles livrées pour la défense des droits et des libertés de la nation, depuis le temps de la signature de la Charte par le roi Jean, en 1213.

Ce sont les clauses 39 et 40 de la Charte du roi Jean, et la clause 29 de la Charte du roi Henry III, ainsi libellées:

39. — *Nullus liber homo capiatur, vel imprisonetur, aut utlagetur, aut exuletur, aut aliquo modo destruatur, nec super eum ibimus, nec super eum mittemus, nisi per legale judicium parium suorum, vel per legem terræ.*

40. — *Nulli vendemus, nulli negabimus, aut differemus rectum aut justiciam.*

39. — Aucun homme libre ne sera arrêté, emprisonné, dépossédé, proscrit, ni détruit de quelque autre manière, et nous ne le poursuivrons, ni ne le condamnerons, si ce n'est à la suite d'un jugement légal de ses pairs, ou conformément à la loi du pays.

40. — Nous ne vendrons à personne, nous ne dénierons à personne, nous ne différerons pour personne le droit ni la justice.

Ces clauses sont le couronnement glorieux de la Grande Charte. Elles en sont, d'après M. Hallam, les

« clauses essentielles », celles qui « protègent la liberté personnelle et la propriété de tout homme libre, en le garantissant contre l'emprisonnement arbitraire et la spoliation. » Le même auteur, une autorité en la matière, fait observer que ces articles de la Grande Charte, « interprétés par une Cour de justice honnête, confèrent à la société civile une ample garantie de ses deux principaux droits. » Les principes de cette clause de la Grande Charte, dont l'origine, si nous regardons en arrière, se perd dans la nuit des temps, ont été postérieurement confirmés et expliqués par les Statuts et les Chartes des règnes de Henry III et de Edouard III, sous le titre de *Confirmationes Chartarum*.

La fameuse ordonnance d'*Habeas Corpus* fut rédigée conformément à l'esprit de cette même clause. Cet acte, fondé sur la large base de la Grande Charte, et rendu encore plus efficace par le Statut de Charles II, est le principal rempart des libertés anglaises ; et si jamais des circonstances passagères ou le faux prétexte des nécessités du moment devaient conduire les citoyens à accepter sa violation avec indifférence, le trait le plus caractéristique de notre Constitution aurait disparu. (Hallam, *Middle Ages*, chap. II, p. 324.)

Ce sont précisément ces clauses 39 et 40 de la Grande Charte, citées avec force éloges par les grands historiens et les légistes de tous les pays, qui sont violées, tant dans la lettre que dans l'esprit, par les Actes sur les maladies contagieuses....

Il n'est pas nécessaire, pour le but que je me propose,

d'entreprendre un examen critique de chacun des termes de la clause capitale de la Grande Charte reproduite plus haut, ni de citer ici un grand choix de commentaires sur ces textes, en recourant aux volumineux écrits qui existent sur le sujet. Il y a cependant deux expressions sur le sens desquelles je ferai quelques remarques : la première, *aut aliquo modo destruatur*, parce qu'elle touche plus particulièrement à la question que je traite dans cet *Essai ;* la seconde, *per legem terræ*, pour prévenir un malentendu que ces mots pourraient faire naître dans l'esprit de quiconque les lirait sans l'aide des commentaires et des documents ultérieurs qui ont expliqué la Grande Charte.

En ce qui regarde l'expression *aut aliquo modo destruatur* (ou détruit de quelque autre manière), Blackstone, de même que d'autres écrivains, attachent au mot « détruit » une signification très étendue. D'une manière générale, on peut dire que ces auteurs sont d'accord pour considérer que cette expression de la Charte interdit formellement toute main-mise sur le corps d'une personne accusée, jusqu'à ce que le jury ait rendu son verdict. S'il m'était possible de décrire ici en détail le genre de main-mise que les Actes en question sanctionnent sur le corps d'une personne soupçonnée ou accusée, et qui a été condamnée sans l'intervention du jury, je n'aurais pas besoin d'en dire davantage pour convaincre mes lecteurs que cette manière de faire entre bien dans l'interprétation du mot « détruit »....

Cette phrase de la Grande Charte, *aut aliquo modo destruatur nisi per legale judicium parium suorum*, signifie, d'après les plus éminents légistes, qu'aucune

mesure ayant, à un degré quelconque, le caractère d'une contrainte, ne sera tolérée contre qui que ce soit, si ce n'est après jugement du jury. Pour rendre la chose encore plus explicite, Blackstone et d'autres définissent méticuleusement les cas exceptionnels où il est permis de faire abstraction de cette disposition prohibitive de la Grande Charte, à savoir les cas où des enfants sont punis par leurs parents, ou des écoliers par leurs maîtres ; et encore, dans ces deux cas, est-il recommandé de rester dans les limites de la décence et de l'humanité. Je me bornerai à citer sur ce point l'opinion de De Lolme :

> Un des articles de la Grande Charte a été rédigé de façon à mettre le pouvoir exécutif dans l'impossibilité de *toucher à la personne d'un sujet*, sinon à la suite d'un jugement prononcé contre lui par ses pairs. Et l'accord en vue du maintien de cette institution est devenu si général, que le jugement par le jury qui garantit si efficacement le sujet contre toutes les atteintes du pouvoir, même contre celles qui pourraient se faire sous le couvert de l'autorité judiciaire, s'est conservé jusqu'à nos jours.... (*On the Constitution*, p. 354.)

D'aucuns ont prétendu que les mots *per legem terræ* (par les lois du pays) n'avaient pas trait au jugement par le jury. On a essayé, au moyen de cette interprétation, de justifier des poursuites illégales, ce qui a donné lieu à des débats et à des actes législatifs, grâce auxquels il a été péremptoirement établi que ces mots se rapportaient bien au jugement par le jury. Ces débats et ces actes législatifs ont contribué, plus peut-être que

toute autre chose, à projeter la lumière sur les origines de l'institution du jugement par le jury, et ils ont confirmé cette ancienne « loi du pays » comme partie intégrante et inaliénable de la Constitution. Une des plus mémorables discussions parmi celles qui aboutirent à la consécration du principe posé par nous, à savoir que le jugement par le jury est l'unique forme constitutionnelle de jugement reconnue par la Grande Charte, eut lieu sous le règne de Charles Ier, lors de l'arrestation de cinq membres du Parlement. A cette occasion, le juge Selden, plaidant la mise en liberté de Sir E. Hampden, illégalement emprisonné, prononça un discours resté fameux, dans lequel il fit ressortir que ces mots *per legem terræ* prouvaient à l'évidence que tout emprisonnement par une autre voie que celle du jugement par le jury était illégale....

Nous qui nous sommes coalisés pour combattre les Actes sur les maladies contagieuses, nous affirmons que ces lois sont inconstitutionnelles, parce qu'elles suppriment le jugement par le jury dans un cas qui comporte pour la partie en cause des conséquences d'une gravité incalculable.

Nous n'oublions pas, en faisant cette constatation, qu'il y a toute une catégorie de cas qui se jugent actuellement en Angleterre sans l'assistance du jury. Mais ces cas sont ce qu'on appelle des « cas secondaires ». Or, nous soutenons que l'honneur d'une femme est d'une importance capitale pour elle, et qu'un Etat qui ne le considère pas comme une chose sacrée, ne saurait prospérer. Nous soutenons également qu'un cas où

l'honneur d'une femme est en question, ne peut, en aucune façon, à quelque artifice de langage ou d'imagination que l'on ait recours, être classé comme un « cas secondaire ».

C'est pourquoi nous affirmons que cette loi, qui laisse au juge de paix seul le soin de décider de l'honneur d'une femme, est une infraction au droit constitutionnel, aussi grave que si le fait de décider qu'un homme est ou non coupable de meurtre était laissé à la discrétion d'un simple juge de paix.

Nous maintenons absolument que soustraire au jugement par le jury une femme dont l'honneur est en cause, est une violation de la Constitution anglaise, aux termes mêmes de cette clause fondamentale de la Grande Charte dont nous avons relevé plus haut toute l'importance : « Nous ne condamnerons personne, si ce n'est à la suite d'un jugement légal de ses pairs »....

En réponse à nos critiques, il serait vain et puéril d'objecter que ces Actes ne sont applicables qu'aux femmes se livrant à la prostitution. S'imagine-t-on qu'il y ait en Angleterre un homme assez naïf pour croire que les garanties de la loi anglaise n'existent qu'en vue des seuls coupables ? Elles existent également dans l'intérêt des innocents exposés à être faussement accusés, aussi bien pour les protéger quand ils sont accusés que pour diminuer les risques de fausses accusations. Et s'imagine-t-on que nous soyons assez aveugles pour croire qu'il est impossible, en vertu de cette loi, qu'une femme innocente puisse être accusée ? Il est évident, au contraire, que la question de l'hon-

neur d'une femme est précisément une de celles qui prêtent le plus facilement aux fausses accusations....

Il est vrai que les riches et les grands n'auront guère à souffrir de la privation du jugement par le jury, dans ce cas spécial. De même qu'il y a, dans certaines classes de la société, des personnes que le rang et la fortune placent au-dessus du danger d'être faussement accusées de vol, de même la position, la richesse, l'entourage, mettent les femmes qui appartiennent à ces classes à l'abri du danger d'être faussement accusées de se livrer à la prostitution. C'est sans doute ce qui explique l'apathie et l'indifférence avec lesquelles la majorité des classes privilégiées a accueilli l'adoption des Actes sur les maladies contagieuses, et l'aimable insistance que l'on met, dans ces milieux, à nous assurer que nos craintes sont sans fondement, et que l'application de ces Actes ne peut que rarement donner lieu à des erreurs. C'est le cas de citer ces paroles de Junius : « Les lois sont faites non pour inspirer confiance dans ce que les hommes voudraient faire, mais pour mettre en garde contre ce qu'ils pourraient faire *. » En effet, pouvons-nous nous contenter de l'assurance que les fonctionnaires chargés d'appliquer ces lois ne commettront jamais d'erreur ? Non, certes. Les dames qui se promènent le soir dans leurs équipages, courent peu de risque d'être molestées ; mais en est-il de même de la femme du peuple, des filles, sœurs ou femmes d'ouvriers, appelées à sortir le soir, peut-être pour accomplir quelque œuvre de miséricorde ? En est-il de même

* *Lettres de Junius*, pamphlet politique attribué à Ph. Francis, secrétaire de Lord Chatham.

surtout de cette jeune fille, orpheline ou sans protection, sans amis, pauvre enfant qui lutte péniblement, dans un monde cruel, pour vivre honnêtement et courageusement du travail de ses mains? Ne court-elle aucun danger du fait de cette loi? Seule, pauvre et abandonnée, n'est-elle pas exposée à être accusée à tort, par méchanceté ou par erreur, d'autant plus qu'une clause de ces Actes signale les jeunes filles *sans famille* comme devant être plus spécialement surveillées? Et si elle est accusée, quel autre recours lui reste-t-il, après Dieu, en dehors de celui dont cette loi l'a frustrée, le recours à être jugée « par Dieu et par mon pays », formule qui signifie qu'elle en appelle au jugement du jury, avec tous les moyens de défense auxquels la loi lui donne droit?...

On nous a accusés de faire de cette question une question de classe. Nous acceptons le reproche, si reproche il y a, parce que nous reconnaissons que c'est une question qui touche le pauvre plutôt que le riche. Mais ce n'est pas nous qui avons établi cette distinction, ce sont les classes supérieures, par leur empressement à montrer qu'elles considéraient que cette question ne les concernait point. On nous a dit clairement que ce sujet était trop désagréable pour être traité comme un sujet d'intérêt général. Mais tandis qu'on s'emparait de cette excuse pour nous imposer silence, nous avons vu ces mêmes classes sortir de leur apathie et de leur ignorance, pour mettre le poids de leur influence au service de cette législation. Satisfaites de ce que ces lois n'entraînaient pour elles-mêmes aucune restriction

présente ni immédiate de leur propre liberté, elles semblent avoir oublié, dans leur égoïsme et leur aveuglement, que leurs enfants et les enfants de leurs enfants subiront un jour, au même titre que les enfants des pauvres, les conséquences fatales de la violation de la liberté; de telle sorte que les liens qu'elles tissent aujourd'hui pour d'autres, formeront, avec le temps, un réseau inextricable.

Par contre, lorsque nous nous sommes tournés vers les classes pauvres, nous avons constaté qu'elles se rendaient compte que la question les concernait directement, et qu'elles comprenaient aussi, plus clairvoyantes en cela que les classes privilégiées, que c'était une question qui concernait toute l'Angleterre, attendu que la liberté politique de ce pays est fondée sur le respect du droit de chaque citoyen.

Le jugement par le jury a toujours été, dit Blackstone, et sera toujours, je l'espère, regardé comme l'une des gloires de la loi anglaise.... N'est-ce pas le plus noble des privilèges dont puisse jouir un sujet, ou qu'il puisse désirer, que cette certitude qu'il ne peut être atteint dans ses biens, dans sa liberté ni dans sa personne, que par le consentement unanime de douze de ses voisins et pairs? J'ose affirmer que cette institution, grâce à la Providence, a été durant de longs siècles la sauvegarde des justes libertés qui ont fait la grandeur de l'Angleterre.

Pour toutes ces raisons, je regarde la crise actuelle comme aussi importante qu'aucune de celles que la nation ait jamais traversées. Une fois déjà, le pays a

été appelé à décider s'il serait permis au roi, pour sa satisfaction personnelle, d'enfreindre cette trente-neuvième clause de la Grande Charte, et il a énergiquement déclaré qu'il ne le souffrirait point. Aujourd'hui il est appelé à décider s'il sera permis au Parlement lui-même, par égard pour la luxure de certains hommes, d'enfreindre cette même clause. C'est au peuple anglais de se prononcer. Compatriotes, vous avez un choix solennel à faire : voulez-vous que ces hommes soient protégés dans leurs vices, ou voulez-vous maintenir vos libertés ?

Si quelqu'un de mes lecteurs, en considérant ces Actes, venait à penser qu'il pourrait y avoir quelque chose à dire en leur faveur au point de vue hygiénique, et que, bien qu'entachés de quelque injustice, ils ont néanmoins été conçus dans une bonne intention, qu'il se souvienne qu'aux prochaines élections il aura à répondre, pour lui-même et pour son pays, à cette double question : devons-nous avoir la liberté de la luxure, ou devons-nous avoir la liberté politique ? Nous ne pouvons garder l'une et l'autre.

Une voix dans le désert

Une voix dans le désert* !

Cette voix est celle d'une femme ; et le désert, c'est la multitude, la foule, « ce vaste désert d'hommes ».

Plusieurs se sont arrêtés un instant, et ils ont passé outre, estimant qu'il ne convient pas à une femme de s'immiscer dans les questions de moralité publique ; n'est-ce pas assez, en effet, des médecins, des physiologues et des agents préposés à la police des mœurs ?

D'autres ont écouté attentivement ; mais, de retour à leurs affaires, ils se sont dit : toute réflexion faite, il ne faut pas se laisser prendre à des paroles qui ne s'adressent qu'au cœur ; il est facile à une femme d'entraîner ses auditeurs par le langage du sentiment. Le sujet que celle-ci a la témérité d'aborder doit être examiné sous toutes ses faces.

Il le sera sans aucun doute ; mais, après tout, le sentiment est une puissance lorsqu'il se trouve au service

* Extrait d'une brochure publiée à Neuchâtel, en 1875, et traduite dans presque toutes les langues de l'Europe.

de la vérité. Honorables contradicteurs, qui réservez les droits de la froide raison, soyez néanmoins attentifs au trouble de votre âme et ne contestez pas avec la conscience.

Depuis longtemps on envisage la prostitution comme un simple fait matériel, assez grave quant à ses conséquences hygiéniques, mais ne pouvant être apprécié sainement que par les hommes qui ont, sur la matière, des connaissances spéciales. On leur doit une quantité de dissertations médicales, des liasses de mémoires statistiques, toute une énorme littérature scientifique et administrative qui est encore loin d'épuiser le sujet. Cependant le public ne s'enquiert point des conclusions auxquelles tant de travaux aboutissent; il accepte ce qui est, il assiste, impassible, aux modifications que subit l'état des choses.

Au milieu de l'apathie générale, il est bon d'amener les esprits à considérer la prostitution sous un autre point de vue que celui du matérialisme.

Les hommes de cette génération semblent oublier que notre siècle n'en est plus à sa première enquête, ni à son premier verdict, sur les fléaux de la société. Peut-être ne sera-t-il pas superflu de leur rappeler l'abolition de l'esclavage des nègres, au moment de mettre sous leurs yeux une nouvelle cause qui n'offre que trop d'analogie avec la précédente, car la prostitution aussi a sa traite et ses esclaves.

Il s'agit donc, en réalité, d'une grande œuvre humanitaire, qui intéresse également l'un et l'autre sexe. Comment ne s'adresserait-elle pas au sentiment, à l'âme, aux affections morales, à la volonté ?

Pour poser la question de la prostitution sous cette nouvelle face, trois mots suffisent — trois mots sortis de la bouche d'une femme, parlant au nom de toutes les femmes — et ces trois mots, les voici : « NOUS NOUS RÉVOLTONS ! »

Ce n'est pas là, il est vrai, le langage de la science, la formule d'une donnée statistique ou d'une déduction hygiénique ; c'est tout simplement l'explosion d'un sentiment de réprobation, comprimé pendant des siècles sous le joug du vice légalisé ; c'est la protestation féminine, le cri de l'horreur, l'appel à la justice, au retour à la loi divine, en opposition aux lois impures et aux brutales ordonnances des hommes.

On trouvera sans doute à redire à la forme de cette manifestation. Elle est loin d'être parfaite, mais elle suffit à notre dessein. C'est aussi quelque chose d'imparfait que le son de la trompette qui appelle à la bataille ; cependant on ne lui demande que d'être assez pénétrant pour attirer les combattants sur le terrain de l'action. Lorsqu'ils y seront accourus, la lutte s'engagera sur toute la ligne ; et bientôt le moment viendra d'amener la grosse artillerie et les gros bataillons pour détruire les ouvrages de l'ennemi, pour le forcer dans ses derniers retranchements, pour ne lui laisser nulle part un endroit de refuge.

Quelle que soit l'immensité de la tâche, rien ne peut ébranler notre foi. La justice de notre cause nous en garantit le succès. Dès le début de l'entreprise nous en saluons l'issue, si ce n'est en prévision d'un terme rapproché, du moins dans l'avenir que nous rêvons pour nos enfants.

Ces quelques mots ne sont donc qu'un appel, mais quand l'esclave s'impatiente et cherche à briser ses fers, l'heure de l'émancipation est proche. Ce qui manquait jusqu'à présent, c'était la voix qui donnât le signal. Il fallait que les femmes opprimées trouvassent un organe dans une personne de leur sexe. C'est elle qui vient annoncer la délivrance et le relèvement.

Elle accepte sa lourde mission ; elle en mesure la portée aux souffrances sans nombre dont elle a été le témoin, et aux angoisses inexprimables qu'elle a personnellement traversées dans la longue période de la préparation.

Maintenant, le moment d'agir est arrivé. Ce qu'elle a entendu dans le recueillement de sa vocation, elle le proclame publiquement. Ce qu'elle a reçu, elle le dispense. L'appel auquel elle a répondu, elle l'adresse autour d'elle, et de proche en proche, pour qu'il pénètre au loin, dans toutes les directions, au foyer domestique, dans l'atelier, dans les conseils des nations et au sein des multitudes.

Avant l'aurore

.... Le temps des semailles a été long et froid, bien des larmes sont tombées dans le sillon, mais voici, à cette heure glacée qui précède l'aurore, des milliers de regards cherchent à percer l'horizon, des milliers de voix crient : « Sentinelle, que dis-tu de la nuit? » Et la réponse viendra bientôt : « Voici le matin; la nuit est avancée, le jour est proche*. »

L'étendard d'une sainte révolution est levé. Le cri de révolte de la femme qui s'insurge contre le libertinage de l'homme dont elle est devenue l'esclave, et contre les mensonges au nom desquels on veut maintenir le plus grand de nos maux sociaux, a éveillé un écho dans toutes les parties du monde et a secoué la conscience endormie des Eglises de la chrétienté. Lorsque le cœur et l'esprit des nations sont remués jusque dans leurs fondements, il ne peut manquer d'en sortir de bons fruits.

---

* Extrait d'un opuscule paru en anglais et en français, en 1876.

Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède. Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon se colore de mille nuances et l'Orient paraît tout en feu. Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme d'eux-mêmes. Les innombrables pensées diverses qui se croisent et se mêlent à l'horizon du monde spirituel, sont le signe qui annonce le lever du soleil des intelligences. Le murmure confus et le mouvement intérieur des peuples en émoi, sont le signe précurseur de la tempête qui passera bientôt sur les nations tremblantes. Tenez-vous prêts car les temps approchent. (Lamennais, *Paroles d'un croyant.)*

Oui, la tempête approche, l'aurore ne se lèvera pas sur une terre paisible et sur un océan sans vagues. De tous côtés la lutte se prépare, les principes opposés s'accentuent ; dans les deux camps le combattant aiguise sa lance. Aux rayons du soleil de justice les exhalaisons impures de la nature humaine corrompue vont s'élever de toutes parts. L'orgueil, la cruauté, la haine, l'esprit de vengeance et de débauche vont grandir de plus en plus.

Cette prophétie vous fait trembler, et vous demandez comment celle qui croit à la toute-puissance de l'amour peut la prononcer. L'expérience ne prouvera que trop sa vérité. L'influence du mal est aussi fatale que la grâce divine est puissante. La haine de certains hommes pour ce qui s'oppose à leurs convoitises devient quelque chose de pire qu'une passion humaine. Si, par le secours divin, les saints arrivent à un degré d'amour vraiment héroïque, et accomplissent des actions qui sont positivement au-dessus des forces naturelles, les

ennemis de la pureté, dans leur lutte contre la sainteté, arrivent à un degré de haine qui les entraîne bien plus loin que ne le feraient la chair et le sang. Cette haine n'est le produit ni du raisonnement, ni de l'intelligence; c'est le résultat de l'action d'une force naturelle, agissant sur les mauvais instincts de l'homme; c'est l'œuvre du grand ennemi de l'homme et de Dieu, du Prince des ténèbres, de « l'Accusateur » et du « Destructeur ». L'homme, en se livrant à ses mauvaises passions, finit par devenir un agent inconscient de ce mal implacable contre lequel la conscience collective de l'humanité ne cesse de protester.

Il se passe de nos jours des atrocités consacrées par les lois et les usages, qui ne sont que la conséquence effrayante et fatale de ce fait qu'aucune barrière n'est opposée aux instincts les plus vils de l'homme. On dirait que, prévoyant l'aurore, les puissances du mal se réunissent pour tenter un dernier et gigantesque effort, afin de faire de cette terre que Dieu aime un enfer. Et il y a des hommes qui, tout en recevant les rayons du soleil de justice en plein visage, choisissent les ténèbres, des hommes qui « appellent le mal bien et le bien mal » !

Les messagers de l'aurore n'apportent pas une proclamation de paix ; ils font un appel à la révolte, à une sainte révolte contre le matérialisme, érigé de nos jours en système — ce matérialisme qui se glisse dans l'intelligence des hommes et, à leur insu, détruit leur foi et prépare le terrain pour la sensualité.

Voici l'heure de la bataille ! L'indifférence dans une pareille lutte serait la mort. Ne pas combattre, c'est être

blessé. Se dérober à l'action, c'est s'avouer vaincu. Dans les guerres entre les hommes, on peut faire grâce et laisser la vie sauve ; mais, dans les questions de principes, il ne saurait y avoir ni grâce ni merci. Nous sommes des insurgés qui marchons sous la bannière de la Loi de Dieu, et nous disons avec John Stuart Mill : « En avant donc, même au risque d'être mis en pièces par ces hommes au cœur changeant qui, un jour, accompliront eux-mêmes nos desseins. »

N'oublions pas que Dieu peut changer les cœurs, et, tout en serrant nos rangs, que la charité envers nos ennemis soit notre règle, même envers ceux dont la haine est la plus amère. Nous ne voulons pas faire la guerre aux hommes, mais aux faux principes qui ont trompé, détourné de la voie du bien tant de cœurs honnêtes, et attiré la malédiction sur la société. Plus de dogmes menteurs, plus de ténébreux principes, plus d'institutions iniques. Que l'amour tente la victoire là où toutes les autres forces ont échoué ; et alors, par la grâce de Dieu, nous verrons des milliers de déserteurs quitter les lignes de l'ennemi et venir à nous en disant : « Nous irons avec vous, car Dieu est avec vous. » Nous verrons les cohortes ennemies s'évanouir comme un brouillard aux premiers feux du matin, et nous trouverons des frères dans nos ennemis de la veille. Alors nous pourrons dire que « les montagnes produisent la paix pour le peuple et les coteaux la justice. »

Cette terre qui gémit et qui pleure sera délivrée de son esclavage ; la verge de l'oppresseur sera brisée. L'intelligence de l'homme ne s'appliquera plus, sous prétexte de civilisation, à forger des fers pour enchaîner

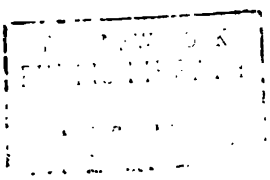
une partie de l'humanité. La lumière du jour pénétrera jusque dans ces lieux sombres où habite le mal, et ces innombrables milliers de filles des hommes, esclaves de la cruauté et de la luxure, se lèveront dans tous les pays à la voix du Libérateur.

Alors, plus de vertus creuses ni de crimes élégants. Personne ne pourra plus chercher son plaisir au détriment de son semblable, ni acheter des jouissances au prix du sang et des larmes de son prochain. Le royaume du Rédempteur apparaîtra dans toute sa majesté; il s'étendra jusqu'aux extrêmes limites de la création; partout où le péché a versé son poison, il répandra ses bénédictions. L'œuvre du Sauveur se manifestera dans la plénitude de sa puissance : « Toutes les nations le serviront, car il délivrera le pauvre qui crie et le malheureux qui n'a point d'aide. Il aura pitié du misérable et de l'indigent, et il sauvera la vie des pauvres; il les affranchira de l'oppression et de la violence, et leur sang aura du prix à ses yeux. »

VENI, DOMINE JESU!

DANS LA RETRAITE

Ellioth & Fry, photographes, Londres



Souvenirs

Dédié aux amis de la femme réunis à Paris,

le 14 juin 1900.

Au milieu des efforts qui se multiplient de nos jours pour faire prévaloir une plus haute moralité parmi les hommes, en particulier parmi les jeunes, et leur faire accepter un idéal élevé de pureté — tâche d'une urgence incontestable — il y a, je le crains, une tendance à oublier, ou tout au moins à négliger notre responsabilité envers les victimes directes et les plus à plaindre du mal social : les femmes et les jeunes filles qui font partie de ce qu'on appelle le rebut de la société.

Qu'il me soit permis de plaider leur cause une fois de plus. Incapable que je suis désormais de travailler pour elles d'une façon pratique, elles restent cependant toujours présentes à ma pensée. Il y a des souvenirs que rien ne peut effacer, des figures qui passent devant moi pendant mes veilles, des visages que je revois à travers les brumes du passé et qui semblent me supplier de faire entendre à nos actifs ouvriers, à nos nobles

réformateurs sociaux, leur cri d'appel : « Nous sommes encore dans les chaînes ; nous sommes encore dans les prisons de l'Etat, dans des cités assiégées, où l'atmosphère imprégnée de maladies et la privation de tout ce que le cœur et l'âme réclament, nous épuisent et nous étreignent, jusqu'à ce que, la dernière lueur d'espérance venant à s'éteindre, nous succombions. Cependant, nos oreilles ne perçoivent aucun bruit signalant l'arrivée d'une armée de secours, aucun joyeux galop de coursiers rapides portant nos sauveurs, aucun cri du veilleur de la tour annonçant que « la délivrance approche » ! Nous sommes ici, prisonnières, pendant que vous prêchez aux hommes la pureté et plus de virilité, aux femmes plus de courage, à tous plus d'amour pour l'humanité. Nous avez-vous oubliées ? »

Des maisons tolérées de Genève, de Paris, de Berlin, des bagnes et des prisons de tous les points du continent, ce cri monte vers « ceux qui ont des oreilles pour entendre ».

A la prochaine assemblée de notre Fédération abolitionniste qui va avoir lieu à Paris, ce cri sera-t-il entendu ou se perdra-t-il dans l'agitation de ces journées, au milieu de tant de questions dignes d'intérêt, de tant de plaidoyers en faveur d'innombrables bonnes causes ? Songera-t-on qu'à quelques pas de là, dans les rues avoisinantes, il y a des demeures peuplées de créatures humaines, *nos sœurs*, mises hors la loi, enserrées dans les filets et écrasées par les règlements d'une police arbitraire, esclaves et prisonnières que nul rayon de lumière ne visite, qu'aucune parole d'espérance ne vient consoler ?

L'égoïsme humain a fait de ces malheureuses un tel bloc, que même les meilleurs d'entre les hommes et les femmes sont portés à les regarder comme une portion spécialement dégradée de l'humanité, et à oublier qu'elles ne sont pas plus coupables que tant d'autres qui sont libres.

J'aimerais évoquer quelques souvenirs personnels. C'était en 1874, lors de mon premier voyage à Paris. Un soir que mon mari et moi nous nous rendions à l'une de nos réunions, en passant par une petite rue déserte du quartier de Belleville, nous vîmes soudain sortir de l'ombre une pauvre fille parée et peinte, une de celles que l'on nomme — ô cruelle ironie ! — « filles de joie ». Sous le fard et la toilette, on discernait sans peine les traces de l'esclavage et de la souffrance. Elle vint droit à moi, jeta ses bras autour de mon cou et, appuyant un instant sa joue contre la mienne, elle me dit à travers ses larmes, en m'appelant par mon nom : « Nous vous aimons, oh ! nous vous aimons ! » Avant que j'eusse pu lui répondre, elle s'était échappée et avait disparu dans l'obscurité de la rue.

Pareille à un météore, cette vision était sortie de la nuit et rentrée dans la nuit, ne laissant aucune trace derrière elle. Je n'ai jamais rien su d'elle. Où est cet esprit aujourd'hui ? Où est-il ? Je le demande à Dieu. Elle m'a dit qu'elle m'aimait, elle et ses compagnes d'infortune ; n'aurai-je jamais l'occasion de répondre à ses paroles d'affection ?

Des sentiments de sympathie à l'égard de ces malheureuses proscrites avaient été exprimés dans nos réunions. Quelques-unes d'entre elles avaient réussi à y

pénétrer, en dépit de la surveillance de la police, et peut-être avaient-elles lu quelque chose dans les journaux.

J'ai visité autrefois, dans mon propre pays, des maisons de débauche. Chez nous la loi, loin d'en interdire l'accès, favorise ces visites. Je me souviens qu'un jour j'étais assise dans une chambre en compagnie d'une vingtaine de nos malheureuses sœurs. La plupart se tenaient accroupies sur le plancher autour de moi, avec des expressions de lassitude et d'indifférence, quelques-unes de dureté, d'autres de curiosité enfantine. Je leur parlai — ne soyez pas surpris, amis qui lisez ces lignes — de la douceur du foyer, de la bénédiction qu'apporte l'amour d'un homme pur et chevaleresque, de la joie et de la gaieté que les petits enfants répandent dans la maison, du plaisir que l'on goûte, entourée ainsi, à s'occuper des plus humbles travaux du ménage, dans un intérieur où règne le véritable amour, et où l'union entre le mari et la femme devient de jour en jour plus profonde et plus sainte, à mesure que s'avance la vie. Y avait-il de la cruauté à leur parler ainsi ? on pourrait le croire. Mais l'effet produit prouva le contraire. Toutes les têtes autour de moi se baissèrent ; plus de dureté, plus d'indifférence dans les regards, mais des larmes qui coulaient sur des mains jointes, et des visages qui se cachaient sur les épaules des compagnes. La chambre semblait se remplir de soupirs et de sanglots ; c'était comme une plainte, la plainte d'âmes désespérées : « Trop tard, trop tard ! ce bonheur n'est pas pour nous. Autrefois nous avons fait ce rêve, mais maintenant c'est fini à jamais ! »

Je me laissai glisser à terre pour être plus près d'elles, à leur niveau, et je leur adressai des paroles que je ne me rappelle plus exactement, mais dont le sens était : « Courage, mes chéries, ne désespérez pas, je vous apporte de bonnes nouvelles. Vous êtes femmes, et la femme est toujours une belle chose. On vous a traînées dans la boue, mais vous n'en êtes pas moins encore des femmes. Dieu vous appelle, Il vous dit comme jadis à Sion : « Réveille-toi, réveille-toi, toi qui es assise dans la poussière, revêts ta parure de fête, lève-toi ! » Il se peut que le tableau que je vous ai décrit ne soit pas pour vous. Cependant, j'ose vous prédire quelque chose de bon, du bonheur même pour cette vie. Oui, je vous le dis, en vérité, vous pouvez devenir quelque chose de mieux encore qu'une heureuse épouse et une heureuse mère : vous pouvez aider à sauver vos semblables. Chacune de vous peut être l'amie et la servante de Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. « Une fracture bien guérie rend le membre plus fort. » Ramassez ces mêmes pierres qui vous ont fait trébucher et tomber, et servez-vous-en pour paver votre route vers le ciel. »

Shall we award
Less honour to the hull, which dogged
By storms, a mere wreck, waterlogged,
Masts by the board, her bulwarks gone
And stanchions going, yet bears on ;
Than to strong lifeboats built to save,
And triumph o'er the breaking wave * ?

* Rendrons-nous moins d'honneur au navire désemparé, battu de la tempête, pauvre coque faisant eau de toutes parts, avec ses mâts couchés sur le pont, ses bastingages emportés, ses épontilles menacées, et qui, malgré tout, tient bon, — qu'aux solides bateaux de sauvetage faits pour triompher des vagues en furie ?

Il n'est pas pour le navigateur de spectacle plus mélancolique, plus émouvant, que la vue d'une épave allant à la dérive. Mais que dire d'une épave humaine? Et cependant, ce navire perdu, abandonné, renferme quelquefois des trésors.

Jamais il ne me vint à l'esprit de parler à ces femmes de leurs fautes, de leur prêcher que « le salaire du péché, c'est la mort ». De quel droit, moi, pécheresse, aurais-je pu leur reprocher leurs péchés? Cela eût soulevé en elles un mouvement d'hostilité et de protestation. Elles se seraient dit : « Si vous aviez dû passer par où nous avons passé, si vous aviez été comme nous, livrée à vous-même, pauvre et délaissée, trahie, repoussée du pied par la société, peut-être ne seriez-vous pas beaucoup meilleure que nous. » Oh! je savais tout cela; et je savais que la vision de ce qu'elles auraient pu être avait éveillé dans chacun de ces pauvres cœurs une triste et douloureuse sensation de perte, de perte irréparable, en même temps qu'un sentiment aigu de honte et d'amers regrets en face de leur déchéance.

Et le sceau apposé sur de semblables messages était toujours le nom béni de Jésus-Christ, Notre Seigneur, l'Ami des pécheurs, le Sauveur des perdus, Celui qui a accueilli la femme pécheresse, — sœur de celles que les rapports de police qualifient de « prostituées habituelles », « filles perdues », « insoumises », « fléau social », — Celui qui a accepté ses pleurs, qui a souffert qu'elle lui baisât les pieds, Celui qui a prononcé cette parole : « Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu », le Bon Berger qui va à la

recherche de sa brebis égarée, à travers collines et vallées, par-dessus rochers et torrents, dans la solitude du désert; jusqu'à quand? — Est-ce jusqu'à ce qu'il constate que la pauvre créature errante refuse de se laisser sauver, qu'elle est trop folle, trop perverse, trop esclave du vice, et qu'alors il abandonne la poursuite et revienne sur ses pas? Non! Il est écrit: « JUSQU'A CE QU'IL L'AIT TROUVÉE ».

D'où vient que le divin Berger ne désespère jamais, comme nous le faisons si facilement, d'aucune âme perdue, ni de son humanité déchue? Pour moi, la réponse est simple : *à cause de sa foi.* Il avait foi en Dieu, le Père, foi aussi dans la nature humaine, création de Dieu. Il voit ce qui nous échappe, la faible étincelle qui brille encore dans l'âme de la plus misérable créature, et qui peut être transformée en une flamme ardente sous le souffle de l'Esprit divin.

Afin de suivre nos brebis perdues, sans jamais nous lasser, *jusqu'à ce que nous les ayons trouvées,* il faut que nous possédions, au moins en quelque mesure, la foi du Fils de Dieu, sa foi dans la puissance créatrice du Père, qui crée et recrée sans cesse, sa foi dans la résurrection possible de toute âme, fût-elle morte en apparence.

Parmi celles que nous appelons des « femmes perdues », j'en ai connu qui étaient de meilleurs instruments de sauvetage pour leurs sœurs, que de vraies chrétiennes qui ne se sont jamais écartées des sentiers de la vertu. Il y en a, sinon un grand nombre, du moins quelques-unes dont le zèle et l'esprit de sacrifice ont excité notre admiration. Elles sont guidées par l'expé-

rience de leur passé; et lorsqu'elles ont une fois accepté cette tâche, elles s'élèvent à une hauteur, je devrais dire plutôt, elles s'abaissent à une profondeur d'abnégation qui touche de près au plus haut idéal de la sainteté.

« Nous sommes de pauvres créatures, me disait l'une d'entre elles, nous avons fait le mal, nous ne sommes plus bonnes à grand'chose; mais nous pouvons au moins aider à retirer de la boue quelques-unes de nos compagnes de péché. » Et elles ont réussi à retirer de la boue ces diamants perdus, piétinés dans la poussière; elles ont fouillé les balayures, les rebuts de la société, et elles en ont extrait des trésors qui, une fois purifiés — ainsi que nous avons tous besoin de l'être — sont devenus « comme les étoiles qui brillent à perpétuité ».

Comme je sortais une fois d'une maison mal famée, la tenancière s'avança pour m'ouvrir la porte. Elle me retint et me dit : « Pardon, madame, voudriez-vous me rendre un service? Il y a ici une jeune fille; pourriez-vous la prendre chez vous, ou lui trouver une place? Elle n'est pas faite pour cette vie-là, elle ne s'y fera jamais. Elle pleure toutes les larmes de ses yeux. Je crois qu'elle mourra de chagrin. Il faut que la pauvre enfant sorte d'ici. »

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais un reste de bonté maternelle jusque chez une tenancière de ces antres du vice. En lui répondant, je ne pus m'empêcher de dire : « Vous avez l'air d'avoir du cœur pour vos pensionnaires; comment pouvez-vous continuer à faire ce métier? » — « Que voulez-vous, madame, je fais ce que je peux pour elles, pauvres filles;

c'est très triste, mais, voyez-vous, c'est une nécessité ; les messieurs qui viennent ici me le disent tous. »

A l'époque où nous habitions Liverpool, j'eus quelquefois l'occasion de visiter un des grands hôpitaux de la ville, un bâtiment à l'aspect morne et triste. Dans une salle spéciale, on voyait une double rangée de lits occupés par de toutes jeunes filles, à l'exception d'un seul, placé dans un coin, à l'écart, et où était couchée une malade plus âgée. J'avais lu et adressé quelques paroles d'espérance à toutes celles qui avaient bien voulu m'écouter. Pour quitter la salle, il me fallait passer près du lit de la malade qui se mourait. Tout son corps était ravagé par la terrible maladie, et son visage exprimait le désespoir. Je jugeai à tort qu'elle devait être tout à fait endurcie, et j'allais passer sans m'arrêter, lorsqu'elle étendit la main et saisit un pli de ma robe, avec la suprême énergie d'une personne qui se noie. Elle ne voulait plus me lâcher. Je fus forcée de m'approcher d'elle, en dépit de tout ce qui aurait pu me repousser. Elle était horriblement défigurée. Elle paraissait avoir une cinquantaine d'années. Son passé était accablant. Elle avait exploité et opprimé bien des jeunes filles comme celles qui étaient là, dans cette salle. Elle murmura d'une voix rauque : « Dites-moi, oh ! dites, n'y a-t-il plus d'espoir pour moi ? Je puis tout supporter, même le pire. Mais, oh ! dites, y a-t-il encore de l'espoir pour moi ? » Je n'ai pas besoin de dire quelle fut ma réponse. Peut-être mes larmes lui en dirent-elles plus long que mes paroles : « Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux

extrémités de la terre ! » Fixez votre regard sur Lui, ne détachez pas vos yeux de Lui jusqu'à votre dernier souffle. Oui, il y a de l'espoir pour vous. » De ses lèvres s'échappa un soupir, ou plutôt un gémissement : « Sauve-moi, ô mon Dieu ! » Et je la quittai. Quelques heures après, elle expirait.

Quoi d'étonnant à ce que de pareils souvenirs viennent me hanter la nuit, et qu'une ardente prière monte de mon cœur vers le Dieu d'amour, pour qu'Il adresse à la conscience de nos « apôtres de la pureté », de nos champions d'une « moralité supérieure », un appel brûlant auquel ils ne puissent se dérober et qui les contraigne de chercher un moyen direct de délivrer ces captives et de briser leurs chaînes ! Et si ces travailleurs pensent que ce n'est pas là la tâche qui leur incombe, qu'ils ne sont pas aptes à la remplir ou ne s'y sentent pas appelés, je demande alors à Dieu qu'Il veuille susciter une armée de secours, une brigade d' « enfants perdus », du milieu des humbles, des ignorants, des pauvres, de ceux qui ne visent pas à briller, ou qui ne sont pas « tellement occupés » par les bonnes œuvres qu'ils ne puissent se détourner pour relever les blessés et emporter les morts. Et Dieu veuille que cette armée de secours combatte, dans cette humble mais sainte guerre, avec le courage indomptable, l'endurance et l'esprit de sacrifice dont l'exemple nous est donné aujourd'hui sur un autre champ de bataille* !

On objectera sans doute, comme on le fait souvent :

* Allusion à la guerre du Transvaal.

« Le travail de sauvetage est si décourageant, si désespérant ! Il vaut beaucoup mieux agir sur l'opinion publique, relever le sens moral chez les hommes, faire l'éducation des jeunes sur les questions de justice et de pureté, frapper à la racine du mal et s'attaquer aux causes de la prostitution. Ce que vous recommandez, c'est le travail des ambulances, c'est simplement ramasser et soigner les blessés. Ne vaut-il pas cent fois mieux abolir la guerre, qui rend le travail des ambulances nécessaire ? » Tout cela est vrai, et j'ai moi-même maintes fois défendu ce point de vue. Toutefois, pendant que nous sommes encore en pleine bataille, pouvons-nous négliger nos blessés et les laisser mourir ? Je vous le demande au nom de la pitié. — « Il fallait faire ceci, mais sans négliger cela. »

En outre, toutes les femmes sont solidaires. Le niveau moral de l'opinion publique ne saurait s'élever à plus de justice envers la femme ni concevoir l'égalité des deux sexes dans tous les domaines, tant que l'on verra se perpétuer la dégradation odieuse, systématique et officiellement sanctionnée d'une catégorie de femmes.

« Souvenez-vous de ceux qui sont dans les chaînes, comme si vous étiez aussi dans les chaînes. »

Même si nous manquons de cette sympathie qui nous fait sentir les chaînes qui retiennent nos sœurs en esclavage comme si elles pesaient sur nous-mêmes, nous ne pouvons échapper au fait de la solidarité qui lie toutes les femmes entre elles. Aussi longtemps qu'il y aura parmi nous des esclaves, nous ne serons pas complètement et véritablement libres ; nous serons sans

cesse entravées dans nos efforts pour conquérir la place et l'influence auxquelles nous avons droit, par le poids mort de « cette chose maudite » qui est au milieu de nous.

(Extrait du *Storm-Bell.*)

Les hommes de demain

Un célèbre homme d'Etat espagnol, Senor Emilio Castelar *, publia, il y a une trentaine d'années, un manifeste dans lequel il exposait les doctrines et les principes de ce qu'il estimait être le vrai républicanisme. Il affirmait qu'une démocratie ne saurait réaliser aucune réforme durable ni aucun progrès sérieux, à moins de conserver le respect des meilleurs éléments de la vie nationale : son histoire, sa foi religieuse et ses plus nobles traditions. En conséquence, il conjurait les libéraux d'Espagne — une minorité impatiente de transformer l'état de choses existant — de renoncer à leur attitude de conspirateurs, d'éviter toute violence et de poursuivre les réformes par une action légale organisée, de manière à faire leur propre éducation, en même temps que celle de leurs compatriotes, en vue d'un meilleur gouvernement et d'une vie nationale plus active.

* Castelar donna son adhésion personnelle à notre croisade abolitionniste, en 1877, et un de ses amis, Senor Zorilla, assista à notre premier congrès, à Genève.

Ses discours et ses actes lui valurent, à lui et au petit groupe de ses amis, le titre de : *Los hombres de manana* (les hommes de demain).

Pour le salut de notre patrie, et, je puis bien le dire, pour celui du monde entier, il faut qu'il se lève du milieu de nous des hommes et des femmes de demain, et que sur toutes nos tours, il y ait en plus grand nombre des sentinelles qui « guettent le matin » et se tiennent prêtes à répondre, d'une voix claire et sonore, au cri de leurs frères : « Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? »

Au milieu du bruit et de l'agitation de notre vie politique et sociale, ces hommes et ces femmes de demain exerceront un pouvoir actif, quoique souvent silencieux ; ils ne constitueront pas seulement le parti du vrai progrès, mais ils seront aussi les vrais conservateurs, les gardiens vigilants de principes sacrés continuellement mis en péril.

Ce n'est pas assez d'avoir les yeux ouverts sur le présent, il est urgent que quelques-uns d'entre nous regardent en avant. Il nous faut des Voyants, aussi bien que des ouvriers. L'histoire montre combien nous en avons besoin, et quelle longue suite de maux ont été infligés inutilement à l'humanité, faute de tels Voyants. Cette lacune est surtout sensible dans la vie morale et politique des peuples. Un de nos hommes d'Etat de la première moitié du dix-neuvième siècle, parlant d'une injustice à laquelle il voulait porter remède, disait : « Nous ne savions pas, nous ignorions ; ce n'est que maintenant que nous comprenons, que nous commençons à voir. »

Il y a une profonde tristesse dans un tel aveu, tout humble et sincère qu'il soit. Il évoque dans nos esprits les paroles du Christ, pleurant sur la ville sainte : « Jérusalem, Jérusalem, si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant, elles sont cachées à tes yeux. »

Il convient de nous demander sincèrement devant Dieu, jusqu'à quel point une pareille ignorance doit être jugée coupable. Il faut nous dire aussi que ce péché d'ignorance, partagé par des milliers de nos semblables et dont nos prédécesseurs portent la principale responsabilité, n'en est pas moins un péché qui exige repentance et expiation.

Daniel était un grand patriote et un politique avisé. Il fit cette confession : « Nous et nos pères avons péché ; » et, prophète et grand-prêtre, il plaida devant Dieu comme si lui-même portait seul sur ses épaules les péchés passés et présents de toute la nation.

Il est impossible à tout chrétien patriote de contempler l'avenir de la race anglaise, même son avenir très prochain, sans ressentir quelque appréhension. L'horizon politique de toute l'Europe, aussi bien que du monde, paraît chargé de nuages, précurseurs d'un orage prochain. « Le matin vient, et *la nuit aussi.* »

Pendant quelque temps encore, nous verrons les ombres de la nuit s'épaissir et l'obscurité s'accroître, avant que ne retentisse le cri joyeux : « Voici le matin ! Voici le règne de Dieu et de son Christ ! »

Dieu veuille que des esprits enseignés d'En Haut se lèvent de nouveau parmi nous, non pas ici et là seule-

ment, mais en grand nombre, comme les étoiles qui apparaissent au firmament à mesure que les ombres du soir s'enfoncent dans la nuit ! Dieu tient en réserve de ces esprits-là, j'en ai l'assurance. Ils se lèvent, les Voyants des derniers jours ! Ils se trouvent et ils se trouveront de plus en plus parmi ceux qui vivent dans la retraite et le silence, tout près de Dieu, et pour qui le Christ Sauveur est un Ami, dans le sens le plus tendrement humain de ce mot.

(*Storm-Bell*, avril 1898.)

Quelques-uns de mes maîtres

Outre les principes de justice que je puisai dans nos chartes anglaises, je me souviens avec gratitude de ce que m'apprirent dans ma jeunesse, sur le droit constitutionnel et la liberté individuelle, des écrivains tels que : lord Coke, sir Edward Creasy, De Lolme, de Tocqueville, Humboldt*, Mittermeier et Lieber. Ces trois derniers étaient Allemands, et peut-être ont-ils, mieux que tous les autres, établi avec une rigoureuse précision les principes relatifs aux limites de l'intervention de l'Etat, aux droits et aux responsabilités de l'individu, principes directement opposés au culte de l'étatisme et au socialisme impérialiste si fort en honneur actuellement en Allemagne. La publication récente, à New-York, d'un ouvrage sur Francis Lieber**, m'a amenée à consulter à nouveau la vie et les écrits de ces hommes et de quelques autres, que j'ose appeler mes « maîtres en politique ».

Au commencement du siècle dernier, le militarisme

* Baron de Humboldt, frère du grand Humboldt, l'auteur du *Cosmos*.
** *Francis Lieber, His Life and Political Philosophy.*

de Napoléon et la tyrannie encore plus dure de la Sainte-Alliance, avaient presque entièrement étouffé la liberté en Europe. La torpeur qui paralysa les esprits à la suite de la répression sommaire de tout mouvement libéral et progressiste, ne fut nulle part plus sensible qu'en Prusse, la patrie de Francis Lieber. Né en 1800, l'histoire de sa jeunesse est une succession d'espoirs déçus et d'illusions détruites. Il combattit contre Napoléon à Waterloo, mais, à son retour au pays natal, il fut mis en prison. Convaincu qu'il ne pouvait espérer jouir de la liberté en Prusse, il s'enfuit en Grèce, dans l'intention d'aider les Grecs révoltés à conquérir leur indépendance. De même que lord Byron, il partit pour porter secours à une nation qui, bien que déchue, conservait le prestige d'un noble et glorieux passé. Mais les hommes qu'il rencontra en Grèce ne ressemblaient point aux hommes de Plutarque ; c'étaient les représentants d'une race dégénérée ; ils avaient perdu toute fierté. Attristé et découragé, Lieber quitta le sol grec et se rendit à Rome où il fit la connaissance du grand Niebuhr, en devenant le précepteur de son fils. Rentré en Prusse, il fut derechef emprisonné. Enfin, en 1826, il renonça à vivre dans son pays natal.

Ce fut à cette époque qu'il visita l'Angleterre, et il est réconfortant de constater l'admiration sans bornes que lui inspirèrent nos institutions politiques. Devenu citoyen des Etats-Unis, où il passa le reste de sa vie, il écrit :

Nous appartenons à la race anglo-saxonne, à la race qui représente dans le monde les principes de liberté, parce

que, partout où elle se porte, on voit s'établir et se propager des institutions libérales, une loi égale pour tous, avec tous les droits et l'expansion de vie qui en sont la conséquence. Nous appartenons à la race dont la tâche principale, entre tant d'autres également nobles et sacrées, est sans contredit d'implanter et de développer les libertés civiles au sein des vastes régions, des continents et des îles qui couvrent la terre.

Les huit premières années de la vie de Lieber en Amérique furent des années de lutte. Il débuta comme maître de natation et comme éditeur d'une encyclopédie. On lui offrit ensuite une place de professeur dans la Caroline du Sud ; il l'accepta pour des raisons pécuniaires, bien qu'il n'eût aucune envie de se fixer dans un pays où régnait l'esclavage. Après vingt ans de cet exil, il fut nommé professeur au collège de Columbia, à New-York, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1872. M. Hardey, l'auteur de sa biographie, dit de lui : « Il affirmait que la politique et l'histoire sont une et indivisible ; sa maxime favorite était : Pas de droit sans devoirs, pas de devoir sans droits. » Et il sut conformer sa vie à cet idéal....

Sur la question du *self-government*, Lieber s'exprime ainsi :

Certes, nous pourrions considérer le *self-government* en Angleterre et en Amérique comme une tache d'huile sur la surface de l'eau, s'il ne consistait qu'en l'institution d'un Parlement, comme en Angleterre, ou d'un Congrès et d'une Législature d'Etat, comme en Amérique. Pour que le *self-government* exerce une action pénétrante dans tout le pays,

il faut qu'il soit institué dans chaque cercle ou district ; on doit laisser à l'administration locale tout ce qui peut lui être abandonné sans inconvénient pour l'intérêt général.

Le grand historien allemand Niebuhr, l'ami de Lieber, était un homme d'action et de sens pratique. Il passa une partie de sa vie en Angleterre, occupé à d'importants travaux pour le compte de son gouvernement. Il fit paraître à cette époque un ouvrage sur l'*Administration intérieure de la Grande-Bretagne*, dans l'espoir de décider les autorités de son pays à réorganiser l'Etat sur de meilleures bases. On lit dans cet ouvrage : « Les libertés anglaises résident au moins autant dans l'application locale du *self-government* que dans le pouvoir du Parlement lui-même. »

Toutefois, la tyrannie excelle à s'insinuer partout, quel que soit le régime ou la forme du gouvernement. Des événements récents illustrent ce fait d'une manière frappante. Sous le nom de démocratie ou de république, les traditions d'une oligarchie corrompue ou d'un despotisme militaire fortement centralisé peuvent croître et s'imposer sans qu'on y prenne garde ; et cela d'autant plus facilement que les habitants du pays où ce poison s'est infiltré sont des gens simples, aux mœurs pastorales, qui ne désirent autre chose que de cultiver en paix leurs terres, de chasser le gibier et de manger leur pain quotidien....

Un sage grec remarquait jadis que les oligarchies les plus fortes sont celles qui ont une base démocratique. Le nom révéré de République est tout aussi exposé à être traîné dans la boue que celui de n'importe quelle

autre forme de gouvernement. De simples noms ont, à certaines époques, le pouvoir de tromper et d'égarer non seulement les individus, mais encore les nations, et même parfois tout un continent. Jamais il ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui de se prémunir contre des conclusions et des actes déterminés par le sens attaché à un nom ou à un mot qui s'est cristallisé dans l'esprit, et qui peut recouvrir un principe absolument contraire à celui qu'il exprimait à l'origine. Il arrive d'ailleurs que ces noms et ces mots se modifient et se transforment avec la même rapidité que nos cartes géographiques destinées à figurer le développement ou le déclin plus ou moins accéléré des groupements humains.

L'Angleterre et la France ont l'avantage de posséder l'une et l'autre une Déclaration de principes reconnue de tous, d'après laquelle toute tentative réactionnaire ou révolutionnaire peut être jugée et condamnée. L'immortelle *Déclaration des Droits de l'Homme*, proclamée en France après la Révolution de 1789, est identique en principe et dans tous ses détails à nos chartes anglaises, bien que postérieure de plusieurs siècles. Ces deux nations, si différentes à bien des égards, ont cela de commun — et c'est une grande force pour chacune d'elles — qu'elles ont, en tout temps, la faculté de recourir à ces monuments des vrais principes directeurs de la vie nationale; de telle sorte que l'enseignement et les préceptes qui y sont contenus ne peuvent être impunément violés par des ministres corrompus ou d'ambitieux politiciens.

Quand un peuple ne possède pas cette garantie d'une

Déclaration de principes nettement formulée, peu importe le nom du gouvernement qu'il s'est donné, empire, république ou oligarchie, il risque de tomber sous l'influence démoralisante et tyrannique d'un individu, d'une clique opulente, ou d'une dictature militaire. Alors, se voyant lésé, et reconnaissant qu'il subit un régime intolérable, le peuple finit par se rendre compte qu'il lui manque une Grande Charte, une Déclaration des Droits solennellement acceptée, à laquelle il puisse en appeler.

J'estime qu'on accorde de nos jours trop d'importance aux noms par lesquels on désigne les différents gouvernements de l'Europe et du monde. Seuls les principes sur lesquels repose la forme extérieure du gouvernement sont d'une importance capitale, et chaque nation doit être jugée selon qu'elle les observe ou les transgresse.

(*Storm-Bell*, avril 1900.)

William Lloyd Garrison

Ai-je le droit de compter William Lloyd Garrison au nombre de mes compagnons de lutte, lui qui me précéda de si loin dans la grande tâche de sa vie, et qui, son puissant labeur achevé et son but atteint, quitta cette terre alors que nous commencions à peine à affronter les premiers feux du combat sous l'ardeur du jour ?

Quoi qu'il en soit, nous nous sommes rencontrés et entretenus ensemble ; et longtemps avant de le connaître personnellement, son exemple m'avait inspirée et encouragée, car j'avais suivi dès ma jeunesse la marche du grand mouvement antiesclavagiste dont il était à la fois l'âme et le chef. Ce mouvement est une page de l'histoire du monde trop oubliée, me semble-t-il, de ce côté de l'Atlantique. Le nom même de celui qui en fut le héros est à peu près inconnu de la présente génération dans la plupart des Etats de l'Europe.

Quelle histoire merveilleuse cependant que celle de l'affranchissement de quatre millions d'esclaves noirs,

obtenu surtout grâce à l'indomptable fermeté de principes qui caractérisait cet homme remarquable ! Les débuts du mouvement furent modestes et difficiles, comme ceux de toutes les grandes causes que nous retracent les annales de l'humanité. Garrison fut obligé d'imprimer et de distribuer lui-même son journal, *Le Libérateur*, qui a immortalisé son nom.

> In a small chamber, friendless and unseen,
> Toiled o'er his types one poor, unlearned young man;
> The place was dark, unfurnitured and mean,
> Yet there the freedom of a race began *.

Dans cette simple et brève notice, je ne puis rappeler que le souvenir particulièrement cher des paroles qu'il nous adressa et des lettres qu'il nous écrivit de temps à autre.

Dès 1871, deux ans après la publication de notre Manifeste, Garrison envoya une lettre à la *New-York Tribune*, dans laquelle, après avoir décrit brièvement la législation que nous dénoncions, il s'exprimait comme suit :

Des associations nationales et locales travaillent à l'abrogation de ces lois, avec un zèle et une énergie qui rappellent la campagne dirigée contre l'esclavage dans les colonies britanniques, et celle qui visait la loi sur les blés. Les femmes anglaises ont pris la tête du mouvement, comme elles le firent jadis pour d'autres causes justes, sans se

* Dans une petite chambre, seul et ignoré, un pauvre jeune homme, peu savant, était penché laborieusement sur ses caractères d'imprimerie ; la chambre était sombre, nue et misérable ; cependant c'est là que naquit la liberté d'une race.

soucier des railleries ni des calomnies auxquelles elles sont en butte. Je désire rendre à ces femmes un hommage public, regrettant de ne pouvoir trouver des mots qui expriment suffisamment mon admiration pour le courage moral qu'elles ont déployé, l'intelligence et la force d'âme qui ont marqué leur entrée en campagne, les facultés maîtresses dont elles ont fait preuve dans l'exposé de leurs thèses, et la dignité de leur attitude en face des plus viles provocations. Elles auront contribué à rendre ce siècle illustre, et elles méritent la reconnaissance de l'humanité. Si elles avaient été représentées au Parlement, une loi aussi infâme n'aurait jamais pu être proposée ni votée. Depuis trop longtemps, en tous pays, les femmes ont été sous la dépendance de l'homme comme l'argile sous la main du potier, dépouillées de leurs droits inaliénables, traitées en inférieures dans tous les domaines de la vie, et assujetties à toutes sortes de contraintes légales. La détermination irrévocable de ces abolitionnistes est de n'accepter aucun compromis; et le gouvernement est averti que la présente agitation, déjà si formidable, est une marée qui monte rapidement et qui ira toujours grossissant, jusqu'à ce que le système de la prostitution réglementée ait été balayé et que la loi du pays parle le langage dicté par la conscience nationale....

A notre retour du congrès de Genève, en 1877, nous trouvâmes Garrison se préparant à rentrer en Amérique. C'était une dernière visite à ses amis d'Angleterre, car il ne devait plus revenir dans notre pays. Il s'embarqua à Liverpool, où nous demeurions alors. Nous organisâmes à son intention, dans notre maison, une réunion d'adieu, au cours de laquelle on lui présenta une Adresse portant la signature d'un grand nombre de ses admirateurs et amis. Cette soirée est restée

gravée dans ma mémoire d'une manière ineffaçable. Lorsqu'il franchit la porte de notre demeure, où mon mari et moi l'attendions pour lui souhaiter la bienvenue, il s'arrêta un instant sur le seuil et nous salua par ces paroles : « Que la paix soit sur cette maison et sur tous ceux qui y habitent ! » Cela fut dit simplement, comme l'expression naturelle et spontanée de ses sentiments, sans le moindre ton protecteur ni aucune affectation de supériorité bienveillante ; ses paroles et toute sa manière d'être étaient empreintes de la plus parfaite simplicité. Le langage de l'Ecriture sainte lui était si familier, que lorsqu'il parlait de la grande lutte pour la justice contre l'iniquité, il y avait constamment recours comme à l'expression la plus directe et la plus fidèle de sa pensée.

C'est un fait à remarquer que dans les grands conflits d'ordre moral, des hommes d'opinions et de croyances diverses aiment à faire usage des paroles prononcées par les prophètes de l'ancien temps et par Jésus-Christ lui-même ; ils sentent instinctivement que cette forme de langage est la plus apte à exprimer les mouvements profonds du cœur humain et à dépeindre la violence de la lutte qui éclate entre les forces opposées, chaque fois que le bien et le mal sont aux prises dans une rencontre décisive.

Lors de cette visite d'adieu de Garrison, nous fûmes frappés de son extrême sensibilité et de son apparence délicate. Il n'avait rien de ces rudes et robustes lutteurs comme il s'en est levé quelquefois pour renverser les forteresses du mal. C'était un sensitif et un nerveux. Il paraissait ému et troublé à la seule idée d'avoir à

adresser la parole aux amis rassemblés dans notre salon, et sa main tremblait légèrement en recevant l'Adresse qui lui fut présentée. Et cependant c'était ce même homme qui, pendant des années, avait affronté la haine et la fureur des foules, qui avait été traîné dans les rues de Boston, une corde au cou, poussé, bousculé, accablé de malédictions et de menaces, tandis qu'il marchait, calme et ferme, au-devant de ce qui semblait devoir se terminer par un odieux lynchage; scène que sa jeune femme, animée du même esprit que lui, suivait du haut d'une fenêtre, criant à la foule : « Mon mari ne reniera pas ses principes, il ne les reniera jamais ! »

C'est ainsi que Dieu se plaît parfois à choisir ses instruments de combat : doux, sympathiques, sensibles au point d'être souvent saisis d'un tremblement nerveux en présence des forces brutales et diaboliques, mais toujours résolus à ne rien céder à l'ennemi; capables de ressentir les plus tendres émotions du cœur bumain; aussi forts que l'airain dans leur attachement aux principes; « fidèles jusqu'à la mort » à travers toutes les épreuves et les persécutions....

« La vérité que nous proclamons, disait Garrison, est impalpable, et cependant réelle; la force brutale ne peut rien contre elle; on ne la transperce pas avec un poignard, on ne l'achète pas avec de l'or. »

La vérité ne peut pas non plus être réduite au silence par les insultes et les calomnies, par des raisonnements opportunistes ou des discours violents; elle survit à la mort elle-même, alors que nos voix ne peuvent plus se faire entendre....

J'ai souvent réfléchi et je demeure fidèle aux paroles suivantes de Garrison : « Notre devoir est de ne laisser ni trève ni repos aux défenseurs de l'esclavage, de remettre sans cesse sous leurs yeux la liste de leurs pêchés, et de leur démontrer la folie de leurs crimes. » A la suite d'un de ces discours enflammés, comme quelqu'un faisait allusion devant lui aux qualités merveilleuses de sa voix, il dit : « Je voudrais que ma voix eût des accents capables de réveiller les morts et de faire bondir de leur piédestal chacune des statues de ce hall. »

(*Storm-Bell*, mai 1899.)

Lux e tenebris

Saul Solomon fut premier ministre de la colonie du Cap. Il mit à exécution différentes réformes pratiques ; il se montra toujours le protecteur des faibles et l'ami, dans le sens le plus vrai de ce mot, de la population indigène du sud de l'Afrique qui, en retour, lui témoignait sa sympathie et sa confiance.

Son nom révèle une origine juive et remet en mémoire des souvenirs de royauté et de sagesse. Dans un de ses poèmes, Whittier trace le portrait d'un sénateur américain des premiers temps de la République des Etats-Unis. « Certains électeurs, dit-il, ont envoyé au Sénat la sagesse et la grâce, en la personne d'Abraham Davenport. » Parmi les premiers ministres et les gouverneurs de nos diverses colonies dotées du *self-government*, aucun n'a mieux représenté « la sagesse et la grâce » que Saul Solomon.

Mes souvenirs personnels à son sujet sont peu nombreux, mais ils sont demeurés très nets. J'entrai en correspondance avec lui à l'époque où il combattait

l'introduction dans la colonie du Cap du système de la réglementation, qui fut plus ou moins secrètement imposé à la population indigène dans plusieurs des possessions britanniques et dans leurs dépendances, avant et après l'année 1869, date à laquelle ce système entra en pleine vigueur en Angleterre.

Du commencement à la fin, Saul Solomon fut un adversaire déterminé de cette iniquité ; il en souffrait dans son âme et il la plaçait au rang des plus cruelles injustices et des pires tyrannies que les temps modernes aient inventées. Les lettres que nous recevions de lui n'avaient rien de ce ton sec et formel, habituel aux hommes d'Etat et aux fonctionnaires ; on y sentait le cœur de l'homme et quelque chose du haut idéal et de la pureté austère du serviteur de Dieu. C'était en effet un chrétien dans l'acception la plus profonde et la plus vraie du mot. Il alliait à un sentiment inflexible de la justice et du devoir une extrême sensibilité de cœur et un grand fonds de bienveillance.

Sa santé délicate et des souffrances continuelles lui avaient fait désirer d'être déchargé des graves responsabilités attachées à son poste, longtemps avant qu'il ne fût autorisé à se retirer....

Vers la fin de sa carrière publique, il vint en Angleterre. Nous reçûmes, mon mari et moi, une cordiale invitation à l'aller voir à son hôtel, à Londres. Cette entrevue nous émut profondément et nous remplit le cœur de pitié, d'étonnement et d'admiration. Mes lecteurs seront surpris d'apprendre, comme nous le fûmes nous-mêmes en le voyant pour la première fois, que cet éminent homme d'Etat était un nain, un des plus petits

nains que j'aie jamais vus. Il nous sembla qu'un enfant venait d'entrer dans la chambre pour nous saluer. Le contraste était étrange et pénible entre ce corps minuscule et le visage mûri par l'âge, dont l'expression disait les souffrances physiques et morales longuement et patiemment endurées, en dépit du sourire, doux comme un rayon de soleil, qui l'éclairait par moments.

Il était accompagné comme toujours par son fidèle domestique, un type superbe de Zoulou, aussi souple dans ses mouvements qu'une panthère, la peau de ce ton chaud et riche de terre cuite particulier à sa race, le port gracieux d'une statue grecque, et, ce qui plaisait plus que tout le reste, une physionomie intelligente, pleine de bonté et de vivacité. Il était tendrement attaché à son maître, et aussi au Maître des maîtres, car il était chrétien. Il aida doucement M. Solomon à s'asseoir sur un siège bas, puis il quitta la chambre.

Notre entretien ne porta pas uniquement sur notre œuvre abolitionniste, dont il était, comme je l'ai dit plus haut, un des fermes soutiens dans nos colonies ; nous parlâmes encore de beaucoup d'autres choses graves et importantes. Le vif intérêt que nous prenions à sa conversation nous fit bientôt oublier la singularité de son apparence. Nous reconnûmes en lui un homme d'Etat avisé et de grande expérience, doué d'une intelligence pénétrante, d'un jugement sûr, et, par-dessus tout, d'une réelle grandeur d'âme. Cette heure de causerie nous laissa une forte impression d'élévation morale et spirituelle, d'humilité profonde et de sublime énergie. On sentait aussi son grand amour pour tous les hommes, sans distinction de nationalité ni de race.

Jamais je n'ai réalisé plus vivement qu'en cette circonstance le triomphe de l'intelligence et de l'âme sur le corps. Nous nous sentions pressés de rendre gloire à Dieu pour « ses œuvres merveilleuses pour (et par) les enfants des hommes. »

M. Solomon nous montra un billet qu'il venait de recevoir de M. Gladstone pour lui demander une entrevue. L'heure du rendez-vous était arrivée. Le fidèle Zoulou vint annoncer que la voiture attendait à la porte. Je dus me baisser pour saisir la petite main qui m'était tendue, et j'eus de la peine à ne pas la couvrir de mes larmes. Il comprit mon émotion et il y répondit par un regard plein de reconnaissance et d'un pathétique que je n'oublierai jamais. Son domestique le prit dans ses bras et le descendit au bas des escaliers, comme il eût porté un petit enfant. Il le déposa doucement dans la voiture et prit place à ses côtés. Le premier ministre du Cap tourna vers nous son visage triste et nous sourit en signe d'adieu, puis la voiture s'éloigna.

Nous apprîmes qu'il avait eu un long entretien avec M. Gladstone. Ces deux hommes devaient avoir beaucoup de choses en commun. M. Solomon mourut peu d'années après.

Dans une lettre publiée en 1871 et qui fut largement répandue dans la colonie du Cap, M. Solomon faisait ressortir en ces termes un des plus funestes effets de la loi instituant la réglementation :

Après avoir été démoralisée par le spectacle de l'injustice faite à une classe de parias et par un système

d'espionnage policier, la communauté est prête à examiner et à adopter des mesures qu'elle eût auparavant repoussées avec horreur.

Les avantages du système, ajoutait-il, ne sont pas seulement douteux, ils n'existent pas ; par conséquent la loi doit être rapportée. C'est une loi essentiellement et fatalement trompeuse. Elle prétend faire ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme ni d'aucun parlement de faire : séparer le péché de la souffrance. Les hommes sont conduits à penser qu'ils peuvent impunément et sans aucun frein se livrer à leurs passions, étant désormais assurés par un Acte du Parlement qu'ils seront à l'abri des conséquences. En outre, l'exemple des pays où la réglementation est depuis longtemps établie, prouve que ce système engendre et développe parallèlement une prostitution clandestine qui échappe à tout contrôle. Il rend, pour ainsi dire, la prostitution respectable, en lui donnant l'apparence de jouir de la protection et du patronage de l'Etat.

En ce qui concerne les malheureuses femmes qui tombent sous son application, le système s'est montré inefficace, pernicieux et dégradant. Il n'en a réformé aucune ; il n'en a pas détourné une seule d'entrer dans une voie d'inconduite ; tandis qu'il en a entraîné dans le vice un grand nombre qui jusque-là avaient mené une vie honnête.

Le 17 janvier 1871, une grande réunion publique eut lieu dans la ville du Cap pour demander le rappel des Actes. M. Solomon fut un des principaux orateurs. Le *Cape Argus*, rendant compte de ce meeting, disait :

Pour la première fois on voyait réunis sur l'estrade des pasteurs de toutes les Eglises et de toutes les dénominations, des juifs et des chrétiens, des catholiques et des protestants, des Anglais et des Hollandais, des ritualistes et des dissidents. Non moins remarquable était l'auditoire par

la variété et la diversité de sa composition. On y voyait des représentants des classes élevées de la société à côté d'ouvriers manuels, ceux-ci sentant parfaitement que la question soulevée les concernait spécialement, eux et leurs enfants. Il y avait aussi des officiers de l'armée et de la marine, ainsi que de simples citoyens. Les discours, du commencement à la fin, furent excellents et pleins de tact. Bien qu'ils ne laissassent dans l'ombre aucune des réalités douloureuses et terribles que comportait nécessairement une discussion de ce genre, il n'échappa aux orateurs aucune parole de nature à froisser le plus délicat des critiques.

En 1871, une association abolitionniste fut fondée au Cap, grâce principalement aux efforts de M. Saul Solomon. Un des premiers adhérents fut le Dr Gordon Stewart, chirurgien éminent de Rondebosh, membre du Comité colonial de santé. Il écrivit à M. Solomon : « Je vous souhaite tout le succès possible dans votre croisade philanthropique contre ces Actes monstrueux et répugnants. Il n'y a pas à essayer de les modifier, ils sont de tous points mauvais.... »

En 1872, M. Solomon fit passer au Parlement du Cap, en seconde lecture, une loi sur le rappel des Actes, loi qui reçut la sanction royale au cours de la même session.

Il fut battu aux élections de 1878, mais la confiance et l'estime de ses concitoyens ne tardèrent pas à le renvoyer au Parlement avec une forte majorité. C'est à cette époque qu'il fut élevé au poste de premier ministre.

Au cours d'une récente conversation avec plusieurs de mes chers amis de Suisse, quelqu'un fit observer

combien, parmi ceux qui travaillent pour notre cause, il s'en trouve qui ont à lutter contre quelque infirmité ou quelque faiblesse physique. Arrêtés à chaque instant par la maladie, souvent au moment même où le besoin et le désir d'agir sont les plus grands, ils se relèvent chaque fois, juste assez forts pour reprendre leur marche chancelante le long du sentier que leur tracent le devoir et le travail. Quelques-uns de ceux dont les services sont les plus précieux pour notre œuvre ont à subir, leur vie durant, la discipline d'une santé fragile, d'une affection de la vue ou de l'ouïe, entraves permanentes dont ils portent le joug douloureux.

Que cela est mystérieux ! disions-nous ; est-ce pur hasard, ou faut-il y voir une intention providentielle ? Comment ceux auxquels incombent de grands efforts pratiques ou un dur labeur intellectuel, ceux mêmes sur qui pèsent peut-être de sérieuses responsabilités, sont-ils, dans un certain sens, de si « pauvres créatures » ?

Une pareille discipline, fréquente sinon continue, imposée à une âme, est assurément un mystère, un problème que la foi n'a pas encore pleinement résolu. Cependant, il y a une clef....

La force et la santé, la vigueur physique et la jeunesse sont des dons précieux, les plus précieux de tous lorsqu'ils sont mis au service de Dieu et de l'humanité. Toutefois, il y a des temps difficiles à traverser, des conflits, des crises en face desquels ces dons-là, à eux seuls, sont impuissants ; et c'est alors qu'éclate avec une force triomphante la vérité de cette parole divine : « Ma force s'accomplit dans la faiblesse. » Ma force,

dit le Seigneur, dans la faiblesse, amis, dans la vôtre et dans la mienne !

« Les adolescents se fatiguent et se lassent, et les jeunes hommes chancellent ; » mais « Il donne de la force à celui qui est fatigué, et Il augmente la vigueur de celui qui tombe en défaillance. » — « Ne le sais-tu pas ? Ne l'as-tu pas appris ? C'est le Dieu d'éternité, l'Eternel, qui a créé les extrémités de la terre ; Il ne se fatigue point, Il ne se lasse point. » Et c'est Lui qui dit encore : « Ceux qui se confient en l'Eternel renouvellent leurs forces. Ils prennent leur vol comme les aigles ; ils courent et ne se lassent point ; ils marchent et ne se fatiguent point. »

« Mon âme, bénis l'Eternel !... C'est lui qui pardonne toutes les iniquités, qui guérit toutes les maladies ; c'est lui qui délivre ta vie de la fosse, qui te couronne de bonté et de miséricorde ; c'est lui qui rassasie de biens ta vieillesse, qui te fait rajeunir comme l'aigle. »

Schleiermacher, contemplant le triomphe persistant de la vie divine dans l'homme, s'écriait dans un accès d'enthousiasme : « Je ne veux pas vieillir ! Je veux descendre dans la tombe plus jeune que je ne l'étais lorsque, plein de vigueur naturelle, je fis ma première entrée dans la vie ! » Paroles courageuses, auxquelles mon cœur dit Amen !

« Je suis venu, dit le Prince de la vie, pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment. » Oui, de plus en plus abondamment, à mesure que la vie avance. « Alors même que notre homme extérieur se détruit, dit saint Paul, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. »

Quand l'être tout entier, l'âme, la volonté, l'intelligence, et ce quelque chose de mystérieux et de déconcertant qu'est le système nerveux s'abandonne à l'action de l'Esprit, la vie divine circule partout et renouvelle tout; de sorte que, malgré le déclin des forces physiques, il nous est permis de dire en voyant approcher la belle et brillante aurore : « Je mourrai *jeune !...* »

(*Storm-Bell,* décembre 1898.)

A propos d'organisation

Un critique très bienveillant, dans un article sur notre Conférence de septembre dernier, à Genève, s'est demandé : « Où était donc Mme Butler lorsque furent émises des opinions et des propositions qui ne paraissaient pas en complète harmonie avec les principes de la Fédération ? » Il ajoutait : « Evidemment, son silence doit être attribué à son grand désir de maintenir l'unité de la Fédération ; il est naturel que la question d'organisation la préoccupe. »

Je désire répondre et rectifier l'erreur contenue dans cette appréciation. J'étais absente, il est vrai, au moment de la discussion à laquelle les paroles ci-dessus font allusion. Je ne suis plus capable, par suite de la diminution de mes forces, d'écouter une discussion pendant toute une journée, et je suis obligée de me décharger de mes obligations sur des champions plus jeunes et plus forts.

Quant au point spécialement en question, à savoir

mon prétendu attachement à notre organisation, j'ai un mot à dire. Je n'ai aucune espèce de confiance dans les organisations en général, si ce n'est comme moyens de faire connaître utilement une vérité ou pour venir en aide à ceux qui ont besoin d'un appui extérieur, et à condition qu'elles restent subordonnées en tous points à ce double but. Autrement, elles sont exposées à devenir un piège pour ceux qui les ont créées et qui les dirigent, à moins qu'on ne prenne grand soin de ranimer continuellement en elles la vie qui, seule, peut rendre leur existence utile.

L'histoire des Jésuites et celle de plusieurs autres grandes sociétés organisées, sont des monuments qui témoignent de la tendance idolâtre naturelle au cœur de l'homme, et de son penchant à faire dégénérer en une adoration pour quelque création gigantesque et compliquée de l'esprit humain, le culte en esprit et en vérité dû au Dieu vivant et invisible. De semblables organisations sont exposées à devenir, avec le temps, les instruments d'une propagande absolument contraire au but visé par leurs fondateurs ; il est même à craindre qu'elles ne finissent par se joindre au cortège d'un cruel Jaggernaut, tout maculé du sang des victimes innocentes qu'il écrase sur son passage.

Même quand elles échappent à une destinée aussi lugubre, les vastes organisations s'épuisent fatalement dans l'inertie et la stérilité.... Plus elles font bonne figure aux yeux du monde par leur aspect grandiose, plus elles perdent de leur réelle puissance. Leur union avec Dieu se relâche insensiblement ; leurs membres oublient ce commandement : « N'appelez aucun homme

Maître. » Un esprit de domination s'introduit alors fréquemment dans leur sein. Leurs chefs tombent dans la même erreur que l'autocrate qui détient le pouvoir ecclésiastique en Russie, c'est-à-dire qu'ils deviennent la proie de cette illusion que l'uniformité est une grande et belle chose, et qu'elle équivaut à la puissance. Non, l'uniformité n'est pas l'idéal ; il n'y a pas uniformité dans les œuvres du Créateur, pas plus dans la nature que dans le monde spirituel. La prétention à l'uniformité étouffe l'individualité et paralyse les initiatives ; elle coupe les ailes aux mieux doués et aux plus actifs. C'est le contraire de cette « glorieuse liberté des enfants de Dieu » qui affranchit l'âme et lui permet de se développer et de réaliser sa haute destinée. Quand les membres d'une organisation en arrivent à penser tous de même, à parler le même langage, à se soumettre implicitement aux mêmes règles et à agir conformément à un credo uniforme, alors il passe sur cette organisation un vent desséchant qui en fait finalement un corps sans âme. Dans de telles conditions, il est préférable pour une organisation de se dissoudre et de disparaître. Si son existence se prolonge, elle devient la demeure d'un esprit positivement mauvais, tout en conservant les apparences de ce qu'elle avait de bon à l'origine.

Mais, demandera-t-on, notre modeste Fédération abolitionniste est-elle exposée à subir un tel sort ? Non, je ne le crois pas, car elle a su jusqu'à présent se garder de tout orgueil. De plus, elle n'a jamais été fortement centralisée, et ceux qu'on peut appeler ses leaders n'ont jamais exercé aucun genre de despotisme. C'est

une union d'ouvriers indépendants, libres de travailler chacun suivant son point de vue et suivant les méthodes les mieux appropriées à son pays ou à son milieu.

J'espère ne pas trop scandaliser mes lecteurs en disant que je ne serais ni troublée ni peinée outre mesure, si notre Fédération devait se dissoudre et disparaître demain. Je ne parle pas, il va sans dire, des hommes et des femmes qui la composent, pas plus des amis et des compagnons de travail de la première heure que des nouveaux venus qui ont ma confiance et que j'aime. C'est d'eux que notre œuvre reçoit la vie. Ils sont les centres vivants où s'élaborent les convictions profondes, les fermes principes et les résolutions désintéressées qui ont dirigé jusqu'ici notre travail de propagande, et qui continueront de le diriger, avec ou sans organisation spéciale. Tous ces collaborateurs auront toujours une grande place dans mes affections, car ils ont été et sont restés mes fidèles compagnons d'armes dans une juste et sainte cause; et quand le travail de leur vie sera terminé, ils légueront à leurs successeurs l'esprit qui seul a rendu notre labeur fécond.

Aussi longtemps que nous posséderons cet esprit, la vie circulera dans tous nos rouages, et notre modeste organisation continuera, comme elle l'a fait jusqu'à ce jour, d'échapper aux écueils et d'attirer à notre cause tous les cœurs sincères.

Je me soucie avant tout des principes que nous avons pour devoir de faire vivre, et je ne me mets pas en peine du mécanisme au moyen duquel la partie matérielle du

travail est facilitée. Dieu n'a que faire de nos pauvres mécanismes ; il peut faire surgir de nouvelles méthodes de répandre la vérité, si celles qui servent actuellement doivent périr....

(*Storm-Bell*, février 1900.)

Semences ailées

Vous est-il arrivé quelquefois de suivre des yeux le léger duvet du chardon, la semence ailée qui s'élève dans l'air et disparaît, emportée par la brise on ne sait où ? Nous savons seulement qu'elle se posera quelque part, qu'elle se dissoudra pour mourir et pour revivre sous la forme d'une nouvelle plante, qui portera à son tour « des fruits selon son espèce ». Les cultivateurs redoutent la course ailée de cette semence qu'ils jugent nuisible. Mais il y a aussi de bonnes semences ailées qui voyagent silencieusement à travers le monde, qui prennent racine d'elles-mêmes et qui portent des fruits pour lesquels les hommes les bénissent. C'est de ces dernières que je désire parler.

A aucun moment de ma vie, chers compatriotes et amis, mon cœur n'a été rempli d'une plus profonde sympathie qu'à l'heure actuelle pour notre patrie bien-aimée. Bien que cosmopolite dans un certain sens, je sais tout ce qu'un cœur de patriote peut souffrir quand le peuple qu'il aime est dans le deuil, quand un nuage

de profonde tristesse plane sur le pays, et que celui-ci est appelé à donner son sang dans une guerre dont personne ne peut prévoir la fin*.

Ce n'est pas le moment, en ces temps douloureux, de faire entendre des clameurs passionnées ou de prononcer des jugements prématurés ; il faut savoir attendre patiemment, en la présence de Celui qui, seul, est le Juge infaillible des mobiles et des actes de nos conseillers politiques, comme il est le Juge de tous.

La période que nous traversons est féconde en enseignements. La nouvelle année nous apporte de graves sujets de réflexion et des pensées rétrospectives dignes d'arrêter notre attention. Au travers des nuages qui assombrissent notre horizon, on aperçoit quelques rayons de lumière; parmi les chutes morales et les défaites que nous avons à enregistrer, il y a des victoires qui sont elles-mêmes les gages de nouvelles victoires, et nous ne devons pas perdre de vue ces symptômes encourageants.

Je ne sache pas qu'il ait paru jusqu'ici, dans notre presse anglaise abolitionniste, une appréciation adéquate du caractère de notre dernière Conférence de Genève et de ses résultats. Je voudrais essayer de combler cette lacune, au moins dans une certaine mesure.

Dans quelques comptes rendus publiés en Angleterre, on a parlé de cette conférence comme étant « une conférence des membres de la Fédération ». Ce n'était pas tout à fait cela. Il est plus exact de dire que ce fut

* Allusion à la guerre du Transvaal.

une conférence organisée — et très bien organisée d'ailleurs — par le fidèle petit groupe des membres de la Fédération résidant à Genève. Mais jamais nous n'avions encore vu une conférence organisée par nous réunir un aussi grand nombre de participants en même temps que si peu de membres proprement dits de la Fédération. Les Anglais n'étaient qu'une poignée. Parmi les amis que nous avons l'habitude de voir venir de différents pays, beaucoup manquaient à l'appel, plusieurs, entre autres nos membres les plus en vue d'Angleterre et du continent, étant retenus par la maladie ou diverses autres circonstances. Néanmoins nos séances furent suivies chaque jour, pendant toute la session, par une très nombreuse assistance.

Ce qui a spécialement caractérisé cette conférence, c'est le nombre inusité de nouveaux adhérents qu'elle nous valut, et dont la plupart étaient des inconnus pour nous. Ils adhéraient à nos principes, mais ils n'étaient pas membres de la Fédération et, à quelques exceptions près, ils ne le sont pas devenus à cette occasion, ni depuis lors. Et je vois dans ce fait un encouragement, pour lequel je demande à mes amis anglais de remercier Dieu avec moi.

Ils nous arrivaient, ces nouveaux adhérents, de la France, de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Italie, etc. Il y avait parmi eux des gens de toutes les opinions et de toutes les confessions, ainsi que de nombreux représentants de la presse de divers pays, en particulier de cette minorité éclairée de la presse française qui combattit si vaillamment et si noblement pour la cause de la vérité et de la justice, dans l'affaire Dreyfus. On

qui était venu de Bruxelles à Genève pour nous faire part du résultat de cette conférence, fut pour moi plein d'enseignements à cet égard — ce dont l'orateur lui-même était probablement loin de se douter. J'y voyais la force et les progrès silencieux d'une vérité emportée au dehors par l'Esprit qui « souffle où il veut ».

La leçon de « la semence ailée » porte bien au delà de notre croisade particulière. Nous pouvons en faire l'application dans les temps les plus sombres. La Vérité, pas plus que l'Amour, *ne peut périr*. C'est pourquoi, reprenons courage et continuons de travailler, quoique la victoire *ne soit pas encore proche*.

(*Storm-Bell*, février 1900.)

Pax

Je ressens la plus profonde sympathie pour les appels qu'ont faits récemment et que ne cessent de faire entendre les Sociétés de la Paix et tous les apôtres de la paix, en faveur de la suppression de la guerre. Les propositions pacifiques du tsar sont bien accueillies de tous ici, et l'on s'accorde à les regarder comme une manifestation de haute valeur....

Néanmoins, je me pose la question : « Est-il possible de fonder la paix sur l'injustice ? » Autant que je puis comprendre les saintes Ecritures, elles me paraissent présenter la paix comme un fruit de la justice, et non comme le terrain où le droit se développe naturellement et d'où l'injustice tend à disparaître. Tout en admettant pleinement que la guerre, avec ses horreurs, est un péché, je persiste à me demander : « La paix peut-elle être proche là où l'injustice est triomphante et où des iniquités et des misères sociales, inavouées ou tolérées, continuent de ronger le cœur d'une na-

tion? » Sans considérer la guerre comme un fléau envoyé du ciel pour châtier les nations qui ont abandonné Dieu, il est impossible cependant de ne pas constater que les passions qui déchaînent la guerre sont identiques, ou peu s'en faut, à celles qui poussent l'homme à opprimer le faible qui est à sa porte, à profiter des avantages acquis au prix du sang et des larmes de ses semblables, fût-ce même de ses concitoyens, et à vouer à la destruction des centaines de femmes pécheresses, pour la prétendue sauvegarde de milliers d'hommes, pécheurs comme elles. Il y a une relation réelle, quoique subtile, entre les passions et les désordres qui corrompent notre vie domestique et sociale, et ceux qui, à tout moment, éclatent en conflits violents entre les nations, donnant libre carrière aux instincts de destruction.

La Russie peut-elle espérer voir la paix régner sur toutes les parties de son vaste territoire, ou présider à ses relations extérieures, aussi longtemps que le cri des pacifiques Stundistes et de tant d'autres victimes de la tyrannie, retentira à ses oreilles sans rencontrer d'écho? Ces pauvres gens sont persécutés, exilés, dispersés, pourchassés et parfois massacrés, non qu'ils se soient rendus coupables d'aucun crime, mais simplement parce que, dans leur calme et silencieuse révolte contre une orthodoxie cristallisée et sans vie, ils osent penser et croire par eux-mêmes! La Russie peut-elle espérer la fin des conflits et des guerres, aussi longtemps qu'elle condamnera à une mort lente en Sibérie ses convois de déportés qui, pour la plupart, ne sont pas des criminels, mais simplement des suspects, accusés de professer des

opinions contraires à celles de l'autocratie qui les gouverne?...

La France, de son côté, offre en ce moment au monde le spectacle des conséquences qui peuvent résulter d'une seule injustice infligée à un être humain. Tous les yeux sont actuellement fixés sur la lutte acharnée qui se livre autour du sort du prisonnier solitaire de l'île du Diable. Un concours de circonstances exceptionnelles a fait de cette affaire une « cause célèbre », absorbant l'intérêt du monde civilisé tout entier. En vérité, nous pouvons remercier Dieu pour les profonds enseignements qui ressortent de ce terrible drame. Mais arrêtons-nous un instant, et songeons aux milliers qui ont souffert autant et plus même que cette victime typique, à cette foule d'hommes et de femmes qui ont eu leurs vies brisées et dont le martyre n'a été connu que de Dieu seul, ou, s'il a été connu ou soupçonné, a laissé la société indifférente parce que ces victimes étaient d'un humble rang, de réputation douteuse, sans amis, pauvres et abandonnées. Leur plainte est montée jusqu'aux oreilles du Dieu des armées, tout aussi sûrement que le soupir douloureux du noble prisonnier d'aujourd'hui.

Cette grande iniquité, contre laquelle proteste si vaillamment l'élite intellectuelle de la France, aurait été difficilement perpétrée dans une nation formée au respect de la justice et à la maîtrise d'elle-même. Elle a à sa base des âmes meurtries et des cœurs outragés; elle a été édifiée sur un Golgotha!

Ceux qui ont « des yeux pour voir » commencent à s'apercevoir que la fumée du sacrifice impie d'une créa-

ture humaine, fût-elle la plus faible, la plus insignifiante, suffit à voiler les cieux et à détourner d'une nation la bénédiction divine. Et que sera-ce si cette unique victime est multipliée par milliers ?...

(*Storm-Bell*, décembre 1898.)

Fraternité

En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.

Parmi les incidents remarquables qui signalèrent les temps de l'Eglise primitive, on raconte qu'un jeune soldat romain, converti au christianisme et reçu au nombre des catéchumènes qui attendaient le baptême, fut appelé à partir en campagne avec la légion à laquelle il appartenait. Au soir d'une bataille, il était couché, blessé et défaillant, sous le ciel étoilé. Non loin de lui, un autre soldat, également blessé, gémissait péniblement. La nuit était froide et les plaies de ce malheureux étaient exposées à l'air vif et glacial. — « Prends mon manteau, » murmura Martin; et, quoique grelottant et souffrant lui-même horriblement du froid, il prit son manteau et en enveloppa tendrement son camarade, puis il s'endormit. Pendant son sommeil, il eut une magnifique vision. Il vit apparaître dans le ciel une troupe d'anges, au milieu desquels se tenait le Sauveur, vêtu de « vêtements blancs et étincelants », et, chose étrange, portant sur ses épaules royales, par-dessus la blancheur resplendissante de sa robe, le pauvre man-

teau déchiré et taché de sang d'un soldat romain ! Comme Martin regardait cette scène avec étonnement, le Sauveur sourit et, se tournant vers la troupe des anges, il dit : « Voyez le manteau que Martin, le catéchumène, m'a donné. »

« Car en tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même. »

Au deuxième siècle éclata dans une des provinces romaines de l'Afrique, en partie christianisée, une terrible famine. Les habitants furent réduits à la plus épouvantable détresse. Dans une certaine ville, raconte un ancien chroniqueur, vivait un saint évêque, non pas un de ces « Monseigneurs » des temps modernes qui habitent des palais, mais un humble berger, pasteur d'un faible troupeau recueilli au milieu de la cité païenne. Dans la même ville il y avait un pauvre musicien ambulant nommé Xanthus, homme ignorant et d'assez mauvaise réputation. La famine durait depuis plusieurs mois et le corps de Xanthus offrait l'aspect d'un squelette en mouvement. Un soir, à la tombée de la nuit, il remarqua au coin d'une rue une femme dont l'apparence et le maintien révélaient une personne de distinction, bien qu'elle fût soigneusement voilée et vêtue d'une misérable robe noire. Elle tendait la main pour demander l'aumône, mais on ne lui donnait rien. Lassée, à bout de forces, cédant aux tortures de la faim, elle était sur le point de recourir à une dernière et terrible ressource et de se vendre à un passant qui, d'après son extérieur, ne paraissait nullement souffrir du besoin. Saisi tout à coup de pitié et d'effroi, Xanthus

s'interposa et pria respectueusement la dame de bien vouloir accepter son assistance, quelque pauvre qu'elle fût. — « Madame, dit-il, j'ai peu de chose, mais tout ce que j'ai sera à vous jusqu'à ce que ce temps de misère soit passé. » Elle s'avança vers lui sans répondre, ses larmes seules disaient sa reconnaissance pour le secours qu'il lui apportait. Il la reconduisit chez elle, et dès ce moment travailla pour elle nuit et jour, faisant valoir de son mieux les ressources de son maigre talent de violoniste et y ajoutant tout ce qu'il pouvait inventer de tours et de facéties pour attirer l'attention des passants. Chaque jour, affectant un air joyeux, il apportait à la dame (car c'en était bien une) son modeste gain ; il lui procurait sa nourriture et prenait soin d'elle, s'estimant très honoré qu'elle daignât accepter l'aide d'un misérable tel que lui.

Après que la famine eut cessé, la dame reprit sa place dans la société. Xanthus, lui, tomba malade, et son violon et ses plaisanteries ne se firent plus entendre dans les rues. Abandonné, sans amis, il était mourant lorsque le bon évêque mentionné plus haut fut visité en songe par un messager céleste qui lui commanda de se rendre à telle rue, dans telle maison, pour y trouver un homme appelé Xanthus, car « le Seigneur veut lui faire miséricorde ».

A son réveil, le bon évêque obéit. Il entra dans le réduit qu'habitait Xanthus et qui ressemblait plus à un chenil qu'à la demeure d'un être humain. — « Xanthus, lui dit-il, le Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé vers toi pour t'apporter de bonnes nouvelles. » — « Vers moi ! Votre Dieu vous a envoyé vers moi ! Non, c'est impos-

sible, vous vous trompez. Je suis Xanthus, le joueur de violon, le plus misérable des hommes, abandonné de Dieu, un homme qui n'a fait que du mal toute sa vie. » Alors le pieux évêque rappela au souvenir de Xanthus (cela lui ayant été révélé) le jour où il avait détourné du péché une de ses semblables prête à succomber à la tentation, et les semaines durant lesquelles il l'avait nourrie, au risque de mourir de faim lui-même ; puis il ajouta : « Ecoute ce que le Seigneur m'a commandé de te dire : à cause de ce verre d'eau froide que tu as donné à l'une de ses créatures rachetées, tu ne perdras pas ta récompense. Tes péchés te sont pardonnés. Et Jésus-Christ te dit aussi : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Et il arriva que Xanthus mourut ce même jour, le cœur brisé, est-il dit, non de douleur, mais par l'excès de joie et le tressaillement de surprise et de bonheur qu'il ressentit, en recevant le message divin et la merveilleuse nouvelle que le Seigneur de gloire avait daigné reconnaître et accueillir la seule bonne action de sa vie.

« Car en tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même. »

Non plus dans les temps anciens, mais tout récemment, dans Hyde Park, à Londres, par une journée de chaleur étouffante, une pauvre brebis était étendue au pied d'un arbre, haletante et mourant de soif. Un petit garçon en haillons, un gamin des rues, était agenouillé à ses côtés ; des larmes coulaient le long de ses joues en laissant des traces sur son visage barbouillé. Il avait

couru plusieurs fois au ruisseau puiser de l'eau dans sa casquette et avait essayé de faire boire la brebis, lui baignant les yeux et les narines jusqu'à ce qu'elle donnât quelque signe de vie. En même temps, il adressait à la pauvre bête de douces paroles, pareilles sans doute à celles qu'il avait lui-même entendues de la bouche de sa mère. Un promeneur, amusé par cette scène, s'arrêta et dit à l'enfant : « Tu me sembles bien en peine de cet animal, mon garçon. » Le gamin parut offensé du ton railleur de son interlocuteur ; le rouge lui monta au visage, et il répliqua avec un accent indigné et plein de larmes : « C'est une brebis du bon Dieu. » Le promeneur marmotta quelque chose et s'éloigna. Je sentis là la présence de quelqu'un qui disait à l'enfant : « En tant que tu l'as fait à l'un de ces plus petits, tu me l'as fait à moi-même. »

.... Lorsque le prophète Jonas se montra irrité de ce que la destruction de Ninive, prédite par lui, ne s'était point accomplie, et que le tamaris qui l'abritait s'était flétri, l'Eternel lui dit : « Tu as eu pitié du tamaris qui est né dans une nuit et qui a péri dans une nuit. Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville dans laquelle se trouvent plus de cent vingt mille hommes qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche, et des animaux en grand nombre ! »

(*Storm-Bell*, juillet 1899.)

L'Amour

Un mot aux chrétiens sceptiques

> Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour, et les fleuves ne le submergeraient pas.

Je suis peinée d'entendre de très honnêtes femmes répéter l'assertion que l'on ne peut exiger des hommes la pureté de conduite que l'on attend des femmes. Elles disent : « Les hommes ne peuvent rester absolument chastes ; nous autres femmes, nous ne savons pas ce qu'ils ont à surmonter, ni quelle est la force des tentations qui les assaillent. En réalité, ils ne peuvent faire autrement que de succomber. » Les femmes qui entretiennent cette opinion ne semblent pas s'apercevoir qu'en la propageant elles élèvent contre Dieu, inconsciemment sans doute, une terrible accusation. Elles le représentent comme un Etre non seulement illogique, mais encore cruel et injuste.

Voyons les faits. Dieu a créé l'homme avec une conscience et une volonté. Il lui a donné une loi, et Il a attaché à la violation de cette loi certaines pénalités. Et vous dites que l'homme est ainsi fait qu'il lui est impossible d'obéir à cette loi ! Si cette doctrine est accep-

tée de la grande majorité des femmes, rien d'étonnant à ce qu'un si grand nombre d'entre elles soient athées au fond du cœur. Comment pourriez-vous, comment pourrais-je révérer un Dieu tel que vous le représentez? Vous pourriez tout aussi bien me demander d'aimer et d'adorer Baal, Moloch ou Jaggernaut.

Mais les choses ne sont pas ce que vous dites. Regardez d'un peu plus près.

J'ai été plus d'une fois dans l'obligation, au cours de l'œuvre de ma vie, de traiter cette question avec des hommes, non seulement avec des hommes de conduite irréprochable, mais avec d'autres tombés très bas. « Est-il bien vrai, leur ai-je demandé, qu'il vous est absolument impossible de résister aux tentations? » Et la réponse, si elle venait d'un cœur droit, était généralement celle-ci : « Je pourrais résister, si j'étais résolu à le faire ; » ou : « J'aurais pu résister autrefois, mais maintenant.... » Ah ! voilà le secret, voilà la triste vérité ! Après des chutes nombreuses et répétées, la volonté de l'homme s'émousse et se brise. Il est frappé de la plus mortelle des maladies morales : la paralysie de la volonté. Ce qu'il était capable de faire jadis, il ne le peut plus désormais. La volonté est comme la citadelle d'une ville assiégée ; une fois la citadelle prise, la ville entière se rend. Alors, mais alors seulement, il est vrai de dire que l'homme devient incapable de combattre ou de résister.

Dans une aussi grave occurrence, devant le spectacle de ces hommes et de ces femmes entraînés sur la pente glissante, dirons-nous que l'heure du relèvement est passée, qu'il n'y a plus d'espoir? Irons-nous répétant la

doctrine fataliste qui, de tous côtés, frappe nos oreilles : « Il ne peut en être autrement, cela doit être ainsi ; il faut que l'homme continue de pécher ; il lui est impossible de remonter la pente. » Non, mille fois non ! Toutes choses sont possibles à Dieu. Il peut rendre à la volonté paralysée sa vigueur, de même qu'il peut rendre la vie à un mort. Et ce qu'il peut, il le fait ; nous avons été nous-même témoin des miracles de sa puissance et de son amour.

Comment, me demanderez-vous, par quels moyens de semblables résurrections peuvent-elles s'opérer ? Je répondrai en me basant sur ma propre expérience : cela est souvent dû à l'intervention d'autres volontés, divinement vivifiées, principalement à ces femmes spécialement aimées de Dieu, mères, épouses, sœurs, filles et amies qui, par une révélation du cœur et sous l'inspiration d'en haut, ont appris à connaître et ont embrassé le saint ministère de l'intercession. On a dit que le chemin le plus direct et le plus court qui conduise au cœur de l'homme, passe par le trône de Dieu. Cela est vrai. Des conseils, des avertissements adressés à ceux qui s'égarent, peuvent bien avoir quelque effet, en particulier sur les jeunes ; mais trop souvent ils demeurent inutiles et provoquent même l'opposition. En revanche, l'amour, la puissance et les promesses de Dieu ne se démentent jamais.

« Mais, dites-vous, je ne suis pas assez bon pour oser prier en faveur des autres et pour espérer d'être exaucé. »

C'est là une grande erreur. Qu'est-ce que notre bonté en face de Dieu ? Nul de nous n'est bon. Songez à cette

foule de gens que les Evangiles nous décrivent allant à la recherche du Christ. Qu'est-ce qui les attirait sur ses pas? Ce n'était pas leur bonté; c'étaient leurs grands besoins, leur pauvreté, leurs misères, leurs maladies, la détresse de leurs cœurs, et aussi les misères et les afflictions de ceux qui leur étaient chers. Notre seul titre, en venant à Lui, est l'ardent besoin que nous avons de Lui; il n'y en a pas d'autre.

Il est écrit que « l'Eternel rétablit Job dans son premier état, *quand Job eut prié pour ses amis* ». Nous apprenons à connaître Dieu en nous approchant de lui par amour pour nos semblables; nous découvrons les trésors infinis de son amour en intercédant pour ceux que nous aimons.

J'entends quelquefois dire : « Mais j'ai prié pour tel ou tel pendant des semaines et des mois, et je n'ai reçu aucune réponse. » Cela me rappelle un petit garçon qui avait fait à Dieu quelque demande enfantine, et qui terminait sa prière en disant : « J'attendrai trois semaines, bon Dieu, mais pas plus. » Nous limitons Dieu; nous mesurons l'action de son Esprit à la durée de nos courtes existences. Il faut que nous nous élevions au-dessus d'une telle conception, avec courage et patience, et dans un sentiment de confiante attente, nous souvenant que ses années, à Lui, n'ont pas de fin. Il a toute l'éternité devant lui pour agir, toute l'éternité pour se souvenir et pour accomplir les désirs de nos cœurs.

Il y a toutefois une distinction à faire. En certaines heures de crise grave, de poignante angoisse, le secours, pour être efficace, doit être immédiat; la délivrance cherchée ne peut être retardée. Dans de tels cas, Dieu

se montre pour nous, comme il est écrit, « un secours qui ne manque jamais dans la détresse. » Plusieurs d'entre nous ont pu faire l'expérience de ces soudaines délivrances, qui sont « comme l'éclair qui luit et brille d'un bout du ciel à l'autre, au jour de l'avènement du Fils de l'Homme » ; et ils ont vu s'accomplir cette promesse : « Avant qu'ils m'invoquent je répondrai, avant qu'ils aient cessé de parler j'exaucerai ; » et : « Dans leur détresse ils crièrent à l'Eternel, et il les délivra de leurs angoisses. »

Mais lorsqu'il s'agit de cas qui ont leur aboutissement dans l'éternité ; lorsqu'il s'agit d'amener des ténèbres à la lumière une âme immortelle, de l'instruire, de la guider, de la corriger de ses défauts, tâche qui exige quelquefois une discipline de toute la vie ; lorsqu'il s'agit de transformer en bénédictions les malheurs d'une famille ou d'une nation ; alors toute impatience puérile est hors de saison, elle est vaine et souvent même fatale à la réalisation de ce qui a fait l'objet de notre requête. « Si la vision tarde, dit le prophète, attends-la, car elle s'accomplira, elle s'accomplira certainement. »

Toutefois nos cœurs attristés continuent de s'inquiéter au sujet des égarés qui nous sont chers. « N'y a-t-il aucun baume en Galaad ? N'y a-t-il point de médecin ? » Il y en a, oui, il y a de l'espoir non seulement pour les faibles, les égarés, mais aussi pour les coupables, pour ceux qui portent la responsabilité de la ruine morale d'un de leurs semblables, pour ceux sur la tête desquels pèse le crime de cruauté et de trahison.

« Nazaréen, tu as vaincu ! » fut le dernier mot que

prononça Julien l'Apostat, à la fin de toute une vie de révolte et d'attaques audacieuses contre le christianisme. Le Nazaréen est un grand Vainqueur. Le cœur du plus orgueilleux des rebelles, révolté contre les lois divines, sera brisé; il s'apaisera et s'abandonnera à l'action bienfaisante de la céleste rosée qui guérit, et ses yeux s'ouvriront, comme ceux d'Agar, pour apercevoir toute proche une source d'eau vive qui avait échappé à son regard.

La partie la plus triste de l'histoire de l'Enfant prodigue m'a toujours semblé celle où il est dit que « personne ne lui donnait à manger ». Pour apaiser sa faim, il se serait contenté de la nourriture la plus grossière, mais « personne ne lui en donnait ». Il peut survenir, dans l'existence du pire des fils prodigues, des moments de lucidité où il s'aperçoit qu'il est en train de vendre sa dignité d'homme « pour un plat de lentilles »; dans ces moments-là, il suffirait de peu — un mot, un regard, une main tendue — pour transformer le dégoût de soi en cette humble et ferme résolution : « Je me lèverai, j'irai vers mon père; » mais ce peu, *personne ne le lui donne.*

Nous-mêmes, ne devenons-nous pas trop aisément fatalistes, avec nos habitudes extérieures de piété et notre religion du dimanche? Dans notre ignorance des ressources infinies de l'amour de Dieu, nous parlons de classes entières de créatures irrémédiablement vouées au mal, sans espoir de relèvement. Il n'y en a pas un parmi nous qui possède, dans sa perfection, cette intuition prompte et ce jugement sûr qui permettent de distinguer l'erreur de la faute.

Mais Dieu ne juge pas l'humanité en bloc. Lui, et lui seul, tient exactement compte, pour chaque âme individuelle, des circonstances particulières et des forces qui ont agi sur elle, du dedans et du dehors, pour l'amener à son état présent de dégradation.

En parlant de vie et d'amour à des hommes et à des femmes tombés très bas, il m'a semblé parfois que je m'adressais à des corps sans âme, n'ayant plus ni conscience ni volonté pour répondre à l'appel de Dieu. Et quelquefois même, mes paroles ont été accueillies avec les plus affreux blasphèmes par des hommes qui, plus tard, me demandaient anxieusement : « Dites-moi la vérité ! Y a-t-il de l'espoir pour moi ? »

L'amour ne prend pas facilement son parti de la mort. L'amour, comme Ritspa, veille avec une constance plus forte que la mort près des corps insensibles de ses enfants bien-aimés, mettant toute son énergie à les défendre contre la voracité des vautours et des loups.

Qu'on me permette un souvenir personnel, un seul. Un jour, entrant dans une salle d'hôpital réservée aux femmes de la plus basse classe, je me croisai avec l'aumônier qui en sortait. Il se bouchait les oreilles de ses deux mains pour ne pas entendre le torrent d'invectives et d'imprécations que lui lançait une des pensionnaires, à laquelle il avait sans doute adressé les paroles que sa conscience et un sincère sentiment du devoir lui avaient dictées. Je m'approchai de la femme. Elle était hideuse à voir, mourante et pleine de rage. C'était une femme mariée, qui avait eu des enfants et les avait perdus ; elle avait mené l'existence la plus dépravée, descendant toujours plus bas. Son protecteur du moment était

devenu son meurtrier ; il l'avait frappée à coups de pieds ; les côtes brisées avaient perforé un organe vital, et la guérison était impossible. Quoique agonisante, elle avait faim — elle avait eu faim, du reste, toute sa vie — et elle mangeait avec avidité les quelques bribes de viande et de pain qu'on lui avait données. Une force invisible me poussa vers elle. Était-il possible de ressentir quelque sympathie pour une créature pareille ? Pouvait-elle inspirer autre chose qu'un sentiment de dégoût ? Oui, car Dieu l'aimait, Il l'aimait encore, et il était possible à celle qui aimait Dieu d'aimer la misérable qui était encore l'objet de son amour. Je ne me souviens pas de ce que je lui dis, mais ce fut l'amour qui parla. Elle me regarda avec étonnement, laissa tomber la nourriture qu'elle portait à sa bouche et la rejeta loin d'elle. Elle s'empara de ma main et la retint dans une étreinte désespérée. Elle s'adoucit et devint silencieuse ; les larmes jaillirent des yeux qui tout à l'heure étincelaient de colère. Cette pauvre âme avait été pleine jusqu'à déborder de pensées de vengeance et d'amertume contre les hommes, contre le sort, contre Dieu. Mais maintenant, quelque chose de nouveau et d'étrange se révélait à elle. Elle se voyait aimée, elle crut à cet amour et fut transformée.

Je songeai alors au naufrage de saint Paul, et comment les naufragés se sauvèrent, « les uns sur des planches, les autres sur quelque fragment du vaisseau, et ainsi tous parvinrent à terre sains et saufs. » Et pourquoi ? Parce que, parmi les naufragés, il y avait un serviteur de Dieu qui, dans la communion avec son Maître, avait entendu cette parole : « Je t'ai donné tous

ceux qui naviguent avec toi. » Le Sauveur lui-même était à bord de ce navire. Et dût-on prendre cela pour de l'exaltation, on nous pardonnera ce cri qui s'échappe de notre cœur : « Seigneur, donne-moi cette âme naufragée, prête à sombrer; donne-la moi, au nom de ton grand amour ! »

J'aimais cette pauvre femme ; je l'aimais réellement, et elle le sentait. En la quittant, je lui dis : « Je reviendrai. » — « Oh ! oui, revenez, revenez ! » supplia-t-elle. Je revins le lendemain matin. La garde me dit qu'elle était morte à minuit, paisible, humble, « aussi douce qu'un agneau, » répétant sans cesse : « Est-elle revenue ? Elle a dit qu'elle reviendrait. Elle va revenir. »

Si l'on me demandait, comme on l'a fait quelquefois : « Mais avait-elle un sentiment bien net de son péché, a-t-elle compris, etc. ? » je serais fort embarrassée de répondre. Je n'en sais rien. Je sais seulement que l'amour a remporté la victoire, et que Celui qui inspira le message d'amour apporté à cette âme naufragée savait ce qu'il faisait, et je sais aussi qu'il ne laisse pas son œuvre inachevée.

L'amour le plus profond naît de la douleur. Nul ne connaît tout ce que l'amour de Dieu est capable d'accomplir à l'égard du plus insensé, du plus mauvais, du plus déchu des êtres humains, si ce n'est celui qui peut dire de lui-même *de profundis clamavi ;* celui qui, échappé avec peine du naufrage, s'est agenouillé en esprit à côté de Notre-Seigneur, dans le jardin de Gethsémané, et à qui, dans cette heure d'angoisse, il a été révélé quelque chose de ce qu'Il a enduré pour nous, quelque chose de ce que les Grecs appelaient « l'incon-

naissable agonie ». Ce n'est qu'après avoir partagé, ne fût-ce que dans une très faible mesure, cette coupe d'amertume, que nous arrivons à connaître toute l'étendue de l'amour rédempteur.

L'âme humaine se passionne pour le bien ou pour le mal. Dans ses heures les meilleures elle a soif de vie, d'une vie pleine, riche, complète ; elle aspire à voir les glaces de l'hiver se briser et les forces du printemps éclater ; elle attend le jour où les maux et les souffrances prendront fin, et où les rêves de l'enfance renaîtront, non plus comme des rêves, mais comme des réalités présentes et saisissables.

Le démoniaque de Gadara, possédé d'une légion d'esprits impurs, ne manquait certes pas de vie. Il ne se reposait ni jour ni nuit, et dépensait sans cesse toutes les énergies de sa nature animale. Personne ne pouvait le tenir lié ; cependant sa demeure était *parmi les tombeaux*. Il y a autour de nous des énergies naturelles en assez grand nombre, il y en a même de diaboliques, mais ce n'est pas *la vie*. L'énergie du démoniaque est une odieuse contrefaçon de la vie. Christ est venu non pour détruire la vie, mais pour la sauver, pour nous donner la vie à jamais, et pour chasser, par la vertu de sa divine énergie, toutes les puissances du démon.

« Quelle parole est la sienne ! disait-on ; Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent ! » Il le fait encore maintenant et Il continuera de le faire, comme lorsqu'il était sur la terre. Mais les cœurs faiblissent, même les cœurs des siens, par manque d'amour et par manque de foi dans son amour ; et ainsi chaque heure qui s'écoule entre le lever et le

coucher du soleil voit disparaître des âmes affamées qui périssent, parce que « personne ne leur donne à manger » !

Cependant une troupe se lève, une troupe toujours plus nombreuse d'hommes et de femmes « amis des perdus ». Puisse le Seigneur grossir sans cesse les rangs de cette troupe de sauveteurs, et leur faire entendre à nouveau la parole libératrice qui chasse les « esprits impurs ! »

(*Storm-Bell*, mars 1899.)

La cause de la femme et l'avenir du foyer

A l'origine du mouvement d'opinion qui, en Angleterre, transforme peu à peu les préjugés vieillis en des vues plus larges et plus justes sur la destination de la femme, il se manifesta beaucoup d'anxiété, et des voix alarmées nous mirent en garde contre toute innovation pouvant porter préjudice à la vie de famille *.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler ici cette phase première d'une controverse non encore terminée, et dont les échos nous reviennent aujourd'hui d'autres pays où les traditions familiales sont en honneur.

Taine et plusieurs écrivains de nationalités diverses ont fait l'éloge du *home* anglais, et lui ont attribué pour une grande part les qualités que peut avoir notre peuple. Or, durant la première moitié du siècle qui s'achève, la plupart des Anglais éprouvèrent une crainte secrète que ce *home* ne fût menacé si l'on donnait gain de cause aux réclamations que les femmes

* Je parle ici d'une époque antérieure à notre croisade contre l'organisation officielle de la débauche.

commençaient à faire entendre ; ils appréhendèrent un bouleversement social destructeur du bonheur domestique et des traditions du foyer.

Ces craintes méritaient toute notre attention. Elles nous causèrent des préoccupations sérieuses et nous obligèrent à scruter, par une étude approfondie, les conditions d'existence de la femme et le moyen de les améliorer.

Au premier rang de celles qui parlaient, travaillaient et priaient pour cette cause, se trouvaient plusieurs femmes d'entre les plus heureuses de l'Angleterre. L'abondance des bénédictions dont elles se sentaient comblées les portait à s'occuper des moins privilégiées de leur sexe. Elles comprirent que le bonheur dont elles jouissaient leur faisait un devoir de prendre hardiment la défense des déshéritées et des femmes auxquelles on fait tort, et elles conçurent l'espoir de puiser dans ce bonheur même la force de se consacrer à leur cause, sans souci du blâme ni de la louange.

En ce qui me concerne, j'ai toujours eu la conviction, basée sur de nombreux faits observés, que la famille est la source de toutes les vertus, des affections vraies et des meilleures forces nationales.

Non moins que nos opposants, nous eussions frémi de voir s'altérer les mœurs et les traditions vénérées de la famille, mais nos vues différaient des leurs quant aux moyens de conserver ces trésors.

Le vrai génie de la conservation consiste à savoir appliquer des principes justes, consacrés par le temps, aux circonstances nouvelles et changeantes. Il est des principes antiques et vénérables auxquels je me rattache aussi fermement que n'importe quel conservateur.

Mais, dit Jésus, « celui qui veut sauver sa vie la perdra. » Ceux qui sont décidés à maintenir coûte que coûte, même aux dépens d'autrui, les joies et le confort trop souvent égoïstes de la famille, ceux-là risquent fort de perdre ces avantages qu'ils prisent si haut et dont ils se prévalent, tandis que gémissent au dehors celles qui n'ont pas de foyer.

Quelle souffrance pour nous, jadis, quelle douleur, aujourd'hui encore, que d'entendre répéter à satiété — le plus souvent par des gens totalement ignorants de la vie du pauvre — que « la place de la femme est à son foyer », assertion étrange et qui revêt l'apparence d'une ironie en face des conditions sociales que nous avons sous les yeux. Plus d'un homme qui se plaisait naguère à répéter ces propos, aujourd'hui mieux informé, confesse qu'il proférait ainsi des paroles cruelles; mais nombre de gens continuent à prêcher solennellement aux femmes qui cherchent du travail pour vivre que « leur sphère, c'est le foyer domestique ». A ces femmes privées de soutien, qui n'ont rien à espérer que d'elles-mêmes, ils déclarent que leur mission naturelle, c'est d'être épouses et mères, et que leur bonheur est de dépendre du sexe opposé. Quant à cette dépendance, les femmes ont appris une dure leçon, que ni elles ni leurs filles ne risquent d'oublier de sitôt ! Tel Pharaon ordonnant aux Israélites de faire des briques sans leur fournir la matière première, tels ces moralistes qui renvoient la multitude des femmes sans pain à des foyers qui n'existent pas et qu'elles n'ont pas un fétu de paille pour construire.

Les socialistes avec lesquels j'ai eu l'occasion de

m'entretenir soutiennent, eux aussi, que la place de la femme est à son foyer, mais dans leur bouche cette parole n'est pas une moquerie; elle se justifie dans leur pensée par l'espoir d'une révolution complète de l'état social et d'un renouvellement des conditions de la vie. Ces hommes cultivent un idéal de justice, et rêvent d'un temps où le travail de chaque père de famille sera rémunéré de telle sorte qu'il suffise à l'entretien de tous les siens, sans que sa compagne ait à chercher au dehors un complément de ressources. Celle-ci pourra dès lors se consacrer sans partage à ses devoirs domestiques, et du même coup cessera la concurrence, jugée néfaste, que la femme fait à l'homme dans l'industrie.

Comment, toutefois, me demandé-je souvent en présence de ces hommes sincères, comment leur idéal pourra-t-il se réaliser? Ne faudra-t-il pas transformer les cœurs et les caractères, non moins que les conditions extérieures de l'existence? Qu'adviendra-t-il des femmes veuves et célibataires? L'Etat rêvé leur commandera-t-il à toutes de se marier ou de convoler en secondes noces, lorsqu'elles n'auront ni père ni frère pour les entretenir? Que deviendront les femmes dont les maris s'adonnent à la boisson ou à la débauche, et les épouses abandonnées? L'Etat, m'a-t-on répondu, l'Etat pourvoira à tous leurs besoins. L'Etat sera le père et le frère et l'époux de toutes ces femmes. Certes, c'est bien le moins. Si vous attachiez à sa crèche une pauvre vache et l'empêchiez ainsi de franchir le seuil de son hangar pour chercher le pâturage, et si vous négligiez ensuite de lui apporter sa ration deux fois par jour, on vous accuserait à bon droit de cruauté. Je fais de mon

mieux pour concevoir l'idée de l'Etat socialiste futur, mais — est-ce perversité naturelle à mon sexe? — je ne puis que soupirer en me demandant quel sera l'effet produit sur les femmes de l'avenir par un régime qui les placera forcément sous la dépendance d'un homme ou de l'Etat. Quel espoir restera-t-il de voir la femme revêtir son vrai caractère, cette force morale, cette maturité, cette sérénité courageuse que donne un travail honnête, vertus dont son sexe donne l'exemple plus souvent que le sexe masculin, et qui sont d'un si grand prix à l'heure du besoin ou du malheur?

Je crains que la femme ne sorte appauvrie de cette tutelle de l'Etat, qui la mettrait ainsi dans l'impossibilité d'acquérir l'indépendance qui fait les forts.

Quoi qu'il en soit, dans un sens plus profond et plus large que ne l'entend la maxime courante, je crois, moi aussi, que le *home* est le domaine de la femme. Dès que les circonstances s'y prêtent le moins du monde, chaque femme, en effet, réussit à se créer un intérieur. Un instinct la pousse à rassembler autour d'elle certains intérêts et certains petits conforts, qu'elle sépare du reste du monde par une barrière invisible.

An ear that waits to catch
A hand upon the latch,
A step that hastens its sweet rest to win;
A world of care without,
A world of strife shut out,
A world of love shut in *.

* Une oreille au guet pour entendre une main qui se pose sur le loquet, un pas qui se hâte vers le lieu du doux repos; le monde des soucis tout autour, le monde des discordes au dehors; au dedans, un monde d'amour.

Telle est bien la vision toujours présente à l'esprit de la plupart des femmes, à moins que le dénûment, la misère ou un dur labeur ne l'aient complètement effacée.

Une pauvre femme de Londres comparaissait devant un magistrat. L'un des membres de sa famille venait de mourir de faim. Pourquoi, lui demanda-t-on, n'avez-vous pas cherché refuge à la Maison des pauvres? (Dans ces établissements, parents et enfants, maris et femmes sont casés dans différents corps de logis.) — « Nous n'avions pas envie, répondit-elle, de quitter notre *home* et ses petits conforts. » Ces « petits conforts », qu'étaient-ils ? Une chaise unique, dépaillée, une planche où gisaient quelques sacs vides, en guise de lit, deux tasses ébréchées, une casserole et une cuiller d'étain !

La ténacité que mettent les femmes de toute classe — je parle en connaissance de cause des Anglaises en particulier — à s'attacher à leur chez-soi, ou à s'en faire un avec n'importe quelles ressources, devrait rassurer ces hommes toujours hantés par la crainte que le foyer domestique ne disparaisse du milieu de nous, rayé du plan d'une nouvelle organisation sociale. Un écrivain qui a beaucoup médité ces questions* s'exprime comme suit :

Le penchant inné de l'esprit féminin à la création du chez-soi est, en tout cas dans notre race anglo-saxonne, d'une résistance à toute épreuve. La vraie Anglaise se met à se faire un *home* après l'autre, tout comme l'abeille dont on a détruit le rayon de miel se met à reconstruire ses cellules. Neuf fois sur dix, elle parvient à procurer à sa

* Frances Power Cobbe.

famille un asile où règne l'ordre, l'amour et la paix. Les enfants qui ont grandi dans cette atmosphère arrivent sur la scène agitée de la vie, entourés d'une auréole lumineuse, comme s'ils descendaient d'un monde meilleur.

Dans d'autres pays aussi il y a nombre d'intérieurs dont on pourrait dire autant.

Cette tendance générale des femmes à faire naître la vie de famille partout où elles se trouvent, semble justifier l'espoir que nous chérissons de voir certaines idées sociales inquiétantes subir une évolution favorable, par un revirement vers tout ce qu'il y a de salutaire et de bon dans l'idéal familial, manifesté sous des formes nouvelles.

Je suis convaincue que l'acquiescement aux justes revendications des femmes d'aujourd'hui, loin d'empêcher ce revirement, en hâtera, au contraire, l'heure, — tandis qu'une opposition persistante précipiterait la désorganisation et achèverait la déchéance des traditions que nous vénérons.

Je ne puis préciser ici, comme je le voudrais, les formes nouvelles sous lesquelles l'ancien idéal pourrait renaître ; je ne veux qu'en indiquer brièvement quelques traits. Le but à poursuivre est, me semble-t-il, l'extension des influences familiales au delà des limites du foyer.

Nous avons constaté depuis longtemps, par exemple, l'insuffisance et même l'action pernicieuse de quelques formes de la charité privée. Nombreuses sont les bévues commises par certaines bienfaitrices qui appauvrissent la communauté par la manière dont elles distribuent

leurs aumônes et leur patronage, en se complaisant à jouer le rôle de fées bénévoles. Nous n'avions pas prévu, toutefois, la rapidité de la réaction qui s'en est suivie, réaction dont l'élan est si violent dans le sens opposé qu'il nous met en danger de manquer une fois de plus le but.

L'impulsion générale, à cette heure, est vers la centralisation, vers les institutions imposantes et l'uniformité des systèmes. Je n'ai aucune foi dans cette manipulation en bloc des indigents, des criminels, des écoliers, des écoles, etc. Une telle méthode n'est point déduite d'une connaissance réelle de la vie ni de la nature humaine ; si on la pousse à l'extrême, le sort de nos populations sera dans l'avenir pire qu'il n'était jadis.

En revanche, il est des gens convaincus que rien ne sera si efficace que de faire pénétrer largement dans les ateliers, les hôpitaux, les écoles, les orphelinats, les asiles d'aliénés et jusque dans les prisons, les meilleurs éléments de la vie de famille. Cette œuvre exigera la mise en activité de nombreuses influences féminines ; pour y participer, des femmes en grand nombre devront s'affranchir de l'esclavage de tels préjugés, de tels dogmes égoïstes, de tel vice d'éducation, de tels buts mesquins, voire même de la tyrannie exclusive de certains *homes* abondamment pourvus de filles, dont une ou plusieurs n'aspirent qu'à s'envoler vers une sphère d'action ou vers un espoir d'utilité. « Hélas, me disait un jour l'une d'elles, ma vie présente ressemble à une muraille si nue que je bénis mon ombre quand, par hasard, je l'y vois passer ! »

Nous avons fait l'expérience de ce qu'on peut appeler

la forme féminine de la philanthropie ; ce ministère tout personnel, individuel, de type moyen âge, ne s'adapte plus à notre temps : il a échoué. Nous voici maintenant en train d'expérimenter les méthodes de la philanthropie masculine, les mesures générales, les vastes organisations, les systèmes conçus par des hommes, sanctionnés par des Parlements où des hommes seuls sont représentés. Cette forme seconde échouera de même, si elle va jusqu'à exclure tous les éléments de vie que, malgré ses abus, contenait la première.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; » c'est une constatation très ancienne dans l'histoire du monde. Il n'est pas bon, non plus, que l'homme *travaille* seul, dans quelque domaine que ce soit, au bien de la famille humaine. Plus sera grande l'œuvre qu'il entreprendra sans le secours de celle que Dieu lui donna pour aide et pour compagne, plus manifeste sera son échec.

Des statistiques les plus arides on peut déduire que toute œuvre, conçue selon le type vivant et multiforme de la famille, prospère mieux que les plus dispendieux établissements. Dans les hôpitaux d'accouchements, où elles se trouvent dans des conditions beaucoup meilleures, les femmes indigentes meurent en plus grand nombre que dans leurs pauvres logis. Il est rare que les jeunes filles élevées en masse dans les asiles réussissent bien. Les aliénés soumis au régime familial, à Gheel, par exemple, ou, en Ecosse, dans de très humbles familles où ils reçoivent une nourriture médiocre, se guérissent plus souvent que dans de grands établissements bien tenus.

Ces assertions paraîtront des hérésies à certains méde-

cins, qui ne cessent de réclamer des pouvoirs plus étendus et des crédits plus considérables, pour appliquer sur une plus grande échelle des mesures arbitraires à des êtres humains, qui ne sont à leurs yeux qu'un matériel d'expérimentation. La coercition ainsi exercée dans un but apparent d'humanité, l'est en réalité dans l'intérêt de la science, mais d'une science qui ignore l'âme, immanence divine dans l'homme, et la volonté, cette chose sacrée et terrible.

Rien ne peut suppléer à l'éducation salutaire de la liberté. L'uniformité d'une discipline régimentaire transforme les hommes en machines au lieu de faire d'eux des êtres capables de se conduire. Sans cette capacité, l'être humain n'est rien, et tout ce que l'on fait pour lui est en pure perte. Le régime des grandes institutions magnifiquement administrées risque d'augmenter, en fin de compte, le paupérisme, non moins fatalement que le ministère des « fées bénévoles » ; le régime familial, au contraire, développe les individualités, suscite l'indépendance et favorise les affections bienfaisantes.

Donner à la femme plus de liberté, lui faire simplement justice, sera, j'en suis convaincue, contribuer pratiquement à résoudre nos graves questions sociales ; à condition, toutefois, que les femmes de nos jours recherchent la sagesse, et soient sages ; qu'elles poursuivent la justice, et soient justes.

Quand tout aura été dit sur la beauté de la vie domestique et sur l'aptitude des femmes à cette vie, il ne sera pas démontré que Marthe de Béthanie soit la seule patronne de notre sexe, comme certaines gens

semblent le croire. Aucune femme ne sera véritablement le bon génie du foyer si elle n'est *que cela*. L'idéal domestique n'atteint pas son objet si l'on fait de lui le principe unique de la vie des femmes ; il y est impuissant, parce qu'il fait prévaloir le but secondaire de l'existence, qui est de rendre nos proches heureux, sur le but principal, qui est de vivre pour Dieu et de se transformer à son image. La femme qui n'est qu'un être domestique ne saurait remplir toute sa tâche au foyer de la famille. Par son dévouement excessif aux nécessités matérielles des siens, elle perd le pouvoir de subvenir à leurs plus nobles besoins. Pour être vraiment « l'ange de la maison », il faut qu'elle conserve et qu'elle déploie souvent les ailes qui l'élèvent *au-dessus* de cette maison elle-même et des choses qui s'y trouvent. Dieu doit être pour elle le premier objet de l'existence, et sa famille le second ; pour pouvoir être auprès des siens l'intendant fidèle des meilleurs dons du Créateur, elle doit puiser elle-même, constamment et à longs traits, à la source des eaux.

(*Revue de Morale sociale*, juin 1900.)

L'émancipation telle que je l'ai apprise

Au cours de notre dernière Conférence de septembre dernier à Genève, il m'est revenu que certains amis de France et d'ailleurs, abolitionnistes convaincus quoique ne faisant pas partie de notre Fédération avaient exprimé leur étonnement — d'une façon tout à fait amicale du reste — de ce que « Mme Butler, qui se fait en toute occasion l'apôtre de la liberté, pouvait néanmoins être d'accord avec les idées qu'enseignent les Eglises et leurs pasteurs. »

Il n'est jamais agréable de parler de soi. Une telle remarque cependant me semble mériter quelques mots d'explication ; je m'efforcerai de les rendre aussi impersonnels que possible.

Lorsque j'observai à Genève les visages de ces nouveaux alliés de notre cause, lorsque je vis leur zèle pour la justice, la sincérité de leurs intentions et leur infinie pitié pour les déshérités, je me sentis attirée vers eux par une cordiale et vive sympathie. Ils sont libres

penseurs, étrangers peut-être depuis leur jeunesse aux vérités qui, pour moi, sont la vie. Mais si nous sommes séparés sur divers points d'importance capitale pour beaucoup d'entre nous, nous nous trouvons unis toutefois dans une commune pitié pour ceux qui souffrent, ainsi que dans le désir de les délivrer de leurs fardeaux, « de rompre toute espèce de joug et de renvoyer libres les opprimés. »

C'est donc comme une amie qui s'adresse à des amis, et non pour faire de la controverse, que j'écris ces lignes. La question posée paraîtra peut-être plus claire formulée ainsi : « Comment Mme Butler, elle, l'ennemie déclarée de toutes les superstitions et des fausses conventions qui ont placé la femme dans une situation où elle est victime de nombreuses injustices, — comment a-t-elle pu se mettre en révolte ouverte contre un semblable état de choses, tout en demeurant chrétienne évangélique convaincue ? »

Je vais essayer de répondre.

En ce qui regarde les Eglises et leurs pasteurs, ma réponse montrera que je n'ai pas été instruite par leur moyen, pas plus que par des maîtres en théologie ou des guides religieux quelconques. J'ai un grand respect pour les ministres de la religion et les interprètes de la Parole de Dieu ; mais en fait, ils n'ont eu aucune part dans le développement de ma vie spirituelle.

J'avais dès longtemps remarqué que les écrivains préoccupés de la situation de la femme dans la société et de ses relations avec l'homme, remontaient rarement à une autorité plus haute que celle de saint Paul. Depuis les premiers siècles de l'Eglise chrétienne jusqu'à nos

jours, des hommes appartenant à toutes les nuances de l'opinion religieuse ont parlé ou écrit sur ce sujet. Ils ont présenté leurs théories comme l'énoncé de la morale évangélique; mais, à part de rares exceptions, ils ne les ont pas soumises au contrôle direct de l'enseignement du Christ et se sont laissés guider par l'interprétation la plus ancienne des principes proclamés par le Christ plutôt que par ces principes eux-mêmes. Par suite, ils sont tombés dans une erreur et une confusion qu'ils eussent évitées en remontant fidèlement et constamment à la source pure des principes, savoir au CHRIST et à nul autre....

Chez les anciens Israélites, quand la corruption ou le mépris des principes amenait une crise nationale, le cri s'élevait : « A la loi, aux ordonnances ! » Un retour sincère et direct à la loi de Moïse — à cette loi qui, en certains cas, pouvait paraître dure — leur révélait alors que ses prescriptions s'inspiraient d'une souveraine tendresse; car cette loi, sans rien changer aux institutions humaines, y introduisait un principe, en apparence faible et subtil, qui devenait un ferment d'émancipation propre à les transformer par un travail intérieur. Les iniquités sociales qui se pratiquèrent par la suite sous la prétendue sanction de la loi de Moïse, ne furent pas en réalité le fruit de cette législation. Jésus lui-même ne disait-il pas aux Juifs : « Vous vous entendez merveilleusement à mettre à néant le commandement de Moïse pour garder votre tradition. »

Quelque chose d'analogue s'est passé au sein du christianisme. En présence de la confusion qui existe parmi les écrivains chrétiens et matérialistes relative-

ment à la portée sociale de certains principes du christianisme, j'en appelle au Christ, et au Christ seul, non aux Eglises, ni à la tradition, ni aux dogmes, ni même à un apôtre, à cet apôtre qui déclare lui-même, après avoir parlé de questions d'intérêt social : « C'est un conseil, non un ordre que je vous donne. » Il y a ici quelqu'un de plus grand que saint Paul ; il est temps de nous en souvenir.

J'en appelle donc au Christ, comme à l'unique source de ces vérités essentielles et éternelles que la sagesse nous commande d'appliquer aux différentes transformations et au développement graduel de la société humaine.

De tout temps, en particulier dans la période sombre qui précéda la Réformation, il y eut une minorité silencieuse dont la vie tout entière fut une protestation contre l'enseignement capricieux et variable de l'Eglise concernant la femme ; et à l'époque de Luther et des Puritains, cette minorité croyante protesta de même contre l'étroitesse des interprétations de l'Ecriture en cette matière. Je ne sais vraiment à quoi nous devrions donner le nom d'Eglise, si ce n'est à cette phalange d'hommes et de femmes de foi qui, à travers les âges, ont reflété l'enseignement du Christ dans son intégrité, trouvant dans leur amour pour la vérité et pour leurs frères les clartés dont ils avaient besoin. Tous ces croyants ont affirmé l'égalité de l'homme et de la femme, celle de toutes les races humaines. L'égalité proclamée par le Christ a des bases aussi larges que profondes. Aussi longtemps que ce principe n'aura pas été admis par la chrétienté, reconnu par la loi et par la

religion, le malaise, la misère, les torts et les injustices continueront de subsister.

Chez les pauvres noirs des Etats-Unis, avant leur affranchissement, l'intelligence avait été si fortement aiguisée par les fers de l'esclavage, que les moins éclairés d'entre eux avaient réussi à découvrir d'eux-mêmes le principe émancipateur tant redouté de ceux qui s'attribuent le monopole de tous les privilèges. Accroupis parmi les cannes à sucre, ils interrogeaient avidement les Ecritures, y cherchant la condamnation de l'esclavage; et les arguments que ces pauvres nègres surent tirer de leurs secrètes recherches parurent si irréfutables, si dangereux à leurs maîtres, que ceux-ci jugèrent prudent d'interdire la lecture de la Bible à tous leurs esclaves.

Est-il besoin de le dire, ce n'est pas en consultant Moïse ou saint Paul, mais en fixant leur regard sur le Christ, que ces esclaves découvrirent que la liberté et l'égalité sont la loi divine pour l'humanité. De même, c'est en attachant fixement sur le Christ un regard rendu plus pénétrant par la souffrance et par l'étude solitaire d'un état de choses qui leur paraissait contraire à l'idéal divin de justice, qu'une minorité silencieuse de femmes, dans tous les temps et plus encore dans ces dernières années, a été conduite à des conclusions qui, formulées plus tôt, eussent été qualifiées de dangereusement révolutionnaires.

L'économiste français Bastiat, homme doux et humble, mais d'humeur plutôt morose, décrit comme suit le principe qui a régné et règne actuellement dans notre société en opposition au principe proclamé par le Christ :

Il y a dans l'économie de la société un élément qui, depuis le moment où il a fait sa première apparition dans le monde et jusqu'au jour, s'il vient jamais, où il aura complètement disparu, a affecté et continuera d'affecter de plus en plus le mécanisme social tout entier; il finira par altérer, au point de les rendre méconnaissables, les lois de l'harmonie sociale. Cet élément est la *spoliation*. On pourrait croire que nous avons à faire ici à un fait accidentel et exceptionnel, à un désordre passager indigne d'arrêter l'attention de la science. Mais, en réalité, il n'en est rien ; au contraire, dans les traditions de famille, dans l'histoire des nations, dans les activités physiques et intellectuelles des classes, dans les projets et les plans des gouvernements, la spoliation occupe une place aussi prépondérante, ou peu s'en faut, que la propriété elle-même.

Pénétrez dans la hutte du chasseur sauvage, ou dans la tente du berger nomade, quel spectacle frappera vos regards? La femme, maigre, pâle, défigurée, l'air effrayé, vieillie avant l'âge, porte seule le fardeau des soucis du ménage, tandis que le mari reste nonchalamment étendu. Quelle idée pouvons-nous nous former ici de l'harmonie de la famille? L'idée elle-même a disparu, car ici c'est la force qui rejette sur la faiblesse le poids du travail; et combien ne faudra-t-il pas d'années d'efforts avant que la civilisation n'ait sorti la femme de cet état de dégradation !

La spoliation, dans sa forme la plus brutale, armée du feu et de l'épée, remplit les annales du monde. Et ce n'est pas seulement au corps qu'elle a imposé son joug, mais encore à la conscience, réalisant ainsi une chose qu'on eût crue impossible, — l'esclavage mental.

O Liberté, nous t'avons vue traquée de pays en pays, écrasée par la conquête, gémissant sous l'oppression, insultée dans les cours de justice, bannie des écoles, tournée en ridicule dans les salons, caricaturée dans les ateliers, dénoncée dans les Eglises! Il semblerait que tu dusses trouver un refuge inviolable dans la pensée; mais si tu

dois capituler jusque dans ce dernier asile, que devient l'espérance des siècles, le progrès tant vanté de la race humaine?

La spoliation est un phénomène trop universel, trop constant, pour qu'il nous soit permis de lui attribuer un caractère purement accidentel.

Ces accents mélancoliques éveillent en mon cœur, à l'heure présente, un douloureux écho. Ils sont comme un long soupir prophétique annonçant la défaite, défaite qui se renouvellera sans cesse jusqu'à ce que le monde se reconnaisse vaincu et qu'intervienne le suprême triomphe que nous invoquons lorsque nous répétons chaque jour : « Que ton règne vienne ! »

L'enseignement qui ressort des grands actes typiques du Christ n'est pas moins profond que celui qui découle de ses paroles. Ces actes avaient une signification suprême et éternelle, tandis que plusieurs des conseils donnés par saint Paul avaient un caractère transitoire.

Au nombre des actes du Christ destinés à poser un principe directeur de la vie sociale, les plus frappants sont ceux qu'il a accomplis envers les femmes. Dans tous les exemples importants où la femme est en cause, je remarque que le Christ accompagne chaque cas particulier, qu'il s'agisse d'une grâce ou d'un refus, d'un acte *libérateur*.

Dans une scène mémorable, il affranchit une femme de la servitude de la loi. Aux yeux de ceux qui en furent témoins, cette action dut paraître celle d'un dangereux niveleur ; car tandis que, d'une part, à la stupé-

faction des assistants, il libérait complètement cette femme des conséquences d'une loi tyrannique, de l'autre, il imposait aux hommes présents, et implicitement à tous les hommes, l'obligation à laquelle ils avaient essayé lâchement de se soustraire en faisant peser uniquement sur la femme qui la violait le châtiment terrible prescrit par leurs ordonnances barbares. Ils sortirent tous, ne pouvant supporter l'éclat de cette lumière qui tombait sur leurs consciences coupables. La femme demeura seule et *libre*.

Libre, elle l'était en effet, non à la façon dont l'entendent certaines personnes qui confondent liberté avec licence, oubliant que s'imposer une contrainte est aussi faire usage de la liberté, mais libre quant à la dure sentence rendue par la justice humaine, et libre aussi à l'égard de la servitude intérieure.

L'émancipation accordée à une autre femme marquée d'une tare héréditaire, n'est pas moins significative. D'un mot il rompt des chaînes que la tradition avait rivées depuis des siècles, et il élève cette humble femme de la position de « chien de Gentil » acceptée par elle, à une situation plus haute même que celle réservée « aux brebis de la maison d'Israël ».

Dans une autre occasion, sa parole libératrice : « Va en paix ! » et l'hommage tendre et respectueux qu'il rend à la paria mise au ban de la société, contrastent singulièrement avec la remontrance sévère qu'il adresse à son hôte, si satisfait de lui-même, si fier de sa situation honorable dans le monde, et qui exprimait son étonnement de ce qu'un prophète ne sût pas « quelle sorte de femme » le touchait.

A une autre, courbée par la maladie, il dit avant même qu'elle eût ouvert la bouche : « Femme, tu es délivrée ! » Et aux formalistes qui lui objectaient la loi, il répond avec une sainte indignation : « Et cette fille d'Abraham que Satan tient liée depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de cette chaîne le jour du sabbat ? »

Dans un autre cas encore, c'est une chétive créature qui cherche à se dissimuler dans la foule ; il la délivre d'une longue et pénible infirmité, l'affranchissant du même coup d'une perpétuelle dépendance à l'égard de la science médicale de son temps. Elle avait souffert toute sa vie non seulement de son mal, mais encore de l'application répétée de remèdes inefficaces ; elle était ruinée de corps et de biens. « J'ai senti une vertu sortir de moi, » dit-il après qu'elle eut simplement touché le bord de son vêtement. Cette vertu communiquée lui apporta la guérison parfaite et définitive ; elle aussi était *libre*.

Un dernier exemple. Sur le chemin descendant de la colline où était située la ville de Naïn, il rencontre un cortège funèbre qui se rendait au cimetière dans la vallée. Une veuve accompagnait le corps de son fils unique, porté dans une bière à ses côtés. Elle ne vit point le Sauveur ; ses yeux étaient obscurcis par le chagrin et les larmes ; elle ne prononça pas une parole. Il n'attendit pas qu'elle parlât, mais « *quand il la vit il fut ému de compassion pour elle* », et il la délivra du fardeau qui oppressait son cœur brisé en lui rendant son fils perdu.

Les tyrannies, les opprobres et les infirmités dont

le Christ délivre chacune de ces femmes, avaient tous un caractère différent, et cette variété rehausse encore la portée de son intervention en leur faveur. Lorsque nous le voyons donner l'exemple du devoir filial et de l'affection, affirmer la sainteté du mariage, prescrire l'obéissance aux lois dignes d'être obéies, nous reconnaissons que sa justice dépasse de beaucoup la justice des Pharisiens de son temps — ou de ceux d'aujourd'hui. De même, il me semble impossible, pour quiconque étudie loyalement sa vie et son enseignement, de ne pas reconnaître qu'il a présenté le principe de l'égalité de tous et du respect de la personne humaine comme devant être la base de notre vie sociale. A certaines époques et dans une certaine mesure, ce principe a été mis en pratique dans les rapports entre les hommes ; mais il est resté lettre morte en ce qui regarde toute une moitié du genre humain, celle précisément à laquelle le Christ l'a appliqué d'une manière si éclatante....

Non, ce n'est pas à une autorité ou à un enseignement humain quelconque que je dois les convictions qui m'ont soutenue à travers la vie. Mon enfance s'est écoulée à la campagne, loin des villes, près d'un père et d'une mère qui réalisaient ce que doivent être un homme et une femme dignes de ce nom. On ne voyait guère de pasteurs ou de ministres dans nos environs. L'église de la paroisse était à deux milles de notre habitation ; nous nous y rendions consciencieusement chaque dimanche pour entendre un brave pasteur nous enseigner, du haut de la chaire, probablement tout ce qu'il savait

des choses de Dieu. Mais ses paroles passaient, sans même les effleurer, sur les sombres pensées de révolte qui obsédaient mon âme.

De bonne heure je fus hantée par les problèmes qui s'imposent plus ou moins à tout esprit réfléchi. D'année en année, cette obsession se fit plus tyrannique. Il me semblait que tout allait mal dans le monde. Par une intuition étrange, avant que mes yeux n'eussent contemplé la réalité, j'eus la vision des plus poignantes misères de la terre, des injustices, des inégalités, des cruautés pratiquées par l'homme sur l'homme, par l'homme sur la femme.

Je traversai ainsi une longue année d'obscurité durant laquelle, pour calmer l'angoisse de mon cœur et l'inquiétude de mon esprit, j'éprouvai le besoin de déposer ce fardeau aux pieds de Dieu dont le nom, m'avait-on dit, était Amour. Mais je le redoutais, ce Dieu, je fuyais sa présence, jusqu'à ce que la grâce me fut enfin donnée de me lever et, comme Jacob, d'engager avec l'Etre mystérieux une lutte dont l'issue devait être la mort ou la délivrance. Et une fois de plus, on entendit monter de la terre vers le ciel le cri suprême : « O Dieu ! qui es-tu ? où es-tu ? pourquoi en est-il ainsi des créatures que ta main a formées ? »

Je luttai seule, tantôt perdue dans les profondeurs solitaires des bois et des forêts de pins qui environnaient notre demeure, tantôt sur la pente de quelque coteau isolé, parmi le thym et la bruyère sauvages, temple silencieux où l'on ne percevait d'autre son que le cri plaintif du courlis, le bourdonnement des abeilles ou le bêlement lointain des agneaux. Je passai des

heures, des jours, des semaines dans ces retraites, cherchant la réponse aux tourments de mon âme et la solution des problèmes obscurs qui l'agitaient. Lorsque j'y songe, je sens que la crise se serait terminée dans la défaite et la mort, si le Sauveur n'avait communiqué au jeune *lutteur* quelque chose de cette force qui le soutint lui-même pendant sa nuit d'agonie, à Gethsémané, alors que « sa sueur était pareille à des grumeaux de sang qui tombaient à terre ».

Ce ne fut point une victoire prompte ni facile. Le combat reprit plus tard, quand commencèrent à m'apparaître dans leur réalité ces souffrances humaines que je n'avais fait que pressentir. Plus tard encore vint l'action, la lutte au dehors, et, en même temps, Dieu soit loué, la lumière, l'espérance et les directions qu'Il ne refuse jamais à ceux qui cherchent, qui demandent et qui frappent, secours qui devient pour eux « une ancre de l'âme ferme et assurée ».

Mes amis comprendront pourquoi, le regard attaché sur mon Libérateur, j'ai, dès ce moment, pris pour devise les paroles du poète Whittier que j'ai mises en tête de mon humble petit *Storm-Bell :*

Wherever Freedom's vanguard goes,
Where stand or fall her friends or foes,
I know the place that should be mine *.

Ils comprendront aussi pourquoi, depuis longtemps,

* Partout où s'avancent les pionniers de la liberté, partout où luttent et tombent ses amis et ses ennemis, je sais quel est le poste que je dois occuper.

j'ai choisi ma place — oh ! avec quel contentement ! — près de cette femme, « la femme de la ville qui était pécheresse », de laquelle il dit — lui, son Libérateur et le mien — ce qu'il peut aussi dire de moi : *« Elle n'a pas cessé de me baiser les pieds. »*

(*Storm-Bell*, janvier 1900.)

Trentième anniversaire de la Fédération

Message de Joséphine Butler lu à Neuchâtel le 28 Septembre 1905.

Chers amis,

L'origine de notre œuvre, qui s'est si merveilleusement développée, remonte beaucoup plus loin qu'on ne se l'imagine généralement, et vous serez peut-être étonnés de ce que je vais vous apprendre à ce sujet.

Je désire d'abord mettre en lumière deux vérités qui me semblent confirmées par ce que nous savons de la genèse de toute évolution importante de la race humaine dans le passé. La première de ces vérités, ou de ces principes, est que pour produire un mouvement de nature vitale et spirituelle, *il faut que quelqu'un souffre.* Quelqu'un doit passer par un douloureux travail de l'âme avant qu'un tel mouvement puisse être enfanté à la vie extérieure. Il en fut ainsi pour le plus grand des mouvements dans le temps et dans l'éternité : l'éclosion de la foi chrétienne. Dans ce but, Jésus-Christ souffrit — dans quelle mesure, nous ne le comprenons qu'en

partie, car nous ne pouvons sonder la profondeur infinie d'une semblable souffrance ! L'Ecriture parle du « travail de son âme ». Je suis convaincue que la naissance de tout principe ou de toute vérité vraiment vitale doit être et est toujours précédée, à un degré quelconque, d'une souffrance, d'un « travail de l'âme ».

Ceux qui se joignent à ce mouvement ne sont pas tous appelés à souffrir, loin de là ; les souffrances d'ailleurs vont en diminuant à mesure que le temps marche. La vérité, une fois née dans le monde, entraîne avec elle les convictions et l'adhésion intellectuelle d'un grand nombre d'esprits justes et honnêtes. Sans doute les labeurs, les fatigues, les déceptions et les luttes intérieures attendent encore ceux qui s'enrôlent au service de la bonne cause ; mais il est rare qu'ils aient à passer par la lente et silencieuse période de gestation qui précède l'apparition d'un enfant vivant dans le monde.

Il y a là une étroite analogie avec ce que Jésus-Christ a dit de la vie cachée de la semence jetée en terre. Le Royaume des cieux, dit-il, est semblable à la plus petite des graines ; elle tombe en terre, y demeure longtemps cachée à tous les yeux, morte en apparence. Mais, avec le temps, une jeune plante paraît ; elle croît et devient un arbre si grand que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans ses branches.

La seconde vérité qui ressort pour moi de notre expérience passée est que tout mouvement d'origine divine, c'est-à-dire qui prend sa source dans la volonté de celui qui est le Dieu de toute justice, est et doit être *préparé par la prière ;* il faut qu'il puise son inspiration en Dieu.

C'est pourquoi, à la question : « Notre mouvement

fut-il, à l'origine, un mouvement chrétien? » je dois répondre : « Oui, il le fut » — mais pas dans le sens où certains l'entendent, ou plutôt le *mésentendent*, certains qui, comme le professeur Fournier, pensent qu'un grand nombre de chrétiens orthodoxes, « des femmes et des pasteurs », se levèrent en Angleterre, au nom de la religion, pour prendre la direction de ce mouvement. C'est là une erreur complète, et je montrerai tout à l'heure qu'il est tout aussi faux de dire que le mouvement abolitionniste fut un mouvement religieux, que d'affirmer, comme on le fait d'un autre côté, qu'il a graduellement dévié de son point de départ en admettant dans ses rangs « des païens et des publicains », des athées, des socialistes, tous gens dont le concours est, dit-on, un danger pour la cause.

Cela peut paraître paradoxal, mais je dois à la vérité de dire à mes amis les plus dévoués que si ce mouvement eut sa source en Dieu, s'il fut secrètement préparé par des années de recueillement et de prières silencieuses, il fut toutefois loin d'être patronné par les chrétiens au début. En fait, les Eglises ne daignèrent que peu à peu et très lentement condescendre à examiner la question. Evêques, pasteurs, ministres de différentes dénominations couvrirent notre petit groupe d'initiateurs de tout le dédain que nous leur inspirions.

Nos premières années d'activité allumèrent un incendie, grâce à l'explosion de colère que suscita notre cri de révolte contre l'injustice. La masse de la population, c'est-à-dire la classe moyenne et la classe ouvrière, cette dernière surtout, se leva contre la législation que nous dénoncions, parce que c'était une « législation de

classe ». C'est ce fait qui, comme un coin, s'enfonça dans l'âme du peuple anglais, — le fait que les hommes des classes privilégiées avaient renversé les vieilles garanties inscrites dans notre Constitution depuis le temps du roi Jean; et cela afin que leurs fils pussent tirer avantage — du moins ils se l'imaginaient — de la ruine des filles du peuple.

La colère du peuple se propagea rapidement; elle retentit jusqu'au Parlement et émut nos législateurs. Avec le temps, elle gagna les Eglises, et le pays devint un véritable champ de bataille où on luttait *pour la justice*, en dehors de toute considération religieuse. Je reconnais que parmi nos amis ouvriers, il y avait, particulièrement en Ecosse, quelques groupes d'hommes pieux qui, sans bruit, se réunissaient pour prier en faveur de la cause; mais le grand levier fut toujours la question de justice et celle de l'égoïsme de classe.

Il est juste d'ajouter que dans les classes supérieures, quelques personnalités furent avec nous dès le commencement, esprits d'élite que cette législation outrageait dans leur sentiment de la justice. Plusieurs étaient des membres du Parlement dont je bénis la mémoire. D'autres étaient des ecclésiastiques, tel que le chanoine Fowle, qui scandalisa son auditoire en prêchant plusieurs dimanches de suite, en pleine cathédrale, contre la réglementation; tels encore mon mari vénéré avec quelques-uns de ses collègues, et *un seul* évêque dont la largeur de vues s'expliquait sans doute par le fait qu'il avait exercé son ministère dans les colonies, où il avait appris bien des choses au contact des pauvres indigènes de son diocèse.

Quelques-uns des plus distingués de nos premiers collaborateurs, y compris Sir James Stansfeld, étaient des unitaires. Je crois bien que nos chrétiens évangéliques d'aujourd'hui ne les revendiqueraient pas pour être des leurs. Nous ne demandions *jamais* à nos adhérents quelles étaient leurs convictions religieuses, ou même s'ils en avaient. Nous tendions la main à tous ceux qui venaient à nous. Dans le nombre se rencontraient beaucoup de « malcontents », pauvres gens que la société avait durement traités ou qui avaient cruellement souffert de l'injustice, existences manquées qui attendaient une réparation ; tous gens dont les malheurs criaient au ciel, bien qu'eux-mêmes n'eussent jamais su faire monter le soupir d'une prière vers Celui qui a porté toutes nos douleurs.

Je reviens maintenant à la question : avons-nous réellement renié notre origine essentiellement chrétienne, ou n'avons-nous pas accueilli dès le commencement tous ceux qui voulaient la justice, indépendamment d'aucun credo politique, religieux ou autre?

Il est nécessaire de se rappeler que l'Angleterre, alors comme aujourd'hui, avait sous sa dépendance des contrées éloignées, habitées par des races de religions très différentes. Dès le début de notre activité nous eûmes à tenir compte de ce fait ; nous comprîmes que nos principes devaient embrasser tous ceux qui, dans quelque pays que ce fût, avaient à souffrir de la tyrannie que nous étions appelés à combattre, et tous ceux qui, au nom de l'humanité et de la justice, protestaient contre cette tyrannie.

Je reproduis ici une lettre que je reçus de l'Inde le 28 juin 1870. Notre campagne en Angleterre avait commencé à la fin de 1869, de sorte que ce message nous arrivait six mois après, témoignant que notre action avait déjà éveillé des échos sur les rives lointaines des possessions britanniques. Cette lettre émane d'un magistrat hindou de Bombay, Dadoba Pandurung, gradué de l'Université de cette ville et juge de paix du district. Elle est trop longue pour que je la donne tout entière, j'en cite seulement le passage essentiel :

... Aux Indes, les agents subalternes du pouvoir exécutif sont des hommes de la dernière catégorie, dépourvus de tout sens moral. Par contre, un certain fonds de simplicité et de modestie, joint à une tenue relativement convenable, se retrouve encore à l'état de vertus cachées chez nos malheureuses femmes tombées. Le fait suivant confirme cette assertion et prouve toute l'horreur qu'inspire à ces pauvres créatures sans défense, la loi qui les met à la discrétion de ces fonctionnaires de bas étage en vue d'une pratique dégradante et tyrannique. A peine eut-on connaissance à Bombay de la mise en vigueur des « Actes », qu'environ trois mille de ces malheureuses s'enfuirent de la ville et se dispersèrent dans les campagnes où, à l'insu de tous, elles périrent de faim, abandonnées et sans secours....

J'ai trouvé la réponse aux préoecupations qui m'assiégeaient depuis longtemps, dans une lettre à vous adressée, Madame, par miss Mary Carpenter, et que le *Times of India* a publiée. Cette lettre m'a révélé l'existence de la noble « Association nationale des Dames », fondée pour obtenir le rappel des Actes, association digne d'exciter la sincère admiration de quiconque, sous quelque climat et dans quelque pays que ce soit, se soucie du bien de son peuple.

Vous excuserez, Madame, un pauvre Hindou de la li-

berté qu'il prend de vous exprimer sa profonde sympathie pour votre entreprise philanthropique.

Votre respectueusement dévoué,

DADOBA PANDURUNG.

De semblables appels nous vinrent aussi de Hong-Kong, du Cap de Bonne-Espérance, du Canada, d'Australie et d'autres points du monde. Nous était-il possible de les repousser? De l'Inde, ces témoignages abondaient, émanant de parsis, de bouddhistes et de mahométans, tous amis fervents de la justice. C'était comme l'écho du cri du Macédonien à l'apôtre Paul : « Passe et viens nous secourir. »

Dès les premiers temps, nous eûmes l'adhésion et l'appui de nobles Israélites. Je mentionnerai Samuel Montagu, membre du Parlement pour Whitechapel, le quartier juif de Londres. Cet « Hébreu fils d'Hébreux » nous donna son concours individuel et politique. Plusieurs membres de la famille de Montefiore se joignirent à nous. Le grand rabbin de Londres nous aida également. Nous reçûmes en même temps des lettres d'adhésion du grand rabbin de Paris, Zadok Kahn, du grand rabbin de Bruxelles, Astruc, et de Ben Israël, grand rabbin d'Avignon. Ce dernier nous envoya, à mon mari et à moi, un livre remarquable dont il était l'auteur, sur les héroïnes et les femmes célèbres, prophétesses et autres, des temps hébraïques. Cet ouvrage témoignait d'une étude intelligente de l'Ancien Testament, ainsi que d'un profond respect inné pour la femme.

Ces Israélites dont je viens de parler ne peuvent certainement pas être classés parmi les chrétiens ortho-

doxes. Malgré cela, nous sentions qu'ils étaient une force pour nous.

Je citerai encore un autre Hindou distingué, Babu Keshub Chunder Sen, qui se joignit à nous lors de la constitution d'une première section britannique de la Fédération, en 1875. Il fut nommé membre de notre premier comité international, fondé à Liverpool où nous résidions à cette époque. Dans ce comité prirent place des hommes de toutes les opinions, voire même de véritables agnostiques. Keshub Chunder Sen fit un séjour dans notre maison de Liverpool. Nous fûmes tous frappés de l'élévation de son esprit et du calme sublime qu'il puisait dans sa conviction profonde que le bien finirait par triompher du mal. Il n'était pas chrétien.

Je crois, chers amis, en avoir dit assez pour vous montrer que nous groupions autour de nous *tous ceux* qui voulaient la justice ou qui avaient à souffrir de l'injustice. Toutefois, j'ai dit en commençant qu'à la source même de ce grand mouvement il y avait eu une *semence,* une semence cachée; en d'autres termes, nous avions reconnu la nécessité absolue d'un secours divin et *surnaturel* dans une aventure aussi redoutable. *Il y avait eu des prières.*

Me sera-t-il permis de rappeler dans quel ordre, sous l'influence de l'esprit d'En Haut, individus et sociétés vinrent peu à peu prendre rang parmi nous? Par une curieuse analogie, ce recrutement suivit précisément la même marche que dans la grande lutte contre l'esclavage des noirs, aux Etats-Unis, qui eut contre elle,

comme vous le savez, la grande majorité des Eglises.

Nos tout premiers adhérents furent des quakers, membres de ce corps tranquille et pacifique connu sous le nom de « Société des Amis », dont l'aide active et pratique est toujours au service de toutes les souffrances dans le monde, en vertu de la règle posée par son fondateur, George Fox, qui institua dans son sein le « Comité de la Souffrance ». La noble tâche de ce comité, lequel n'a pas cessé de fonctionner jusqu'à ce jour, est de rechercher toutes les manifestations de la souffrance, sous quelque forme et dans quelque pays que ce soit, pour s'efforcer d'y porter remède. Ces chers amis nous secondèrent dès le début. Je me sens pressée de nommer quelques-uns de ceux qui nous aidèrent en secret de leurs prières silencieuses, et en public par leur admirable courage. Je fais allusion en particulier à mes chères camarades, Margaret Tanner et Mary Priestman. La première vient de nous quitter, la seconde est aujourd'hui âgée et infirme. Représentez-vous ces deux dames assises en face de moi et tenant conseil. A la question : « Que faire ? » l'une d'elles répond : « Il faut soulever le pays ! » Brave créature, si douce, si parfaitement quakeresse, et cependant convaincue qu'à nous trois, pauvres femmes, nous allions *soulever le pays !* En vérité, Dieu se sert « des choses faibles du monde pour confondre les fortes ».

C'est ainsi que se forma progressivement notre « Association nationale des Dames », la mère, ou plutôt la grand'mère de toutes les sociétés dans lesquelles les femmes ont travaillé depuis lors.

J'aimerais aussi rappeler le souvenir de plusieurs

quakers éminents de Birmingham, dont quelques-uns sont encore vivants, et citer le nom de Edward Backhouse, de Sunderland, dont la générosité princière nous fut d'un grand secours pendant la période la plus difficile de notre campagne. Leurs noms à tous sont écrits là-haut.

Après les quakers, les sociétés religieuses qui nous fournirent des adhérents furent d'abord les communautés les plus modestes : les méthodistes primitifs, les chrétiens bibliques, les méthodistes unis ; puis les wesleyens qui devinrent par la suite un puissant appui pour notre cause, sous la direction du regretté Hugh Price Hughes, un Gallois au cœur chaud, abolitionniste convaincu et défenseur éloquent de la justice. Suivirent ensuite, mais lentement, très lentement et en se plaçant à des points de vue très divers, les baptistes, les congrégationalistes ; parmi eux, il y en eut qui ne saisirent qu'à la longue et avec beaucoup de peine la véritable portée de notre mouvement.

Les Eglises d'Ecosse furent également lentes à se décider ; le calvinisme étroit de certaines d'entre elles paralysait leurs sympathies en notre faveur. Il y eut cependant deux hommes distingués qui se prononcèrent courageusement pour nous dès 1869. Ce furent Dr Guthrie et Dr Duff, ce dernier missionnaire aux Indes. En outre, quelques années plus tard, il se constitua à Edimbourg, à Glasgow et à Bridge of Allan, divers groupes abolitionnistes très actifs, composés d'hommes et de femmes, de femmes surtout, qui ont travaillé jusqu'à ces derniers temps avec une ténacité et une persévérance tout écossaises.

Je crois avoir suffisamment répondu au double reproche qui nous est adressé : d'une part, d'être infidèles à nos origines ; de l'autre, d'être un parti de piétistes à vues étroites.

Permettez-moi maintenant, chers amis, d'ajouter quelques mots sur un sujet qui trouble, j'en suis sûre, bien des esprits à l'heure actuelle. Je pense que vous êtes comme moi convaincus que le christianisme, l'Eglise authentique du Christ — je prends cette appellation dans son sens le plus large — n'est pas *exclusive*, mais *inclusive*. Lorsque les disciples du Christ virent un homme qui chassait les démons et qui n'était pas des leurs, ils voulurent l'en empêcher. Que leur dit le Maître ? « *Ne l'en empêchez point*, car celui qui n'est pas contre nous est *pour nous*. » Il ne nous est pas dit que cet homme se joignît jamais au cercle des disciples ; et toutefois le Maître a dit de lui : *Il est pour nous*. J'ai connu beaucoup d'hommes droits qui consacrent toute une vie de labeur à chasser les mauvais esprits, l'esprit de tyrannie, d'oppression et d'injustice, et à ces serviteurs-là notre Juge à tous dira : *Cela va bien*.

Il y a bien des âmes en dehors de la sphère du christianisme dans lesquelles l'esprit du Christ est à l'œuvre ; et s'il y en a qui ont pris une attitude nominalement hostile au christianisme, c'est ce même esprit qui les y a poussées, en leur ouvrant les yeux sur l'infidélité manifeste de l'enseignement des Eglises et sur l'intolérance des gouvernements soi-disant chrétiens. La véritable Eglise du Christ est plus large que toutes nos sectes et que tous nos credo. Dans certains de ces

credo, notre Dieu a été si défiguré, si caricaturé, dirai-je, que beaucoup se sont révoltés, en apparence du moins, car leurs cœurs, en réalité, ne se sont pas éloignés du *vrai Dieu*.

Le malheureux fils du patriarche Isaac, cette pauvre dupe qui, dans une heure fatale, avait vendu son droit d'aînesse pour un misérable plat de lentilles, s'écria dans l'amertume de son cœur : « N'as-tu qu'*une seule* bénédiction, ô mon père ? Bénis-moi, moi aussi, ô mon père ! » Oui, le Père céleste bénira le fils apparemment rejeté. Il a plus d'une bénédiction pour les fils des hommes, pour ceux qui, quelque égarés qu'ils soient, redisent au plus profond de leur cœur le cri désespéré d'Esaü.

Le Bon Berger disait : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les conduise et elles entendront *Ma Voix !* » Je m'en tiens à cette parole.

Vous excuserez, chers amis, cette expression de mes plus intimes convictions. Je ne parle pas en orthodoxe, membre d'une Eglise quelconque, mais comme quelqu'un à qui les souffrances et l'amour ont appris qu'aucun membre de la famille humaine n'est oublié du Père qui l'a rachetée, et dont le nom est AMOUR.

Prophètes et Prophétesses

Combien nous avons besoin de prophètes et de prophétesses dans ces temps où l'air est rempli de clameurs et de voix si diverses : voix railleuses, voix gémissantes et lamentables, faux prophètes, esprits de mensonge, adorateurs des démons, matérialistes * !

La promesse nous est faite dans les Saintes Ecritures que Dieu enverra de vrais prophètes et de vraies prophétesses dans les derniers jours. Où sont-ils ? Pourquoi cette promesse n'est-elle pas abondamment accomplie ? Elle se réalisera si nous, qui croyons à sa Parole, nous nous unissons pour demander son accomplissement.

Que signifie un prophète ? que signifie le mot de *prophétiser* ? Comprenons-le bien. Ce mot ici ne signifie pas la prédiction d'événements futurs. Assurément, ceux qui sont enseignés de Dieu et qui vivent dans son intimité reçoivent, plus que d'autres, des lumiè-

* Brochure parue en anglais et en français en 1898.

depuis sous le nom de « lois de Képler », et qui a servi de base à Newton pour d'autres découvertes plus merveilleuses encore, le savant répondit avec une humilité vraiment chrétienne : « Je n'ai fait que *repenser* les pensées de Dieu. »

Il règne dans le monde et dans l'Eglise elle-même toutes sortes de traditions erronées. Les chrétiens, pour leur part, ont contribué à répandre et continuent à propager de génération en génération des notions et des maximes qui expriment des demi-vérités, des vérités légèrement altérées ou même complètement faussées, lesquelles, examinées attentivement et loyalement, n'ont aucun fondement dans l'enseignement du Christ.

Il y a une cinquantaine d'années, on entendait professer couramment, même sous le couvert du christianisme, que l'impureté chez la femme est un plus grand péché que l'impureté chez l'homme, et l'opinion publique acceptait aveuglément cet enseignement.

Telle n'est point la pensée de Dieu ; telle n'était pas celle de Jésus-Christ lorsque, dans le temple de Jérusalem, répondant à ses perfides interlocuteurs, il leur lançait cette foudroyante apostrophe qui est en même temps un sublime et éternel verdict : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre. »

De nos jours encore, il circule à l'égard de questions qui sont d'un intérêt vital pour les nations, une quantité d'idées fausses que les honnêtes gens adoptent de bonne foi et qui ne pourront être dissipées et détruites que par le souffle puissant de l'Esprit de Dieu animant des Prophètes et des Voyants, auxquels il fera connaître ses pensées et dictera ses paroles.

Ces Voyants et ces Prophètes, s'ils sont fidèles à leur mission, ne seront pas populaires. Beaucoup parmi les humbles et les petits les écouteront avec joie, mais le monde les haïra. La morale conventionnelle n'aime pas qu'on la dérange ; et il n'est pas aisé de déraciner des préjugés séculaires, qu'ils soient respectables ou non.

Jamais l'Eglise et la société n'ont eu besoin de Voyants comme aujourd'hui. En face de toutes les questions qui se posent à l'heure actuelle, il est permis de se demander dans quelle mesure nous avons recours à la lumière d'En Haut pour les élucider. Combien y en a-t-il parmi nous qui demandent, qui cherchent, qui heurtent jusqu'à ce qu'ils aient saisi la *pensée de Dieu* concernant ces problèmes ?

Ceux qui le font — c'est le petit nombre — ne peuvent plus se laisser guider par leur journal ni par l'opinion de la presse en général ou par celle d'une école quelconque, théologique, sociale ou politique ; l'autorité des meilleurs et des plus considérés d'entre les serviteurs de Dieu ne satisfait pas davantage leur esprit. Mais, dans la mesure de leurs lumières, ils s'avancent sur les traces des Prophètes du passé.

C'est dans la solitude de l'âme, seul à seul avec Dieu, que ses pensées nous sont révélées. Lorsque, affranchis de l'esprit du monde, nous nous approchons de lui en toute humilité, demandant et recevant son Esprit, « Esprit de vérité qui nous guidera dans toute la vérité », c'est alors que nous apprenons à « penser ses pensées ».

Il faut une grande force d'âme pour se retirer ainsi volontairement à l'écart, pour demeurer dans un long

tête-à-tête avec Dieu et n'écouter que *sa voix*. Il y a une grande différence entre une telle rencontre et celle que nous allons chercher dans un culte public, entourés de nos frères; elle exige plus de courage qu'il n'en faut pour affronter l'opposition des hommes ou pour combattre un ennemi visible. Que celui qui en doute en fasse l'expérience, en disant avec une ferme détermination : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni, » c'est-à-dire que tu ne m'aies introduit dans ton sanctuaire, révélé ta présence et fait entendre ta voix!

C'est là, en la présence de Dieu, à la clarté pénétrante de sa lumière, que l'âme se révèle à elle-même jusque dans ses replis les plus cachés; en sorte que la créature qui a osé rechercher cette entrevue solitaire avec son Créateur tombe, comme Daniel, la face contre terre, dans le sentiment de son néant: « Moi, Daniel, je fus défaillant et malade pendant plusieurs jours. »

Alors tout ce qui a rapport à notre *moi*, notre égoïsme, cet égoïsme subtil qui revêt tant de formes variées, est traqué et chassé de l'âme. Rien de personnel ne peut vivre là où Dieu est présent. Les louanges du monde nous deviennent aussi méprisables que la poussière que nous foulons aux pieds; l'âme tremble à la seule pensée d'être honorée des hommes ou de se voir attribuer le moindre mérite ici-bas.

C'est alors aussi que le grand ennemi s'approche. Il rassemble toutes ses forces pour en accabler la créature qu'il voit profondément humiliée mais pleine d'une sainte assurance, et cherche à lui ravir la bénédiction qu'il sait devoir être le fruit d'une telle rencontre entre l'âme et Dieu. Il dispute pied à pied le terrain que, sur

les pas de son Sauveur, le disciple s'est efforcé de conquérir pendant ces heures tragiques où, poussé par l'Esprit, il a été introduit dans la redoutable présence du Dieu saint.

« Jésus fut *emmené par l'Esprit* au désert pour être tenté par le diable. » C'est dans la solitude, au fort même des attaques désespérées de Satan, que Dieu parle et qu'il nous enseigne quelques-unes de ses plus hautes vérités.

Enfin, découragé par la résistance de l'âme humble et résolue qu'il n'a pu vaincre, l'ennemi se retire pour ne plus revenir. La lumière seule demeure, la lumière cherchée, celle qui révèle la pensée de Dieu. Il plaît alors à notre Père céleste, dans son grand amour et son infinie miséricorde, d'accorder à son enfant une mesure de cette communion que connaissait le saint Hébreu avec lequel « l'Eternel parlait face à face comme un homme parle *à son ami.* »

Nous ne sommes pas tous appelés à enseigner ni à proclamer la pensée de Dieu, tous ne sont pas appelés à prophétiser ; mais Dieu nous invite tous à venir à lui, à nous approcher toujours plus près ; et le plus pauvre, le plus faible, le plus ignorant qui se décide à puiser lui-même, directement, sans aucun intermédiaire humain, à la source éternelle de toute connaissance, de toute lumière et de toute vie, devient, qu'il en ait conscience ou non, et en proportion de la grâce qu'il a reçue, un foyer de vie spirituelle et un révélateur de la pensée de Dieu.

La demeure de Jéhovah

Où habite-t-il? Où établit-il sa demeure? — La réponse à cette question nous est donnée dans Esaïe LVII, 15 : « Ainsi parle le Très-Haut, dont la demeure est éternelle et dont le nom est saint : J'habite dans les lieux élevés et dans la sainteté. » Est-ce là la seule demeure de l'Eternel? — Nous savons qu'il est partout et qu'il est en tout, mais ces paroles nous disent quelle est sa demeure de prédilection. Notre imagination ne parvient pas à concevoir ni à mesurer l'immensité « des lieux élevés et de la sainteté » où il règne. Mais écoutez la suite : « Je suis aussi avec l'homme contrit et humilié, afin de ranimer les esprits humiliés, afin de ranimer les cœurs contrits. »

Le psaume CXLVII définit d'une manière analogue, en termes concis mais admirables de clarté, ce double caractère de Jéhovah : « Il compte le nombre des étoiles, il leur donne à toutes des noms ; » puis : « Il guérit ceux qui ont le cœur brisé et il panse leurs blessures. » Ainsi l'âme humiliée et le cœur brisé se rapprochent et se confondent, dans la pensée de Dieu, avec « les lieux élevés et la sainteté », avec le firmament et ses millions d'étoiles. Et c'est là qu'il habite, c'est là qu'il fait sa demeure !

Pour que les espérances de ceux d'entre nous qui appellent de tous leurs vœux des Voyants puissent se réa-

liser, une condition est indispensable : posséder *l'humilité vraie.*

Cette humilité n'est pas chose facile à atteindre. Son vrai caractère est étrangement méconnu, grâce à la part prépondérante prise par une pseudo-humilité qui est sur les lèvres bien plus que dans le cœur. Il est si facile de confesser dans une assemblée que nous sommes de « misérables pécheurs », de gémir sur notre misère, notre manque de foi, notre impuissance, etc.; mais tout cela nous fait-il avancer de l'épaisseur d'un cheveu dans la voie qui conduit à Dieu, et notre attitude envers lui y gagne-t-elle en droiture et en sincérité? — Ce qu'il y a de certain, c'est que pour le plus grand nombre, le mot humilité implique une idée d'incapacité, de faiblesse, d'où découle une disposition d'esprit voisine de la servilité.

Cette humilité-là est la contrefaçon de l'humilité vraie. L'homme vraiment humble est le plus indépendant des êtres ; son attitude à l'égard de ses semblables est toujours pleine de dignité. Celui ou celle qui a reçu de Dieu le don sacré de l'humilité vraie possède une confiance en soi, une assurance qui peut paraître excessive à ceux qui ignorent que la source cachée en est le sentiment d'une dépendance absolue et complète vis-à-vis de Dieu. Le disciple qui en arrive là est également prêt à accomplir, dans le silence et l'obscurité, la tâche la plus humble, aussi bien qu'à entreprendre, à l'appel de son Maître et pour le service de ses frères, l'œuvre la plus difficile, la plus considérable, dût-il passer pour un ambitieux.

Il ne songe pas non plus à parler de sa propre fai-

blesse ou à déplorer son incapacité. Il est trop véritablement humble pour se demander s'il est qualifié ou non pour l'activité à laquelle Dieu l'appelle. Il sait que son aptitude ou son inaptitude sont hors de question pour Celui dont il est l'instrument et qui « fait tout ce qui lui plaît au ciel et sur la terre », choisissant « ce qui est néant pour anéantir ce qui est ».

La vraie humilité confère à son possesseur un calme et une dignité extraordinaires, souvent mal interprétés. Il ne se laisse pas influencer par ce que le monde peut penser de lui en bien ou en mal. Cette espèce de sensibilité qui n'est le plus souvent qu'une forme subtile de l'orgueil blessé, ne trouble plus sa paix. Il appartient à Dieu tout entier ; il sait qu'il ne doit compte qu'à lui de ses pensées, de ses paroles et de ses actions, comme si Dieu et lui étaient les seuls êtres existant dans l'univers.

Toutefois le disciple reste homme et ne perd rien de son humanité. Il est dit de Dieu qu'il « trouvait *son bonheur* parmi les fils des hommes ». Dieu aussi est *humain*, dans le sens le plus tendre, le plus touchant et le plus profond de ce mot.

Nous avons vu que Dieu établit sa demeure dans les lieux élevés et dans les lieux très bas, dans la sainteté et dans le cœur humilié et brisé. A l'âme qui se met humblement au service de l'humanité est réservée une joie divine, pure de tout alliage, à laquelle les préoccupations de l'amour-propre, de l'estime du monde, de l'opinion d'amis chrétiens ou de l'Eglise elle-même n'ont aucune part.

On a fait la remarque qu'une des passions dominan-

tes du jour est la fureur de se mettre en avant, de se faire *leader*. Cela n'est que trop vrai ! De toutes parts sévit une fièvre de compétitions qui se manifeste aussi bien dans le domaine religieux et philanthropique que partout ailleurs. C'est à qui arrivera le premier ; c'est l'ambition de surpasser les autres en beaux et nobles efforts, ambition si subtile qu'elle en devient parfois inconsciente ; c'est le désir secret que le bien que nous faisons soit au moins connu, sinon apprécié au dehors ; c'est une susceptibilité extrême quant au rang qui nous est assigné dans l'armée des réformateurs, un besoin instinctif que notre nom ne soit pas oublié sur la liste de ceux qui ont fait des sacrifices pour une bonne cause.

Aucune des formes que revêt l'égoïsme, sans en excepter cette ambition et cette susceptibilité inquiètes, ne peut être extirpée de l'âme si ce n'est par une discipline rigoureuse et austère, imposée par Dieu lui-même : « Il s'assiéra et les épurera comme on épure l'or et l'argent. » — « Tout sarment qui porte du fruit, Il l'émonde afin qu'il en porte davantage. » L'opération peut être douloureuse, mais les fruits ainsi obtenus sont meilleurs que si l'amputation n'avait pas été faite.

Il faut que le *moi* soit absolument exclu du cœur de tout homme ou de toute femme qui sera oint par Dieu Prophète ou Voyant, je ne dis pas chef ou *leader*.

Dans l'histoire de l'Eglise du Christ, nous voyons des hommes et des femmes qui ont été, par la volonté de Dieu, des chefs, des hérauts, des *leaders* dans un certain sens. Plusieurs ont pu atteindre le terme de leur carrière sans avoir encouru le risque que Paul redou-

tait pour lui-même d'être « rejeté », tandis que d'autres n'ont pu achever leur course sans broncher, Dieu voulant ainsi les obliger à reconnaître leur propre faiblesse et à se jeter dans ses bras pour être sauvés par sa grande miséricorde. Enfin il en est qui voient leur route obscurcie par un nuage qui les enveloppe jusqu'à la fin. En pensant à ceux-ci, dignes jadis de notre respect et aujourd'hui encore présents à nos cœurs, nous nous exprimerons avec la plus grande indulgence, nous souvenant de ces paroles : « Que celui qui est debout prenne garde de tomber, » et en nous attachant, dans un sentiment d'humilité toujours plus profond, aux pas du Sauveur.

Ses paroles sur ce sujet sont claires et formelles. Il dit de lui-même : « Je ne demande pas ma gloire aux hommes ; » et il ajoute : « Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres et qui ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? » — « Pour vous, ne vous faites pas appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un seul Maître, le Christ, et vous, vous êtes tous frères. N'appelez personne sur la terre votre Père, car vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est dans les cieux. Ne vous faites pas appeler Directeurs, car vous n'avez qu'un seul Directeur, le Messie. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. »

La céleste vision

« Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées à l'esprit de l'homme, — des choses que Dieu a préparées pour ceux qu'il aime. »

Ces paroles sont souvent comprises comme se rapportant à la vie à venir, aux magnificences et à la gloire de notre patrie céleste, qu'aucun œil terrestre n'a jusqu'ici contemplées. La seconde partie de la déclaration de l'apôtre ne permet pas de restreindre ainsi cette interprétation : « Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit, car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu. »

La révélation de l'Esprit n'est donc pas une promesse qui concerne seulement la vie future ; elle se réalise, dans toute sa plénitude, dans l'âme de tous ceux qui, ici-bas sur la terre, la cherchent et l'attendent en toute sincérité et simplicité de cœur.

Il faut savoir imposer silence à toutes les voix de la terre pour que la voix de Dieu, « un murmure doux et subtil, » soit perçue par l'âme attentive. « C'est dans la tranquillité et le repos que sera votre salut, c'est dans le calme et la confiance que sera votre force. »

Combien de fidèles serviteurs de Dieu, « fatigués mais poursuivant toujours, » souffrent de ne pouvoir échap-

per aux exigences des devoirs quotidiens, eux dont l'âme altérée du Dieu vivant aspire au calme, au silence qui leur permettraient d'entendre la voix divine! J'entends leurs soupirs de découragement et je sympathise ardemment avec leurs difficultés, car j'ai moi-même fait cette expérience.

« Toutes choses sont possibles à Dieu. » Cessez de vous débattre contre les circonstances, renoncez à lutter contre le courant, et remettez toutes choses entre ses mains. « Il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure, » — sur son ordre les anges eux-mêmes se turent. Il peut, lui, faire le silence tout autour de vous et guider vos pas vers le sanctuaire où vous vous rencontrerez face à face avec lui et où vous entendrez sa voix.

Peut-être me répondrez-vous que lorsque le fardeau des occupations terrestres est allégé, qu'un temps de loisir et de liberté vous est accordé et qu'enfin vous êtes seul en présence de Dieu, même alors il vous est impossible de concentrer votre pensée, de rejeter les préoccupations du dehors et les inquiétudes qui vous assaillent si aisément. « La source d'eau vive » auprès de laquelle vous vous reposez est profonde et abondante, mais vous n'avez « rien pour y puiser ». L'occasion est là, mais l'âme est paralysée et l'esprit sans vigueur.

Encore une fois : « Toutes choses sont possibles à Dieu » et « toutes choses sont possibles à celui qui croit ». Confiez-lui aussi cette impossibilité de goûter le repos, même quand le repos est là. Il connaît votre désir intense de vous approcher de lui ; ce désir, c'est

lui-même qui l'inspire et le fait naître dans vos cœurs pour répondre à son propre désir de s'approcher et de faire de vous un humble Voyant, à qui il révélera les mystères profonds de son amour.

Il est d'autres chrétiens qui ignorent jusqu'à cette soif de l'âme, ou qui, s'ils l'ont connue, ont négligé de la satisfaire. Ceux-là continuent à ajourner, à subordonner les droits supérieurs de la vie spirituelle à ce qui leur paraît commandé par leurs devoirs à l'égard du prochain et des œuvres auxquelles ils participent, devoirs sacrés, sans doute, mais devoirs secondaires. Pauvres gens ! Ils sont victimes de cette fièvre d'agitation qui, tout autant que la recherche des honneurs dont j'ai parlé précédemment, affecte notre époque. Il en est même qui tirent vanité de cette agitation et qui se font un point d'honneur de n'être surpassés par personne quand il s'agit de servir une bonne cause. Ils oublient que l'heure solennelle vient où cette parole retentira à leurs oreilles : « Tu t'es inquiété et tu t'es agité pour beaucoup de choses, une seule chose était nécessaire. » Quoique inspiré par l'amour et non par la colère, que de regrets amers et cuisants ce reproche ne soulèvera-t-il pas dans l'âme qui contemplera alors — avec quel désespoir ! — tout ce qu'elle aura perdu et fait perdre à cette humanité qu'elle croyait pourtant servir en sacrifiant ici-bas les exigences de la vie intérieure, de la vie en Dieu, aux besoins tyranniques du monde extérieur !

Quand la fin est proche, que les préoccupations terrestres s'évanouissent peu à peu et que l'âme est appelée à comparaître devant Dieu, la conscience, saisie

d'effroi, éprouve ce que Shakespeare fait dire à Wolsey à ses derniers moments : « Oh ! Cromwell, Cromwell, si seulement j'avais mis à servir mon Dieu la moitié du zèle que j'ai mis à servir mon roi ! »

A la clarté de l'éternité, les choses reprennent leurs justes proportions et leur véritable aspect. Nous avons travaillé, nous avons peiné pour accomplir notre tâche, nous nous sommes usés au service de l'humanité ; cela est bien, cela est noble. Cependant il arrive un moment où, dans le silence, une voix intérieure nous dit que notre travail eût été plus fécond, que nos efforts eussent mieux profité à l'humanité, si nous avions possédé cette force morale qui rend capable de s'écarter un instant des voies encombrées de la vie, si nous avions su refuser obstinément quelques-uns des mille devoirs qui nous sollicitaient, concentrant notre activité au lieu de la disperser, de manière que nos paroles et nos actes fussent davantage éclairés d'En Haut et pénétrés « d'esprit de vie ».

Se hâter, s'agiter, ne veut pas dire nécessairement avancer. L'expression de lassitude et d'anxiété qui se lit sur les traits de nombre de chrétiens très actifs, est loin de donner l'idée de cette « force » qui réside dans « le calme et la confiance ». D'autre part, j'ai connu des hommes et des femmes appartenant aux classes les plus humbles de la société — des saints en vérité — qui vivaient en constante communion avec Dieu, au travers de luttes continuelles pour le pain quotidien et malgré un labeur sans trêve, à la maison, aux champs, à l'atelier ou à l'usine, au milieu du bourdonnement des voix et du ronflement des machines. Ce sont là les

« pauvres de ce monde, *riches en la foi* », dont parle l'Evangile.

Le pasteur Oberlin, du Ban de la Roche, un homme d'action, un laborieux s'il en fut, avait l'habitude de recommander à ses élèves de prendre le temps de bien faire tout ce qu'ils avaient à faire : « Quand vous écrivez, disait-il, formez chaque lettre parfaitement, à la gloire de Dieu. » Un tel conseil serait peu goûté de nos contemporains, trop affairés pour écrire autre chose que de courts billets, à peu près illisibles, signés : « A vous très à la hâte. »

La volonté de Dieu n'est assurément pas d'imposer à ses serviteurs un fardeau et une tâche au-dessus de leurs forces. Il veut que les âmes trouvent le temps de s'approcher et de demeurer avec lui, afin de leur révéler par son Esprit ces choses cachées, ces trésors de paix et de joie que l'humanité aspire si ardemment à connaître et à posséder.

Conçoit-on que les découvertes dans le domaine des choses invisibles puissent rester en arrière des découvertes merveilleuses de la science? Celles-ci étonnent le monde ; mais qui donc est à l'origine de cette science, sinon le Dieu Créateur, le même qui révèle ses merveilles spirituelles aux petits enfants, aux humbles, aux cœurs droits, à tous ceux enfin qui consentent à se retirer dans la solitude où il les convie !

Les temps anciens ont eu leurs vrais et leurs faux prophètes, leurs vraies et leurs fausses prophétesses. Nous lisons dans le livre du prophète Ezéchiel : « La parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots : Fils de l'homme, prophétise contre les prophètes d'Israël qui

prophétisent, et dis à ceux qui prophétisent selon leur propre cœur : Ecoutez la parole de l'Eternel ! Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur propre esprit *et qui ne voient rien !* » Et plus loin : « Et toi, Fils de l'homme, porte tes regards sur les filles de ton peuple qui prophétisent selon leur propre cœur, et prophétise contre elles ! »

Ce qui s'est vu autrefois se voit actuellement et se verra encore dans la suite. De nos jours une foule de superstitions ont cours, d'étranges croyances sont propagées par des illuminés, spirites, hypnotiseurs et autres coryphées d'une pseudo-science dont les prétentions sont sans limites et qui s'affirme brutalement par une main-mise sur ce qu'il y a de plus sacré en nous : l'indépendance et l'individualité de l'âme. Les esprits et les volontés faibles si nombreux autour de nous, se trouvent ainsi réduits à une sorte de sèrvage mental par des volontés plus fortes qui exercent leur empire au nom d'un pouvoir véritablement diabolique.

Mais, pour faire face aux nécessités et aux périls de l'heure présente, notre Dieu tient en réserve une révélation plus complète, une manifestation plus éclatante de sa puissance. Il se peut que les perturbations de l'atmosphère morale et religieuse auxquelles nous assistons nous conduisent à une catastrophe ; mais, après et au delà, j'ai la conviction que nous verrons une délivrance telle qu'il n'y en a jamais eu de semblable et qui nous fera nous écrier avec le psalmiste : « Quand l'Eternel ramena les captifs de Sion, nous étions comme ceux qui font un rêve. » Plus d'un beau rêve sera réalisé par ceux qui, s'étant endormis, se sont réveillés et ont

épié l'aurore ; et ils verront « ces choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point montées à l'esprit de l'homme ».

Pour ce qui est des besoins impérieux de notre époque, Dieu veuille se choisir des hommes ou des femmes selon son cœur, qu'il leur donne des yeux qui voient, des oreilles qui entendent, qu'il touche leurs lèvres afin qu'ils parlent ses paroles et révèlent à notre monde inquiet, troublé et malheureux, « ces choses que Dieu a préparées pour ceux qu'il aime ! »

Vendredi-Saint

Une prière exaucée

Il y a longtemps, j'ai demandé à Dieu une grâce : vivre en communion avec Jésus-Christ. Ai-je le droit de murmurer parce que, en exauçant ma prière, Il ne l'a pas exaucée de la manière que j'attendais ?

Je rêvais une communion pareille à celle de Marie, assise aux pieds du Sauveur, écoutant sa parole, paisible, heureuse, ayant choisi la bonne part. Mais ce n'est pas ce qu'Il m'accorde aujourd'hui.

Aujourd'hui, ma communion avec le Christ est celle du malfaiteur repentant, cloué sur une croix à ses côtés. Je ne puis saisir sa main, ni m'asseoir à ses pieds, ni reposer ma tête sur son sein comme le disciple bien-aimé ; car je suis étendue sur ma croix, pieds et mains liés, tous les nerfs et les muscles de mon corps tendus douloureusement. Tout ce que je puis faire, c'est de tourner la tête du côté de la croix où le Seigneur est attaché et souffre, lui aussi. Il est si près que j'entends son souffle, ses soupirs, les battements de son

cœur. Toutefois, la croix nous sépare. La croix qui me rapproche de Lui est un obstacle à un rapprochement plus intime. De ma croix à la sienne, je puis lui adresser quelques faibles paroles; mais je suis privée du doux repos et des consolations que j'ai connus jadis en sa présence, et que la famille de Béthanie a connus, elle que Jésus aimait.

Mais n'a-t-Il pas aussi aimé le malfaiteur expirant? Et tous deux, ainsi pendus au bois — « spectacle aux anges et aux hommes » — ne se ressemblaient-ils pas davantage, en quelque sorte, que Marie ou Marthe ne Lui ressemblaient, alors qu'elles étaient assises à ses pieds, ou diligemment occupées à le servir?

J'évoque ce tableau afin de soutenir mon espérance au milieu des sombres problèmes de l'heure présente. Il a choisi lui-même la nature de notre communion, c'est pourquoi elle m'est chère. Point de promenades agréables sur les pentes du Mont des Oliviers; point de part à ses entretiens intimes ou à ses enseignements à la multitude, le soir, sur les bords du lac ou sur les collines avoisinantes; point d'occasions de pourvoir avec sollicitude, le long du chemin ou dans quelque humble demeure, aux besoins de son corps fatigué. Ce n'est pas là la part qu'Il m'a réservée.

Au matin de ma vie, j'avais fait moi-même mon choix. J'avais choisi les belles et bonnes choses placées devant moi. Maintenant que le soir est venu et que l'ombre descend autour de moi, c'est Lui qui choisit pour moi. La couronne de roses que j'ai d'abord portée, ne l'échangerai-je pas avec joie contre une couronne d'épines, si cela doit me rapprocher de Lui?

Lorsque mon paradis terrestre se voila et que mon meilleur compagnon de route m'eut quittée, me laissant seule, alors mon Seigneur se souvint de ma première requête : vivre dans sa communion. Et comment aurait-Il pu mieux choisir que de me faire partager sa solitude et de m'apprendre, durant les longues heures de souffrances silencieuses, ce qu'il y a à la fois de bienfaisant et de terrible dans la douleur, dans l'obscurité et dans la vision du péché du monde pour lequel Il est mort? — Je te remercie, ô mon Dieu!

(*Storm-Bell*, avril 1900.)

TABLES

Table des gravures

Portrait de Joséphine-E. Butler, jeune fille
(héliogravure) *en frontispice*

Pages

id. (photogravure) 24-25

Portrait de George Butler
(héliogravure) 66-67

Portrait de Joséphine-E. Butler
(photogravure) 76-77

id. id. 122-123

id. id. 146-147

NOTA. — Nous devons le premier de ces portraits à l'obligeance de M. et Mme Percy-W. Bunting, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire l'original en leur possession. — Le second est reproduit d'après une photographie faite en 1869 par Robinson & Thompson à Liverpool. — Le troisième, George Butler, est une reproduction en héliogravure d'après Dawsons Ph. Sc. à Bristol. — Les deux portraits suivants ont été reproduits d'après des photographies ne portant pas l'indication des photographes.

Le dernier portrait a été exécuté d'après une photographie de Elliott & Fry, Londres, datant de 1901.

Table des matières

	Pages
Avant-Propos	VII
In Memoriam. Lettre de M. le prof. James Stuart	XI
Jeunesse	3
Épouse et Mère	25
La Vocation	77
Premiers Appels :	
La Constitution violée	123
Une voix dans le désert	136
Avant l'aurore	140
Dans la Retraite :	
Souvenirs	147
Les hommes de demain	159
Quelques-uns de mes maîtres	163
William Lloyd Garrison	169
Lux e tenebris	175
A propos d'organisation	184
Semences ailées	189
Pax	195
Fraternité	199
L'Amour	204
La cause de la femme et l'avenir du foyer	215
L'émancipation telle que je l'ai apprise	226
Trentième anniversaire de la Fédération	239
Prophètes et Prophétesses	251
Vendredi-Saint	270

FOYER SOLIDARISTE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

SAINT-BLAISE
près Neuchâtel (Suisse)

ROUBAIX
123, Boulevard de Belfort

GASTON FROMMEL. Études littéraires et morales . 3.50
— Études morales et religieuses. 3.50
— Études religieuses et sociales 3.50
SAINTE-CROIX 1906. A la mémoire de G. Frommel 1.—
Dr LIENGME. Un hôpital sud-africain . . . . . 4.—
H. KUTTER. Dieu les mène. 3.50
— Nous, les pasteurs . . . . . 3.—
A. DE MORSIER. Le rôle de l'acheteur dans les conflits économiques 0.80
TH. FLOURNOY. Le génie religieux (3me mille) . . 0.60
La civilisation chrétienne en péril . . . . . 1.—
Les étapes de la révélation en Israël 1.20
JOSÉPHINE-E. BUTLER. Souvenirs et pensées . . 3.50
— Édition de luxe . . . . . 5.—

Paraîtront prochainement :

SAINTE-CROIX 1907 . . . . . 1.50
CH. MERCIER. Les prophètes d'Israël.
WILFRED MONOD. Une question actuelle (2e éd.)

En préparation :

GASTON FROMMEL. Etudes de théologie moderne.

XI.4.

$\sqrt{\frac{x}{}}$.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410